DERNIÈRE ÉDITION

Le Monde

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE – N° 12300 – 6 F | Fondateur : Hubert Beuve-Méry | Directeur : André Laurens | DIMANCHE 12-LUNDI 13 AOUT 1984

Comment maîtriser la croissance de la population mondiale ?

La conférence de Mexico saisie par la politique

De notre envoyé spécial

Mexico. – « *Mais, c'est l'ONU !* ». Cette exclamation d'un journaliste new-yorkais décrit parfaitement l'atmosphère, à Mexico, de la Conférence internationale sur la population au cinquième jour des débats.

Pendant que les chefs des délégations viennent tour à tour lire leur déclaration en séance prétendument plénière, devant une salle désespérément vide, la « grande commission » chargée de mettre au point les recommandations finales s'enlise dans d'interminables discussions sur les deux cents amendements déposés, la plupart de détail.

L'attention de la conférence et des journalistes présents se concentre en fait sur les discussions de couloirs, les réunions dites régionales ou privées portant sur trois thèmes : les vertus du libéralisme économique, le désarmement et les implantations d'Israël dans les territoires occupés. Le succès ou l'échec de la conférence est actuellement suspendu à la solution de ces problèmes éminemment démographiques...

La conférence avait déjà connu un avant-goût de cette politisation avec la reconnaissance des mandats de la délégation du Kampuchea démocratique, contestée par les pays du bloc socialiste et par l'Inde, puis à propos de la délégation de Grenade.

On avait entendu M. Khieu Sanpham, numéro deux du gouvernement de coalition cambodgien, qu'on avait connu moins soucieux du sort de ses compatriotes, déplorer la disparition de deux millions de personnes victimes de « massacres » ou de famine depuis l'invasion et la « colonisation » de son pays. Il y avait eu aussi les traditionnelles attaques de plusieurs pays arabes contre l'action des Israéliens dans les territoires occupés.

Mais le véritable débat a commencé, le mercredi 8 août, avec trois amendements déposés par les Américains au cours de l'examen des recommandations. Le premier voulait introduire, dans le préambule, un paragraphe soulignant les effets bénéfiques sur la croissance économique d'une « *politique économique qui encourage les individus et les entreprises à produire dans le cadre d'une économie de marché* », et la nécessité de susciter « *un environnement économique libre* ».

Le second demandait le rejet pur et simple de la recommandation proposée par les Soviétiques sur la nécessité d'arrêter la course aux armements, et le troisième exigeait la suppression de la recommandation numéro 34 à propos des transferts de population en temps de guerre et condamnant « *la création de zones de peuplement dans les territoires occupés par la force* » (phrase qui visait entre autres, sans les nommer, les Israéliens).

Le premier de ces amendements a été bloqué par les Chinois qui, dès jeudi, ont expliqué que « *chaque pays a le droit de choisir le système économique qui lui convient* », mais que dans « *les documents d'une conférence internationale on ne devait inclure que ce qui peut être commun à tous les pays, ce qui reflète la situation de l'ensemble* ». Le dernier a suscité une contre-offensive des pays arabes : ceux-ci ajoutant à la recommandation n° 34 la condamnation explicite de « *l'occupation par Israël des territoires palestiniens et arabes et les mesures qui y sont prises par ce pays* ».

GUY HERZLICH.

(Lire la suite page 14.)

Le développement ne suffit pas

Le fléchissement – modeste – de la courbe démographique mondiale, ou plus précisément sa stabilisation à l'horizon 2025, est-il un résultat spontané du développement économique ? Ou bien plutôt le fruit des politiques volontaristes de limitation des naissances menées de par le monde depuis un quart de siècle ? Telle est l'une des questions-clés dont ont débattu pendant une semaine à Mexico les délégués réunis par les Nations unies pour la conférence mondiale sur la population. Lors de la précédente réunion, tenue à Bucarest en 1974, une réponse simple à cette question cruciale avait circulé, sans rencontrer grande contradiction : « *Le meilleur contraceptif*, disait-on il y a dix ans, *c'est le développement.* »

Cette unanimité surprenante s'est aujourd'hui quelque peu lézardée. Certains pays dont le niveau socio-économique est resté au plus bas sont en effet parvenus à des résultats spectaculaires dans le domaine du contrôle des naissances ; d'autres, au contraire, ont vu leur croissance démographique continuer de progresser rapidement malgré l'amélioration de leur situation économique.

CLAIRE BRISSET.

(Lire la suite page 14.)



CAGNAT.

Avec ce numéro

LE MONDE AUJOURD'HUI

(Sciences, médecine, formes et idées nouvelles)

« Monsieur » Hitler...

Un Bouddha judoka aux Jeux olympiques

Le Japonais Hitoshi Saïto vainqueur en finale du Français Angelo Parisi

De notre envoyé spécial

Los Angeles. – Ah ! le joli bébé ! 1,78 mètre, 140 kilos le Japonais Hitoshi Saito est effectivement un poids lourd. Qui le contesterait ? Un cube, court sur pattes, bas de l'arrière-train, épais comme d'autres sont larges, et large comme l'armoire du grand-père. Un cube, et même un gros cube, comme notre Japonais ; un bloc.

Ah ! le chérubin ! Brut de décoffrage, ce Bouddha en béton armé. Il n'a pas de jambes. Deux poteaux. Pas de pieds, deux rateaux. Pas de cou, un cylindre à médaille d'or. Et ses mains, alors ? Deux formidables pinces : lui en serrer cinq, c'est être kamikaze.

Sur le podium, rayonnant comme un astre, notre bon Japonais ne laissait guère transparaître d'émotion. On ne saurait tout faire, et transpirer en même temps. Il ruisselait simplement, quelques kilos à perdre, mais de toute évidence l'empereur n'était pas son cousin. En le regardant fondre sous les projecteurs, ému jusqu'à la sueur, on repensait avec inquiétude au *curriculum vitae* de cet excellent homme. Il paraîtrait que l'accorte Hitoshi, lorsqu'il ne martyrise pas ses adversaires, avec des cris de fauve, est, dans le civil, policier à Fukuoka. Le policier japonais a donc maintenu l'ordre. Son ordre, celui du plus lourd et du plus fort, dans la catégorie des plus lourds et plus forts judokas.

PIERRE GEORGES.

(Lire la suite page 9.)

Mise en garde égyptienne à l'Iran et à la Libye

Le Caire menace d'interdire l'accès du canal de Suez à « tout Etat impliqué dans les explosions » de la mer Rouge

Le Caire. – L'Egypte a menacé, le vendredi 10 août d'interdire l'accès du canal de Suez à l'Iran et à la Libye si leur responsabilité dans le mouillage de mines dans le golfe de Suez et la mer Rouge était établie de manière irréfutable.

Le chef de l'Etat égyptien, le général Hosni Moubarak, se référant à la convention de Constantinople de 1888 a affirmé que Le Caire « *usera de son droit pour interdire le passage des bâtiments de tout Etat impliqué dans les explosions* ». L'article 10 de la convention de Constantinople invoqué par le « raïs » accorde à l'Egypte la responsabilité de la sécurité et de la défense de la voie d'eau internationale.

Correspondance

L'Egypte a déjà fait usage de cette clause après la création de l'Etat d'Israël pour interdire le passage par le canal de Suez aux navires battant pavillon blanc, frappé de l'étoile de David, jusqu'au second accord de désengagement et la réouverture de la voie d'eau en 1975.

Le chef de l'Etat égyptien qui avait qualifié jeudi « *d'action criminelle* » le mouillage de mines en mer Rouge, a confirmé à son arrivée au Caire, au terme d'une visite de cinq jours en Yougoslavie, que Le Caire soupçonnait l'Iran et la Libye. Le maréchal Abou Ghazala, ministre de la défense, a précisé à cet égard, que les « *indices et preuves incriminaient ces deux Etats avec 70 % de certitude* ».

Toutefois, le premier minitre égyptien, le général Kamal Hassan Ali, a laissé entendre que l'interdiction de l'accès du canal de Suez envisagée par l'Egypte ne sera pas appliquée dans l'immédiat. Mais qu'elles le serait indubitablement « *si d'autres explosions intervenaient, nous permettant ainsi de déterminer sans l'ombre d'un doute les responsables.* »

Cette relative réserve de M. Ali est due au fait que les « preuves » de la culpabilité de l'Iran et de la Libye demeurent purement circonstancielles.

ALEXANDRE BUCCIANTI.

(Lire la suite page 3.)

AU JOUR LE JOUR

Partage

Irrémédiable accroc, vendredi, à l'amitié traditionnelle ente les Etats-Unis et la France : le gang des voleurs de médailles a encore frappé à Los Angeles !

Une équipe de malfaiteurs déguisés en juges-arbitres s'est acharnée lâchement sur une victime innocente – une jeune femme athlète française – lui refusant une médaille de bronze qu'elle devait partager avec une Américaine.

Comme si, déjà couverte d'or, la délégation américaine, ne pouvait se résoudre à partager même du bronze.

Il y a une médaille d'or qu'on ne lui disputera pas, c'est celle de l'égoïsme par équipes.

BRUNO FRAPPAT.

Le Sénat face au pouvoir

L'opposition retournera-t-elle à la pratique institutionnelle ou maintiendra-t-elle sa tactique de harcèlement ?

Quel rôle va jouer le Sénat dans les mois à venir ? Celui qu'entendent lui voir tenir les responsables de l'opposition, ou un rôle plus proche des souhaits du pouvoir, et plus conforme à l'esprit des institutions ? La question aurait paru incongrue il y a quelques mois.

Certes, les pommes de discorde n'avaient pas manqué entre le gouvernement et la majorité de la Haute Assemblée, qui lui est hostile depuis 1981, ni entre cette dernière et ses collègues de la minorité de gauche. Prévisibles, les désaccords, pour importants qu'ils eussent été, avaient trouvé leur aboutissemnt normal dans le dernier mot réservé à l'Assemblée nationale par la Constitution ou dans le recours au Conseil constitutionnel, ouvert au sénateurs comme aux députés.

L'attachement au fonds « républicain » et « légaliste » étant l'une des raisons de l'existence d'une deuxième chambre du Parlement, les sénateurs ne se sentaient guère enclins à troubler, au-delà du raisonnable, le jeu institutionnel. En outre, moins contraints que les députés par les contingences électorales (1), ils s'emblaient s'être donné pour règle de faire passer le souci de la popularité après celui de la « sagesse ».

Il aura fallu attendre trois ans à ceux qui estimaient que sagesse pouvait rimer avec popularité pour en convaincre la majorité de l'opposition, toute-puissante au Palais du Luxembourg. Les urnes, avec le scrutin du 17 juin (venant après bien d'autres élections favorables à l'opposition), et la rue, avec les manifestations en faveur de l'enseignement privé, ont alimenté l'argumentaire des « durs ».

ANNE CHAUSSEBOURG.

(Lire la suite page 6.)

(1) Les sénateurs, dont le mandat est de neuf ans, sont élus au suffrage indirect ; les députés, eux, sont élus pour cinq ans au suffrage universel direct.

La guerre du Golfe

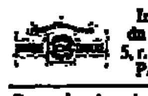
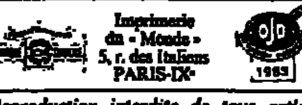
Bagdad annonce la destruction de cinq « objectifs navals » et de trois chasseurs iraniens

La situation au Cambodge

Le prince Sihanouk regrette que la Chine soit hostile à son offre d'une coalition quadripartite

(Lire page 3)

Edité par la S.A.R.L. *le Monde*
Gérant :
André Laurens, directeur de la publication
Anciens directeurs :
Hubert Beuve-Méry (1944-1969)
Jacques Fauvet (1969-1982)


Imprimerie du « Monde »
5, r. des Italiens
PARIS-IXe


Reproduction interdite de tous articles sauf accord avec l'administration

Commission paritaire des journaux et publications, n° 57 437
ISSN : 0395 - 2037

IL Y A QUARANTE ANS, LE DÉBARQUEMENT EN PROVENCE

« Après vous, messieurs les Français... »

15 août 1944 : sur le pont d'un navire battant pavillon américain qui nous transporte vers la côte sud de l'Europe, nous ignorons autant que les Allemands le lieu où nous toucherons terre. Golfe de Gênes ou Côte d'Azur ? Nous avons eu quelques échos des divergences entre Churchill et Roosevelt. Le premier, depuis Téhéran, préconise d'atteindre le *« cœur de l'Allemagne »* par les Balkans ou par le nord de l'Italie, épargnant du même coup la France. Le second, appuyé par Staline, a fait imposer par Eisenhower, devenu le patron du maréchal Montgomery, duc d'El Alamein, l'opération « Overlord » (débarquement en Normandie), qui sera suivie, deux mois plus tard, de l'opération « Anvil » (« Enclume ») – « Dragoon » ; les deux termes, pour duper l'ennemi, sont utilisés indifféremment.

Les correspondants de guerre en utilisent un troisième : comme il s'agissait de prendre l'adversaire en tenaille, au nord et au sud, en le coupant de renforts venant de l'ouest, ils parlent de l'opération « Casse-noisettes ». Les deux mâchoires se fermeront sur le plateau de Langres, au nord de Dijon, avec deux mois d'avance sur le plan prévu.

Deux unités de la France libre, un détachement de la 1re DFL, venant de Provence, et un groupe de combat de la division Leclerc, venant de libérer Paris, se rencontreront alors entre Nod et Chameson.

Un coup de barre à droite pour faire croire aux Allemands que « Anvil » se déroulera entre Vintimille et Gênes ; un coup de barre à gauche, pour nous ramener vers la Provence ! Et voici qu'en cette aube lumineuse, fête de Saint Louis, roi de France, la côte surgit devant nous, avec ses pinèdes, ses plages et ses falaises que déjà les commandos d'Afrique et les « chocs » ont escaladées dans la nuit.

« Une armée magnifique »

La formidable armada, où quelques-uns des rescapés des tragédies de Mers-el-Kébir, Dakar et Toulon figurent en bonne place, arbore le tricolore pour honorer les divisions de l'armée d'Afrique, dont les soldats, à 90 %, n'ont jamais connu cette terre française, leur patrie. De Lattre de Tassigny, comme ses hommes, ne peut cacher son émotion. Il commande l'« armée B », qui deviendra la Ire armée française avant de s'appeler, à l'heure de la victoire, « Rhin et Danube ».

L'outil dont il dispose est d'une rare efficacité, et il le prouvera en coiffant ses objectifs : Toulon, Marseille, Lyon, des jours, des semaines, des mois avant le plan prévu. Si le personnage est hors du commun (il fut le seul général de l'armée de Vichy à refuser de se rendre aux Allemands après l'occupation de la zone sud qui suivit le débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord), ses unités vont démontrer qu'elles sont dignes de lui. Deux divisions blindées (la 1re et la 5e DB) – la 2e, celle de Leclerc, ayant été laissée à la disposition de de Gaulle, en Normandie, pour avoir l'honneur de libérer Paris – disposent chacune de chars, d'artillerie sur châssis, de véhicules chenillés tout terrain et des transports, tandis que les cinq divisions d'infanterie comptent, chacune, deux mille cinq cents véhicules de tous genres.

Quant au groupement de tabors marocains (l'équivalent d'une division légère de montagne), dont le moyen de transport principal est le mulet (le *beghel* en arabe maghrébin), on le surnomme donc le « Royal Brêle Force ». Il fut l'un des éléments de l'encerclement du massif des Maures et de l'Estérel, permettant ainsi de coiffer les hauts de Toulon et de Marseille.

Dans sa remarquable *Histoire de la libération de la France*, Robert Aron rapporte ces propos du colonel de Linarès : *« J'ai vu les Français d'Algérie conduire à la bataille les indigènes qu'ils encadraient la veille au champ et à l'atelier. Issus de familles espagnoles, italiennes, mahonnaises et maltaises, tous habitués à la lutte pour la vie, les Français d'Algérie ont compris que, plus que pour leurs frères musulmans, ils se devaient de participer à la délivrance de la mère patrie. Tous ces Français ont payé un lourd tribut : douze mille des leurs pour la seule 3e DIA (infanterie algérienne) ont été meurtris dans leur chair ; quatre mille d'entre eux ne reverront plus le chaud soleil d'Afrique. Fraternellement unis, chrétiens, musulmans et israélites ont fait bloc contre l'Allemand pour la France. »*

De Lattre estime pour sa part : *« C'est une armée magnifique comme la France en a peu connu, car elle associe à la science de ceux qui méritent le titre de grognards – les vétérans des FFL, de Tunisie et d'Italie – l'enthousiasme des volontaires de 1792, – c'est-à-dire les FFI qui viendront s'y amalgamer. »*

S'adressant au chef des commandos d'Afrique, issus pour la plupart des anciens corps francs d'Afrique, qui se préparent à débarquer les premiers avec le groupe naval d'assaut, l'amiral Davidson, commandant la flottille des transporteurs d'infanterie LSI *(landing ship infantry)* lance l'ordre du jour suivant : *« Avec mes officiers et mes équipages, nous saluons le lieutenant-colonel Bouvet et sa troupe, qui vont avoir l'honneur de mettre les premiers le pied sur le sol de leur patrie pour la libérer. Que Dieu les garde et les protège ! »* Et alors que, déjà, s'exaltent sous les chauds rayons du soleil levant les senteurs des pinèdes et des lavandes les Américains, qui, eux aussi, ont arboré sur leurs navires les couleurs de notre pays, s'effacent courtoisement. L'amiral Hewitt, qui se trouve à bord du navire de commandement *Catoctin* avec le général Patch, commandant en chef des troupes débarquées, dit à l'amiral Lemonnier : *« A vous l'honneur de toucher le premier la terre de France ! »*

Commence alors la chevauchée de l'armée B : il faut assurer l'arrivée des troupes et du matériel dans de meilleures conditions que sur les plages. Le problème est identique à celui qui s'est posé en Normandie : Cherbourg et Le Havre furent l'objet de rudes combats face à des *Panzerdivisionen* rameutées d'autres fronts.

Dans le Midi, il importe d'enlever dans les meilleurs délais Toulon et Marseille. Cette double opération ne peut être lancée que par la corniche, pour Toulon, au travers du maquis montagneux, pour Marseille. Les Américains, patrons de l'opération, ont fixé à de Lattre des délais confortables : vingt jours pour occuper Toulon et son immense rade encombrée par les carcasses des navires sabordés en novembre 1942 ; quarante jours pour Marseille, qui deviendra la capitale de Delbase, efficace machine à faire monter vers le nord ravitaillement et carburant ; trois mois enfin pour atteindre Lyon, carrefour stratégique et capitale de la Résistance française. C'est mal connaître « le roi Jean » et ses « connétables ».

Vin rosé et « zazous »

Les résultats prouvent l'efficacité de cette armée d'Afrique dont certains historiens étrangers vont jusqu'à ignorer l'existence : Toulon est libéré à J + 7, Marseille à J + 13, Lyon à J + 20. De Lattre a du mal à tenir la bride au fougueux de Goislard de Monsabert qui veut, dit-il, se lancer *« à toute pompe »* sur la place forte de Toulon. Le chef de l'armée B sait qu'il ne dispose, pour l'instant, que d'une partie de ses effectifs à terre : seize mille hommes, trente chars, quatre-vingts pièces d'artillerie. Le reste suivra dans une dizaine de jours.

Les arrivants, accueillis avec enthousiasme par la population – qui sort les meilleurs rosés de Provence de ses caves, – constatent que ces libations, sous un soleil de plomb, ne sont pas faites pour accélérer la marche en avant. Ces soldats de l'armée d'Afrique qui ont embrassé, les yeux pleins de larmes, le sable des grèves, voient avec stupéfaction que les belles villas et les brasseries de la côte, de Saint-Raphaël au Lavandou en passant par Saint-Tropez (qui n'est pas encore Saint-Trop), sont occupées par une jeunesse insouciante. Elle regarde passer notre énorme machine de guerre conduite par des garçons qui, eux, sentent la sueur et savent ce qu'est le sang.

Nous retrouverons les mêmes « zazous » frivoles à Paris, tandis que les jeunes FFI – les authentiques, non des galonnés de dernière heure – suivront les bataillons et les escadrons de l'armée d'Afrique, ceux de la division Leclerc, pour la constitution d'autres unités combattantes dont les services américains n'arriveront pas toujours à assurer l'habillement et l'armement.

Les Allemands, en face de nous, sont coriaces. Les chefs qui commandent les places fortes de Toulon et de Marseille ont reçu de Hitler l'ordre de se battre jusqu'à la dernière cartouche. Les forts qui couronnent l'ancienne base navale française de la Méditerranée disposent de pièces impressionnantes. Autour de nous, les colonels commandant les *combat commands* répètent : *« Cassez le moins possible. Il faut épargner la population civile ; évitez de faire passer les chars dans les vignobles... »* Consignes honorables, mais combien de maisons seront, quand même, victimes de nos bombes, de nos obus, de nos mortiers ?

Le 20 août, alors que, dans le Nord, la division Leclerc, que je rejoindrai plus tard, commence sa marche de Rambouillet sur Paris, la VIIe armée américaine de Patch, l'armée B française de de Lattre, renforcées par le 6e corps américain de Truscott, s'étalent en croissant de la baie de Cannes aux îles d'Hyères transformées en forteresse. Dans les arrières de l'Esterel, des parachutistes américains ont été largués pour permettre à l'infanterie de progresser vers Grasse et Nice. A eux, donc, le front est. Une seule division américaine, la 45e DI, appuiera le flanc droit français, tandis que la 36e DI américaine force le passage du Verdon pour enlever Sisteron, puis Grenoble, par le col de Luz-la-Croix-Haute.

Aux Africains, tabors, 3e DIA, 1re DB, 1re DFL, aux commandos et aux Américains de la 3e DI est confiée la mission d'atteindre le Languedoc, puis, par la vallée du Rhône, de foncer sur Arles, Avignon, de libérer les ponts pour joindre les maquis de l'Ardèche et, enfin, d'atteindre Lyon.

Les Allemands en déroute

Toutes les ruses de guerre sont utilisées par les groupements tactiques de l'armée d'Afrique pour faire tomber, à moindre prix, les points de résistance allemands : à Marseille, l'occupation par Monsabert d'un standard téléphonique permet d'entrer en contact avec le général allemand qui ne sait pas qu'en face de ses vingt mille hommes retranchés jusque dans la basilique de la Bonne-Mère il n'a, en réalité, qu'une poignée de réguliers français et des centaines de FFI. Leur chef s'étonnera d'ailleurs, lors du défilé organisé sur la Canebière en l'honneur de Diethelm, commissaire à la guerre au GFLN, et de de Lattre, que ces hommes soient devenus des milliers.

Désormais, la XIXe armée allemande, qui avait reçu l'ordre de défendre le littoral méditerranéen et l'arrière-pays, est réduite à la débandade. Le 28 août, après seulement treize jours de combats contre Africains et Américains, traquée sans pitié sur ses arrières par la guérilla de la Résistance, elle ne compte plus une seule unité organisée. L'aviation des Américains et des Français s'en donne à cœur joie sur les colonnes en retraite qui viennent buter sur des voies ferrées ou des ponts piégés par les FFI. Monsabert a même tenu son pari de libérer Saint-Etienne dès le 2 septembre, objectif sur lequel aucun d'entre nous n'aurait osé parier 1 franc la veille du débarquement. Ce sera ensuite Mâcon, Tournus, Chalon-sur-Saône et Autun, pour la conquête de laquelle le fils de de Lattre, Bernard, engagé volontaire à l'âge de seize ans avec l'autorisation du général de Gaulle, sera grièvement blessé.

Enfin, le 1er régiment de fusiliers marins de la 1re DFL (armée B), qui compte dans ses rangs des survivants d'El Alamein et de Bir-Hakeim, rencontre le 12e régiment de cuirassiers de la division Leclerc, amalgame réussi de la vieille France libre et de la renaissante armée d'Afrique, sur ce plateau de Langres où, déjà, le bronze des feuillages annonce l'imminence de l'automne.

C'est le deuxième épisode de l'épopée qui commence. Roues contre roues, Leclerc et de Lattre, rattachés à des armées ou à des groupes d'armée américains différents, voient déjà, dans le lointain, se profiler la « ligne bleue des Vosges ». Derrière, c'est la plaine d'Alsace, le Rhin, le Palatinat et la Forêt-Noire. Pour ceux de de Lattre, le Danube et le Tyrol ; pour ceux de Leclerc, partis des sables de Koufra, le serment tenu de faire flotter le drapeau français sur la cathédrale de Strasbourg et de finir en apothéose dans les ruines apocalyptiques du nid d'aigle d'Adolf Hitler, à Berchtesgaden. Là, chacun de ceux qui ont vécu cette aventure se verra remettre par Leclerc une des pièces du somptueux service de cristal que le maréchal Goering avait spécialement fait graver à ses initiales à Baccarat.

LÉO PALACIO.

ROUIL.

L'armée des pieds-noirs

L'Afrique du Nord a mobilisé, pour briser le joug nazi, 18,5 % de sa jeunesse, soit un record dans le monde occidental. En huit mois de combat en Italie, sur les 120 000 combattants du corps expéditionnaire du général Juin, 389 officiers, 974 sous-officiers, 5 888 hommes de troupe ont été tués ; 4 201 ont disparu ou ont été faits prisonniers. Il y eut près de trente mille blessés.

Le million de Français européens d'Afrique du Nord a fourni, dès 1942, vingt-sept classes d'âge entre dix-neuf et quarante-cinq ans, plus les engagés volontaires, soit 16,35 % des Français de souche et 1,58 % des musulmans, dont certains n'avaient pas encore la qualité de citoyens. En France métropolitaine, de 1914 à 1918, le taux de mobilisation avait été de 12,5 %.

Les femmes furent, au nombre de 2 200, présentes dans les unités des auxiliaires féminines des armées, plusieurs furent blessées et décorées au feu.

Il faut préciser que les pieds-noirs et les Français d'outre-mer furent rejoints par un grand nombre de jeunes évadés de France par l'Espagne, où ils avaient été détenus dans le sinistre camp de Miranda-del-Ebro.

Étranger

Etats-Unis

L'« été chaud » des Hispaniques

Washington *(AFP)*. — Pour la première fois dans l'histoire, l'« *été* chaud » de l'*Amérique* n'a pas fait exploser un ghetto noir, mais une banlieue hispanique. Pendant deux nuits consécutives, les mercredi 8 et jeudi 9 août, Blancs et Hispaniques se sont affrontés dans un quartier pauvre d'une petite ville industrielle, Lawrence, à 45 kilomètres de Boston, dans le berceau historique des Etats-Unis. Tirs, jets de pierres, de bouteilles, de cocktails Molotov, ont fait au total une trentaine de blessés, dont certains par balles. *« Rentrez chez vous, nous étions ici les premiers »*, hurlaient aux émeutiers des Américains, certains d'origine italienne ou irlandaise.

Ces incidents rappellent que les Hispaniques sont une importante minorité aux Etats-Unis et pourraient dépasser les Noirs au début du siècle prochain. Les Etats-Unis ne comptaient que 9 millions d'Hispaniques en 1970. En 1980, selon le bureau du recensement, ils étaient 14,6 millions et, en 1983, 16,1 millions. Les estimations prévoient que leur nombre pourrait atteindre 47 millions en 2020, environ 15 % de la population totale. Les émeutes de Lawrence illustrent *a contrario* le calme relatif des ghettos noirs depuis quelques années.

Même au pire de la dépression du début des années 80, les Noirs n'ont pas bougé, et la candidature à la Maison Blanche de M. Jesse Jackson, premier Noir à avoir pesé dans une campagne présidentielle, symbolise pour beaucoup leur intégration croissante dans la vie politique américaine.

Les dernières grandes émeutes noires ont eu lieu à Miami en 1980. Elles avaient été provoquées, en partie d'ailleurs, par l'arrivée de Latino-Américains, les quelque 120 000 Cubains qui avaient quitté leur pays par le port de Mariel et qu'on a appelés, alors, les « Marielitos ».

Dans une récente étude, un organisme privé, le Population Reference Bureau, soulignait que les Hispaniques *« ont à faire face à l'hostilité à laquelle ont été confrontés presque tous les nouveaux groupes ethniques arrivant aux Etats-Unis »*.

Les Hispaniques modifient le visage de l'Amérique peut-être plus qu'aucune autre communauté d'immigrants avant eux. Ils représentent déjà 35,6 % de la population du Nouveau-Mexique, 19 % de celle de la Californie, le plus peuplé des Etats américains, 21 % de celle du Texas.

Ayant leurs quartiers, leurs journaux en espagnol, leurs cinémas et leurs restaurants, nombre d'immigrants hispaniques, après plusieurs années aux Etats-Unis, ne parlent toujours pas l'anglais, ce qui pose le problème du bilinguisme. Même à Washington, la capitale fédérale, où ils ne sont pas prédominants, les bulletins de vote sont rédigés en anglais et en espagnol.

Jusqu'à présent, tous les efforts déployés pour contrôler l'immigration illégale des Hispaniques ont été vains. Bien que 30 % d'entre eux vivent aux Etats-Unis en dessous du seuil officiel de pauvreté, près de 1 million de leurs compatriotes, attirés par le « rêve américain », veulent chaque année les rejoindre et tentent de franchir clandestinement l'immense frontière entre le Mexique et les Etats-Unis.

Le Vatican lance un ultimatum aux prêtres-ministres du Nicaragua

De notre correspondant

Cité du Vatican. — Dans un communiqué officiel diffusé le vendredi 10 août, le Saint-Siège a lancé une sorte d'ultimatum aux trois prêtres qui font partie du gouvernement sandiniste au Nicaragua. Ce communiqué, qui cite les règles du droit canon interdisant aux prêtres d'assumer des fonctions politiques, et rappelle qu'il y a plus de cinq ans que le Saint-Siège a demandé à certains membres du clergé nicaraguayen de régulariser leur situation, pourrait être suivi, à brève échéance, d'une sanction, indique-t-on dans les milieux proches du Vatican.

Le communiqué qui, dans son intitulé, précise qu'il est *« relatif aux prêtres du Nicaragua assumant des fonctions gouvernementales »*, a été publié par *l'Osservatore Romano* et diffusé par Radio-Vatican. Il concerne le père jésuite Fernando Cardenal, ministre de l'éducation, le frère trappiste Ernesto Cardenal, ministre de la culture, et le Père Miguel d'Escoto, ministre des affaires étrangères.

Le communiqué mentionne, en particulier, les récentes déclarations du Père Fernando Cardenal, le dernier des trois à avoir accepté une charge gouvernementale (*le Monde* du 14 juillet). Celui-ci avait alors déclaré que sa décision n'avait rencontré aucune *« opposition formelle »* des autorités religieuses. Le communiqué du Vatican dément ces propos, qu'il juge *« surprenants et presque incroyables »*, et rappelle qu'une mise en garde du supérieur général des jésuites avait été publiée le 18 juillet par l'*Osservatore Romano*, en « accord complet » avec le Saint-Siège. Le supérieur des jésuites affirmait notamment que si le Père Cardenal ne renonçait pas à ses fonctions gouvernementales, l'ordre pourrait en tirer *« les conséquences les plus douloureuses »* (vraisemblablement l'expulsion).

Evoquant le cas du Père Fernando Cardenal, le communiqué précise que celui-ci *« et les autres ecclésiastiques du Nicaragua ayant des charges gouvernementales savent parfaitement que l'autorité ecclésiastique demande avec insistance depuis 1979 qu'ils abandonnent des fonctions incompatibles avec leur mission sacerdotale »*.

Le communiqué cite ensuite les règles du nouveau code de droit canon traitant de la *« prohibition catégorique »* pour les prêtres d'accepter des charges publiques, *« quelle que soit la situation »*. Ayant une nouvelle fois réaffirmé sa position de manière officielle et avec la plus grande diffusion possible, le Saint-Siège attend la réaction des intéressés. Le 4 novembre prochain, jour des premières élections au Nicaragua depuis l'instauration du régime sandiniste, pourrait être une échéance. Il semble peu probable, en effet, que l'épiscopat nicaraguayen, dont l'opposition au régime s'est intensifiée, tolère que certains prêtres participent au gouvernement.

D'une manière générale, on interprète à Rome la prise de position du Vatican comme une nouvelle et ultime tentative pour ramener une partie du clergé, *« en particulier de nombreux prêtres favorables aux autorités de Managua »*, sur des positions plus compatibles avec leur statut. Depuis 1979, le Vatican n'a cessé de manifester, d'abord son irritation, puis son opposition à leur action. En 1981, grâce à la médiation du cardinal Casaroli, secrétaire d'Etat, était apparu un compromis : les évêques toléraient la présence de prêtres au gouvernement, à condition que ceux-ci renoncent au plus vite à leur charge. En mars 1983, lors de sa visite à Managua, Jean-Paul II avait clairement indiqué dans ses discours que le temps de cette tolérance avait pris fin.

PHILIPPE PONS.

LA GUERRE DU GOLFE

Bagdad annonce la destruction de « cinq importants objectifs navals » et de trois chasseurs iraniens

De violents combats aériens et navals se dérouleraient, ce samedi 11 août, dans le secteur de Khor-Moussa (nord du Golfe) qui commande l'accès au port de Bandar-Khomeiny. Selon un porte-parole irakien, les unités de la marine de Bagdad ont détruit, à l'aube, *« cinq importants objectifs navals »* iraniens. Trois avions de combat iraniens F-14, qui assuraient la protection des cinq « objectifs » iraniens, auraient également été abattus, selon Bagdad, par les chasseurs irakiens au cours d'un combat aérien.

Avant l'annonce de cette nouvelle attaque, l'Irak avait fait état, vendredi, de combats sur le front et annoncé la destruction d'un *« petit objectif naval »*, terme habituellement employé par Bagdad pour désigner un cargo. L'artillerie lourde irakienne avait, d'autre part, bombardé les positions iraniennes au sud de Bassorah. L'armée iranienne, selon Bagdad, avait encaissé de lourdes pertes, et un quartier général avait été détruit ainsi que de nombreux véhicules. Sept soldats iraniens ont été tués et de nombreux autres ont été blessés, affirmait encore le communiqué irakien.

La marine irakienne avait attaqué et détruit l'objectif naval à 9 h 35 GMT, mais le communiqué n'indiquait pas l'endroit où se trouvait le navire ni son tonnage.

Le communiqué faisait également état du bombardement par l'artillerie iranienne de la ville de Bassorah et de la ville de Mandali, plus au nord. Le bombardement a touché des objectifs civils, annonçait le communiqué.

L'Iran, pour sa part, a accusé l'Irak d'avoir eu recours à des armes chimiques lors du bombardement d'Abadan jeudi, a indiqué l'agence iranienne IRNA. Selon l'Iran, quarante-cinq soldats irakiens avaient été tués ou blessés lors de combats sur le front sud durant les dernières vingt-quatre heures.

A Paris, un ancien capitaine de vaisseau de la marine de guerre iranienne, rallié aux Moudjahidin du peuple, a affirmé vendredi que le régime de l'imam Khomeiny tomberait de lui-même le jour où l'Iran ne serait plus en mesure d'exporter son pétrole.

Selon le capitaine Mohammed Ali Ariafar, l'Iran *« n'est plus en mesure actuellement de poursuivre la guerre contre l'Irak »*, mais ne peut se résoudre à y mettre fin *« en raison des crises auxquelles il est confronté »*.

L'ancien officier de marine, qui a indiqué avoir demandé l'asile politique en France, a souligné à l'appui de ses affirmations qu'aucune *« opération de grande envergure »* n'avait été menée depuis six mois et qu'en particulier l'*« offensive finale »*, annoncée de longue date par Téhéran, n'avait pas encore eu lieu, alors qu'auparavant l'armée iranienne lançait en moyenne une attaque par mois contre l'Irak.

Il a affirmé que douze mille pasdarans (gardiens de l'islam) et bassidjs (volontaires de la mobilisation des déshérités) s'étaient noyés il y a six mois dans les marécages des îles Majnoun en ayant refusé d'exécuter les ordres des officiers commandant leur unité.

L'aide militaire supplémentaire au Salvador sera de 70 millions de dollars

Washington *(AP)*. — Par 234 voix contre 161, la Chambre des représentants (à majorité démocrate) a approuvé, le vendredi 10 août, l'octroi d'une aide militaire supplémentaire de 70 millions de dollars au Salvador, au titre de l'année 1984 (voir *le Monde* du 11 août).

De son côté, le Sénat (à majorité républicaine), qui avait approuvé, jeudi, l'octroi des 117 millions de dollars supplémentaires demandés par l'administration Reagan, s'est prononcé en faveur du texte approuvé par la Chambre des représentants.

La Chambre des représentants avait, jusqu'à présent, refusé toute aide militaire supplémentaire au Salvador, estimant suffisant le crédit de 126 millions de dollars déjà versé pour l'année fiscale 1984 qui se termine à la fin du mois de septembre.

Cambodge

Le prince Sihanouk regrette que la Chine soit hostile à son offre d'une coalition quadripartite

Comment résoudre le problème de la quadradure du cercle ? A en croire le prince Norodom Sihanouk, c'est à peu près en ces termes que se présente aujourd'hui la crise cambodgienne. Le président du gouvernement de coalition du Kampuchea démocratique, opposé au régime de Phnom-Penh, a réitéré, vendredi 10 août, à Paris, devant quelques journalistes son vœu le plus cher, et qui paraît encore le plus fou : amener toutes les parties impliquées dans le conflit cambodgien à un dialogue autour d'une table et de préférence à Paris. Mais comment ?

Dans une première approche, le prince Sihanouk a avancé, l'année dernière, une proposition en vue de rassembler toutes les parties cambodgiennes — d'une part, les sihanoukistes, les partisans du premier ministre, M. Son Sann, et les Khmers rouges ; d'autre part, les représentants du régime de Phnom-Penh du président Heng Samrin, mis en place par le Vietnam avec le soutien de l'Union soviétique — dans un gouvernement de coalition quadripartite en vue d'une réconciliation nationale. L'ASEAN (Association des nations d'Asie du Sud-Est) (1) a approuvé récemment cette démarche lors de la conférence de ses ministres des affaires étrangères réunis à Djakarta (*le Monde* du 11 juillet).

Mais, au-delà des encouragements, que peuvent faire les « six » asiatiques ? Présenter une résolution, reprenant la proposition du prince Sihanouk, lors de la prochaine assemblée générale de l'ONU en septembre ? L'ancien chef d'Etat cambodgien n'ose trop y croire en raison de l'hostilité de la Chine. Avec regret, il constate en effet que Pékin juge l'idée d'une coalition gouvernementale quadripartite *« prématurée »* car elle pourrait être interprétée comme une *« preuve de faiblesse »* face au Vietnam. Et, la Chine ne manque pas d'arguments pour tempérer les ardeurs de l'ASAEN.

La France, pour sa part, selon les indications du prince Sihanouk après ses entretiens avec M. Mitterrand et M. Cheysson (*le Monde* du 10 août), soutient *« fermement »* ce projet de gouvernement où se retrouveraient toutes les composantes khmères. Dans le même temps, les interlocuteurs du prince ont réaffirmé avec insistance que Paris ne reconnaîtra ni un gouvernement *« imposé de l'étranger »* ni celui du Kampuchea démocratique actuellement présidé par le prince en raison de la présence en son sein des Khmers rouges, les bourreaux du peuple cambodgien entre 1975 et 1979. Dès lors, en revanche, qu'un processus de réconciliation nationale serait engagé, la France — qui *« souhaite que Norodom Sihanouk retourne au Cambodge dans un avenir pas trop lointain pour réunifier la nation »* — ne pourrait que lui apporter sa caution. *« Peut-être la présence, l'autorité que nous (la France) avons dans le monde pourront-elles vous servir »*, soulignait le ministre français des relations extérieures en présence du prince Sihanouk.

L'ouverture à Paris, encore hypothétique, d'un bureau d'information du gouvernement de Phnom-Penh — sans statut diplomatique — pourrait favoriser les contacts avec les représentants du prince Sihanouk présents dans la capitale française. Phnom-Penh, cependant, a déjà rejeté cette offre de réconciliation nationale comme *« ne pouvant convaincre personne »*.

Depuis la « leçon » chinoise au nord du Vietnam en 1979, la tension sur la frontière sino-vietnamienne n'a jamais été aussi vive que cette année. Le prince Sihanouk, néanmoins, révèle aux journalistes que le secrétaire général du Parti communiste chinois, M. Hu Yaobang, et le premier ministre, M. Zhao Ziyang, lui ont confié au début de cette année qu'ils seraient prêts à aider substantiellement le Vietnam si celui-ci retirait ses forces du Cambodge. Lors de la conférence des Nations unies sur le Cambodge en juillet 1981, la Chine s'était pourtant opposée, avec le soutien des Etats-Unis, à un projet de résolution présentée par l'ASEAN et ouvrant la perspective d'une telle aide.

Au chapitre des gestes de « bonne volonté », le Vietnam, si l'on en croit le prince Sihanouk, ne serait pas tout à fait en reste. Dans un échange récent de messages avec M. Cheysson, M. Nguyen Co Thach, ministre vietnamien des affaires étrangères, laisse entendre que *« Sihanouk est le moins mauvais »* des opposants cambodgiens. Cela explique l'absence d'offensive militaire, au printemps, des « bodoï » contre le camp sihanoukiste de Tatum, à la frontière khméro-thaïlandaise. Le prince Sihanouk n'est pas pour autant décidé à se rendre à Hanoï pour négocier.

J. B.

(1) Brunei, Indonésie, Malaisie, Singapour, Thaïlande.

Mise en garde égyptienne à l'Iran et à la Libye

(Suite de la première page.)

Un navire libyen venant du sud traverse le canal de Suez le 6 juillet (une semaine après les menaces iraniennes *« d'étendre l'insécurité à la mer Rouge »*), le 9 juillet a lieu la première explosion. Le 26, deux bâtiments iraniens traversent le canal et le 27 commence la seconde série de déflagrations.

Le quotidien officieux *Al Ahram* a précisé que la mise en garde égyptienne avait déjà été transmise à l'Iran *« à travers une tierce partie »*. (Les intérêts de l'Iran en Egypte sont gérés par la Suisse depuis la rupture des relations en avril 1979).

Si dans le cas de l'Iran, les menaces égyptiennes peuvent difficilement avoir des conséquences immédiates, il n'en va pas de même pour la Libye. En effet, *« l'établissement de preuves matérielles »* incriminant Tripoli serait lourd de conséquences : ce serait la première fois que la Libye se serait livrée à une action *« portant directement atteinte à la sécurité nationale égyptienne »* depuis l'accession au pouvoir du président Moubarak.

La dernière fois où ces accusations avaient été portées contre la Libye, en juillet 1977, l'armée égyptienne avait réagi par une attaque de représailles à grande échelle contre ce pays. Même si ce genre d'*« action punitive »* est difficilement envisageable aujourd'hui, du fait de la politique pondérée du successeur du président Sadate et de l'accroissement phénoménal de l'arsenal libyen, il n'en demeure pas moins que l'établissement de la responsabilité de Tripoli dans cette affaire renforcerait la tension latente et les concentrations de troupes aux frontières, où l'état d'urgence a été décrété par la partie égyptienne à plusieurs reprises, notamment après le bombardement d'Oumdourman au Soudan en mars dernier.

En attendant, les autorités égyptiennes, qui fouillent les navires « suspects » traversant le canal de Suez, accordent une attention spéciale aux bâtiments libyens, et le quotidien *Al Ahram* a révélé la découverte d'armes destinées à l'Ethiopie sur un cargo libyen, le *Ghada*.

D'autre part, les responsables égyptiens, qui jusqu'à présent tentaient de minimiser les dangers encourus par les navires traversant le canal, ont reconnu pour la première fois que des *« risques existaient »*, même s'ils ajoutent incontinent qu'il sont *« réduits »*.

C'est dans le but d'éliminer ces *« risques réduits »* qu'une armada de dragueurs occidentaux et égyptiens s'est donné rendez-vous dans le golfe de Suez. Sont déjà sur place, six dragueurs de mines égyptiens et un navire océanographique américain, le *Harkness* avec à son bord quinze experts artificiers, le tout escorté de destroyers et de vedettes lance-missiles. Le navire amphibie américain *Shrevport*, ayant à son bord quatre « Sikorski RH-53 D sea Stallion » chasseurs de mines, est attendu dans quatre jours, quatre dragueurs britanniques dans une semaine et deux dragueurs accompagnés d'un navire de soutien français dans trois semaines (1). Une délégation de la marine française est attendue ce samedi au Caire pour régler certains détails matériels avec les responsables égyptiens.

Cette concentration de dragueurs de mines et d'hélicoptères américains, français, anglais et égyptiens rappelle les opérations de déminage du canal de Suez en 1974 où des bâtiments de ces mêmes pays avaient retiré neuf mille engins explosifs de la voie d'eau et du golfe de Suez.

ALEXANDRE BUCCIANTI.

(1) La préfecture maritime de Toulon, a confirmé, le vendredi 10 août, que trois bâtiments de la marine nationale avaient quitté jeudi la rade de Toulon en direction de la mer Rouge.

Bolivie

DES NÉO-NAZIS AURAIENT PARTICIPÉ A L'ENLÈVEMENT DU PRÉSIDENT SILES ZUAZO

La Paz *(AFP)*. — « Les Epoux de la Mort », un groupe paramilitaire néo-nazi fondé, semble-t-il, par Klaus Barbie, aurait participé à l'enlèvement du président bolivien, M. Hernan Siles Zuazo, le 30 juin dernier, a annoncé, le jeudi 9 août, le ministère de l'intérieur.

Cette information fait suite à l'arrestation de deux gardes du corps de l'ancien chef de la Gestapo de Lyon, Alvaro de Castro et l'Italien Emilio Carbone, ce dernier étroitement lié au terroriste d'extrême droite Pier Luigi Pagliai, aujourd'hui décédé, qui était considéré comme le responsable de l'attentat contre la gare de Bologne, en Italie, qui avait fait plus de quatre-vingts morts en 1980.

De Castro et Carbone avaient joué un rôle important dans la répression menée par le régime militaire du général Luis Garcia Meza (1980-1981).

Selon le magazine allemand *Stern*, de Castro avait projeté d'enlever l'ambassadeur français à La Paz, M. Jean-Claude Guiset, pour l'échanger contre Klaus Barbie, actuellement détenu à Lyon.

D'autre part, le responsable du service des renseignements boliviens, M. Juan Mendez, a affirmé, vendredi, que Klaus Barbie poursuivait *« la déstabilisation du régime démocratique bolivien »* en entretenant, depuis sa prison de Lyon, une correspondance avec plusieurs militants néo-nazis emprisonnés en Bolivie, au nombre desquels Alvaro de Castro et Emilio Carbone.

L'ARMÉE OCCUPE LA CAPITALE DU CHAPARÉ LE « ROYAUME DE LA COCAINE »

Cochabamba *(AFP)*. — Plus de quatre cents soldats, appuyés par des parachutistes, ont pris, le vendredi 10 août, la capitale de la région du Chaparé, Villa-Tunari, à 120 kilomètres à l'est de Cochabamba, dans le cadre d'une vaste opération contre le trafic de cocaïne.

Le gouverneur du département a assuré à l'AFP qu'il ne redoutait aucun incident pour l'instant, mais que les problèmes pourraient commencer lors des prochaines opérations pour la prise de Zinahota, capitale de la cocaïne, ainsi que d'Ibirgazama et Chimore, où des hommes en armes seraient retranchés. La région du Chaparé a été déclarée zone militaire, il y a onze jours, à l'initiative du président Henan Siles Zuazo.

Au cours des trois derniers jours, l'aviation bolivienne a procédé à des vols de reconnaissance, et provoqué l'exode de plus de vingt-cinq mille personnes, paysans, commerçants et trafiquants, vers Cochabamba, au centre, et Santa-Cruz, à l'est du pays.

Ces opérations, les plus importantes jamais engagées contre le trafic de drogue, ont suscité l'inquiétude des syndicats paysans, qui ont demandé au gouvernement de garantir la vente de 70 000 tonnes de coca jusque-là destinées à la production de cocaïne.

Selon le « Daily Express »

QUATRE LIBYENS AURAIENT ÉTÉ EXÉCUTÉS A TRIPOLI A LA SUITE DU SIÈGE DE L'AMBASSADE LIBYENNE A LONDRES

Londres *(AP)*. — Selon le quotidien britannique *Daily Express*, quatre Libyens, qui auraient pris part au siège de l'ambassade libyenne et qui seraient responsables de la mort de l'agent de police Yvonne Fletcher, le 17 avril dernier, ont été exécutés à Tripoli.

Citant un rapport des services de renseignements britanniques, le quotidien conservateur donne dans son édition de ce samedi 11 août les noms des quatre hommes : le docteur Omar Sodani, Ali Abuzieh, Matouk Matouk et Abdul Ghadir Baghdadi.

Les quatre Libyens ont été exécutés à l'issue d'un procès secret pour *« crimes contre l'Etat »* et *« pour avoir officiellement manqué leur objectif alors qu'ils étaient « service actif » en Grande-Bretagne : pister les opposants au régime du colonel Kadhafi »*.

Mais, précise le quotidien britannique, en réalité, ce qui leur est reproché, c'est bien la fusillade du 17 avril dernier qui a entraîné la rupture des relations anglo-libyennes et du même coup la colère du colonel Kadhafi, *« furieux que la mort d'Yvonne [Fletcher] ait permis de démontrer que son ambassade sert de caches d'armes et de base pour les opérations terroristes menées à Londres contre ses opposants politiques »*.

Étranger

ARGENTINE

Le canard que nul n'enchaîna

Quand les Argentins mirent fin à sept années de gouvernements militaires en choisissant le radical Raul Ricardo Alfonsin pour président, le 115e numéro d'une revue satirique née au plus fort de la dictature était, comme tous les quinze jours, suspendu aux pinces à linge des kiosqueros du pays. Pendant cinq ans, les caricaturistes d'Humor s'étaient offert en couverture toutes les casquettes du proceso (régime militaire), faisant de leur publication la revue la plus achetée du pays : près de deux cent mille exemplaires.

Correspondance

Buenos-Aires. — Un titre sans ambiguïtés, un format magazine, cent à cent vingt pages bourrées de petits dessins et de bandes dessinées satiriques, pas ou très peu de photos, guère de publicité, un papier de qualité médiocre : *Humor* est l'un des périodiques les plus « *sérieux* » et les plus audacieux qui aient grandi à l'ombre des casquettes galonnées. La seule revue, avec l'hebdo *Tribune juive*, qui ne se soit jamais faite l'avocat des politiques menées par les militaires : la seule ou presque à s'être refusée à toute complaisance avec les hommes du *proceso* comme avec les dirigeants politiques ou syndicaux : la seule en tout cas qui ait systématiquement publié des interviews d'opposants au régime, d'artistes ou d'intellectuels exilés ou portés sur les « listes noires ». *Humor* a fait frémir plus d'une fois ses lecteurs dans un pays où, en janvier 1980, la censure en était arrivée, par exemple, à interdire la diffusion et la vente du *Petit Prince* de Saint-Exupéry.

Bref, sous des allures de clown, une âme subversive. Pour Maria — vingt-huit ans, père général, fille de la bourgeoisie *portena* de Buenos-Aires — qui court les kiosques avant la sortie de chaque numéro, *Humor* est un point de repère au sein d'une information contradictoire et confuse. « *Derrière chaque dessin, chaque historiette*, dit-elle, *il y avait une remarque, une référence, une morale. En lisant* Humor, *on avait l'impression de faire un acte militant. Je ne sais pas comment ils ont réussi à garder la tête aussi claire, à rester aussi juste.* »

Isabel n'aime pas

« *Ils* », c'est d'abord Andrés Cascioli, quarante-six ans, directeur des éditions de La Urraca (la Pie), qui occupent quatre étages trop exigus d'un petit immeuble de l'avenue Salta à la limite des quartiers sud de Buenos-Aires et à quelques coins de rue du centre de la police fédérale. Il y a douze ans, ce graphiste en publicité, ex-étudiant des beaux-arts, réunit une petite équipe, se lance dans l'édition de périodiques, et crée une première revue, *Satiricon*, dont le nom résumait parfaitement le contenu : caricature et négation des valeurs morales d'une Argentine péroniste, militaire et catholique. Succès commercial et retour de bâton : Isabel n'aime pas.

Menaces, procès, interdiction. Andrés Cascioli essaie un autre titre, *Chaupinela*, de même facture... Mêmes résultats. Il récidive alors avec *Satiricon*, mais, cette fois, c'est Videla qui n'apprécie pas et, en 1976, on ferme. Ce n'est pourtant que le début de l'histoire, car, deux ans à peine après le coup d'Etat militaire et la fermeture de *Satiricon* et au moment où la junte organise le Mundial, ce publicitaire passé « par accident » à la caricature réunit de nouveau un groupe d'amis et sort le premier numéro d'*Humor*, en juin 1978.

C'est l'échec. Interdit à l'affichage par la censure, il passe totalement inaperçu ; il dénonçait ouvertement et pêle-mêle la chasse aux opposants, le Mundial, et la politique économique de la junte. Pour survivre, *Humor* apprendra donc à marcher sur des œufs avant de regagner, numéro après numéro, une liberté de ton qui ira sans cesse en s'affirmant.

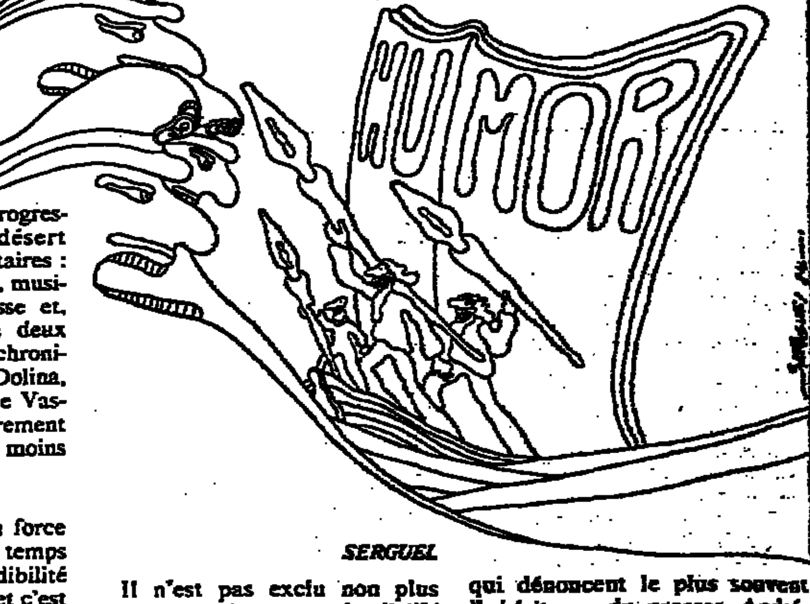
Plutôt petit, les cheveux grisonnants, marié et père de famille, un début d'embonpoint qui laisse deviner qu'il sacrifie volontiers aux *parrillas* (barbecues) dominicales, Andrés Cascioli étonne par une extrême modestie, répugne à parler des menaces dont il a été l'objet pendant plusieurs années et, pour un peu, vous ferait croire que son itinéraire n'est qu'une banale histoire d'éditeur. Il y a de l'acier dans cet homme-là. Une obstination et une force de caractère qu'on devine au détour d'une anecdote comme celle-ci : dès le troisième numéro d'*Humor*, il demande à tous ses collaborateurs de ne pas utiliser de pseudonymes et donc d'engager leur « état civil » avec leurs textes ou leurs dessins. Ils sont plusieurs — qui les en blâmerait ? — à refuser de s'exposer aussi ouvertement à de possibles représailles : « *Ils n'ont donc pas continué à travailler avec nous. Ceux qui ont accepté sont encore là aujourd'hui.* »

Diffusé par les jeunes qui sont ses premiers lecteurs, le succès commercial d'*Humor* est rapide et gagne progressivement toutes les classes d'âge : « *Les rares militaires avec lesquels nous avons pu discuter nous ont avoué que c'est par leurs enfants qu'ils avaient découvert la revue* », explique Tomas Sanz, le rédacteur en chef, qui est, lui, un dessinateur converti au texte et s'occupe plus particulièrement de la partie sportive de la revue.

Pas assez sérieux

Cibles préférées d'*Humor* : les militaires bien sûr, les généraux du *proceso* en particulier, mais aussi Martinez de Hoz, grand propriétaire terrien et ex-ministre de l'économie, dont le nez et les oreilles sont une provocation à la caricature et dont la politique ultra-libérale est généralement considérée en Argentine comme la cause de l'effondrement industriel du pays.

Humor, cependant, ne veut pas devenir le « *bouffon de la dictature* » pour employer les termes d'un dessinateur. En cinq ans, il va progressivement occuper le « désert culturel » créé par les militaires : théâtre, cinéma, littérature, musique, vie quotidienne, presse et, bien sûr, politique. Entre deux historiettes satiriques, des chroniqueurs comme Alejandro Dolina, Gloria Guerrero ou Enrique Vasquez vont écrire régulièrement des papiers de moins en moins tendres pour le pouvoir.



SERGUEL

En fait, *Humor* croît en force et en audience en même temps que le *proceso* perd sa crédibilité et se désagrège lentement, et c'est finalement quand ils ont le dos au mur après la défaite de la guerre des Malouines que les militaires s'en prennent directement à la revue en saisissant le numéro 97, en janvier 1983. Car le plus surprenant est peut-être là : pendant cinq années, *Humor* ne sera pas interdit. Dessinateurs et journalistes reçoivent des coups de fil anonymes, sont filés par des *falcon verdes* (voitures banalisées) : la menace d'une interdiction, ou simplement d'enlèvements, plane constamment sur la rédaction : les numéros sont retenus quelques jours par la censure, qui peut, si elle le juge nécessaire, les faire brûler... mais rien n'y fait : « *Ils* » persistent et signent.

« *Depuis le retour de la démocratie, des gens voudraient que nous ayons disparu corps et biens et suggèrent que, si nous avons survécu au* proceso, *c'est que nous y avions des protections* », dit en souriant Tomas Sanz, et Andrés Cascioli avoue : « *Je n'ai pas de réponses, seulement des idées... Je crois surtout que cette revue n'a été jugée « sérieuse », et donc dangereuse, par les militaires que très tardivement. Et je ne crois pas qu'ils aient toujours compris ce que nous faisions. Nous ne représentions que nous-mêmes, pas un parti ni un syndicat. Une fois, un général dont nous avions fait la caricature en couverture nous a contacté pour nous en demander l'épreuve...* »

Il n'est pas exclu non plus qu'*Humor* ait pu servir d'alibi démocratique lors des confrontations entre militaires et des groupes de défense des droits de l'homme expédiés par l'administration Carter. Si de très nombreux journalistes ont « disparu » ou se sont exilés durant la dictature, très peu de revues par contre ont cessé d'exister. Il est vrai que la majorité des publications du pays ont, sinon soutenu, du moins fait preuve d'une extraordinaire complaisance à l'égard du pouvoir militaire. Pour Ricardo, trente-huit ans et psychiatre de renom du quartier juif de Buenos-Aires : « *Ce qui dérange certains aujourd'hui dans* Humor, *c'est que ces gens-là ont été très courageux et qu'ils n'ont pas été sanctionnés pour leur courage.* »

Survivre à la démocratie

Aujourd'hui, *Humor* est moins seul en kiosque. Le retour à la vie démocratique a marqué aussi celui des pin-up dans les pages et sur les couvertures de magazine. Repris par une autre équipe, le titre *Satiricon* est à nouveau en vente, et les hebdos populaires comme *Gente*, *Somos*, *Siete Dias* publient des photos de charniers ou dénoncent les « prisons dorées » des généraux du *proceso*.

Humor fait sa publicité à la radio, *Humi* (revue pour enfants) à la télévision, où Mona Moncalvillo, l'une des premières collaboratrices d'*Humor* dirige aujourd'hui des émissions-débats qui dénoncent le plus souvent l'« *héritage* » du *proceso*. Andrés Cascioli, qui publiait déjà des pages de Claire Bretécher, a pris l'initiative de faire connaître, sous forme de bandes à suivre, l'album d'Enki Bilal *la Foire aux immortels* et rêve d'éditer de la bande dessinée « *comparable à ce qui se fait en France* » tout en préparant un hebdomadaire national « *sérieux* » et politique.

L'an dernier, le Festival international de la satire universelle de Lucca (Italie) décernait le prix de « *la meilleure revue satirique de l'année* » à *Humor*. Mais le petit canard de la presse argentine survivra-t-il à la démocratie ? *Humor* a su ne pas être seulement un journal de caricatures politiques qui, en perdant « ses » militaires, aurait perdu sa raison d'être et ses lecteurs comme cela a pu être le cas en Espagne.

« *La première question a été : quelle attitude adopter face à un gouvernement civil démocratique ? Nous avons décidé de ne pas changer.* » Tomas Sanz est optimiste : si l'élection d'Alfonsin et l'abolition de la censure ont provoqué une baisse des ventes, elles ont retrouvé leur rythme en quelques semaines, et, neuf mois après le retrait effectif des militaires, *Humor* reste la revue la plus achetée en Argentine. S'il lui manque désormais son goût de fruit interdit et les frissons de l'audace partagée, *Humor* n'en a pas moins une bonne longueur d'avance sur la concurrence : cinq années de dictature militaire...

WYLLIS SNELL.

ISRAËL

Le rabbin noir

Chacun connaît les ashkénazes et les séfarades, ces deux grandes branches — occidentale et orientale — du peuple juif dont les rapports viennent de se traduire en résultats électoraux. Mais on ignore souvent qu'il existe aussi un judaïsme noir (et plus souvent qu'il a existé des juifs chinois). Quelques milliers de falashas d'Ethiopie — dont le nom signifie « exil » — ont pu rentrer au pays. Mais le bonheur du Retour ne va pas sans difficultés...

Correspondance

Jérusalem. — Pardessus sombre, chemise blanche, cravate, chapeau noir à larges bords porté légèrement en arrière, lunettes et barbe, le rabbin Hadani ressemblerait à beaucoup de ses pairs s'il n'était... noir. Il est le premier rabbin falasha diplômé et reconnu par la congrégation des rabbins d'Israël.

Né en Ethiopie, où résident quelque 25000 juifs, il compte parmi les 7000 immigrés de ce pays vivant en Israël. Mais le chemin qui conduit des provinces de Gadda et de Tigré, au nord du lac Tana, à Jérusalem, à Bersheva, à Ashdot, à Askelon et plus récemment au kibboutz Zova est aussi long et difficile que la traversée du désert qui sépara si longtemps cette communauté de la Terre promise.

Communauté décimée. Le rabbin Hadani en donne pour preuve, outre sa propre expérience, les estimations des historiens et celles du rabbin allemand Israël Hildesheimer, qui, en 1864, dénombraient 250000 juifs en Ethiopie... Menacés et persécutés comme bon nombre d'autres minorités d'un pays qui, au cours du siècle dernier, tâchait coûte que coûte de maintenir une unité fragile, les falashas ont lourdement payé le prix de leur foi et de leur identité.

Pris aujourd'hui entre un régime que notre interlocuteur dit « *marxiste soviéto-cubain* » et qui considère *ipso facto* tout juif comme « *sioniste* », et une guérilla érythréenne qui les tient pour des... juifs, les falashas connaissent de nouveaux problèmes. « *Cela commença*, explique le rabbin Hadani, *par la coupure avec les organisations juives extérieures et donc la fin de leur aide financière là où, justement, la famine est endémique. Ce fut ensuite la fermeture des écoles juives, des synagogues et l'interdiction de toute activité religieuse. Depuis ces premières mesures drastiques, les autorités ont toutefois réouvert trois écoles, avec pour enseignants et directeurs des personnes de confiance du régime qui assurent une éducation communiste.* »

Une tribu oubliée

Le rabbin Hadani juge la situation d'autant plus dramatique que l'émigration est interdite et que ceux qui au prix de terribles difficultés auraient réussi à sortir d'Ethiopie se retrouvent isolés et coupés de leur famille. Quand la seule survie de sa communauté pose un problème, on conçoit que le rabbin noir parcoure l'Europe et fasse entendre sa voix dans les centres culturels et communautaires juifs pour rappeler qu'une tribu a été sinon perdue du moins oubliée.

Derrière sa silhouette élancée et jeune — il n'a que trente-huit ans, — une affiche représente un homme majestueusement enveloppé d'un ample tissu blanc, la tête ceinte d'un turban de la même étoffe : le costume traditionnel falasha. Mains ouvertes et paumes vers le ciel, il a des allures de prophète ou du moins de sage. L'affiche illustre la ténacité d'un peuple. Qu'il ait pour origine la tribu de Dan, ou Ménélik, descendant du roi Salomon et de la reine de Saba, ce peuple a su, pendant plus de deux mille cinq cents ans, garder son identité juive. Une culture religieuse prérabbinique, fondée sur la tradition orale, puisque, aux temps de leur séparation d'avec le reste d'Israël, la Michna et le Talmud n'étaient pas encore. La Bible des falashas fut écrite en guèze — langue sémitique méridionale des falashas — et reste, comme la Tora hébraïque, le Livre sacré.

Les falashas ont dû, après un rude combat, attendre 1975 pour être reconnus comme juifs à part entière et bénéficier ainsi de la loi du retour en Israël. Ces portes qui se sont finalement ouvertes n'ont cependant pas permis l'immigration massive d'une communauté à laquelle on interdisait de sortir d'Ethiopie... Le passage de la mer Rouge semble bien plus problématique aujourd'hui qu'aux temps bibliques. Pour le petit nombre de favorisés qui ont réussi à « monter » en Israël, le rabbin Hadani assure qu'« *il n'y a plus de problèmes car les falashas sont égaux en droit* ». Reste cependant la distance culturelle : « *Le fossé qui sépare la civilisation éthiopienne de la civilisation occidentale est immense.* »

« *Certes*, ajoute-il, *le gouvernement essaie d'apprendre nos coutumes pour aider ceux qui arrivent. Des spécialistes organisent l'intégration au pays par le séjour dans des « centres d'absorption », les nouveaux immigrants y restent un an, ils y apprennent l'hébreu, découvrent le pays, ses coutumes, ses traditions, son peuple. Ils sont entièrement pris en charge.* » Le regard du rabbin Hadani change, comme s'il se plongeait soudain dans un lointain passé.



SZLAKMANN.

« *Très vite on prend un appartement, un métier... Mais ce qui est le plus difficile peut-être, ce qui nous choque lorsque nous arrivons — la plupart des falashas sont très religieux, — c'est le shabbat. En Ethiopie, dès le vendredi tout s'arrêtait pour la préparation du jour saint, plus personne dans les champs, et puis l'immobilité jusqu'au samedi soir inclus. En Israël, il faut travailler à l'usine, pas le samedi bien sûr, mais dès le samedi soir le travail reprend. Pour nous c'était encore shabbat et c'était contre la Loi. Il y eut une discussion et trois ou quatre falashas décidèrent de ne pas aller travailler. Finalement le patron a dit : « Si vous ne venez pas travailler samedi soir, ne venez plus du tout... » J'ai dû intervenir pour expliquer que ce n'était pas contre la Loi.* » Le rabbin Hadani a très vite compris son rôle d'intermédiaire privilégié pour régler ce type de conflit.

L'ancrage obstiné dans une tradition millénaire a permis aux falashas de se maintenir coûte que coûte. En Israël, leur acculturation obligée risque en fait d'appauvrir et de réduire ce judaïsme antique et imperméable au temps.

Si le rabbin Hadani a parcouru le long périple qui de l'Afrique l'a mené en Italie d'abord et en Israël ensuite, c'est pour être à même de faire le lien entre ces différents modes d'être juif. Les relations privilégiées établies entre l'Italie et l'Ethiopie font que bon nombre d'immigrants connaissent l'Europe comme terre de transition. Arrivés en Israël, les falashas auraient pu constituer un petit « troisième groupe » venant s'ajouter à une division — ashkénazes (juifs de l'Europe de l'Est) et séfarades (juifs du bassin méditerranéen). Il n'en a rien été. Le rabbin Hadani s'en étonne. Jamais il n'avait entendu parler de ce clivage au sein d'une société qui lui est encore étrangère.

« *Ce qui est primordial, c'est de pouvoir continuer à vivre dans le pays.* » En Israël, la pluralité culturelle est un fait ; c'est aussi une revendication à laquelle les falashas ont pris une part importante. N'ont-ils pas, il y a plus d'un an déjà, organisé une marche vers le Parlement, porteurs d'une pétition signée de plus de quarante mille personnes ?

Faut-il renoncer à des pratiques religieuses, à des coutumes qui, depuis plus de deux mille cinq cents ans, ont préservé le groupe ? Pour le rabbin Hadani, c'est la perte de ce patrimoine culturel qui est le plus terrible, et les falashas voudraient le préserver « *en Israël aussi* ». Mais comment maintenir une coutume qui, par exemple, éloigne la femme de sa maison pendant quarante ou quatre-vingts jours après la naissance d'un enfant ? Comment se purifier dans l'eau d'une rivière ? Comment concilier tradition et modernité dans une société industrielle où les conditions matérielles de la vie ne permettent pas à la tradition de perdurer ? Le rabbin Hadani, si occidentalisé qu'il puisse paraître, trouvera peut-être une nouvelle manière d'être israélien, religieux et falasha tout à la fois.

LAURENCE PODSELVER et ULYSSES SANTAMARIA.



CORÉE DU SUD

« Faire du won » à Séoul...

Quelques jeunes Français ont trouvé en Corée du Sud la possibilité de « faire du won » et de gagner fort convenablement leur vie. Il y faut une bonne connaissance de l'anglais et, surtout, de sa langue maternelle. Les Coréens sont, en effet, friands de traductions et de leçons pour développer leurs relations commerciales avec la France.

Correspondance

Séoul. – Luc a débarqué un jour de l'été 1981 à l'aéroport de Kimpo, une mauvaise valise de carton pour tout bagage. Après l'Inde, la Thaïlande, les Philippines... Voyages pour rien. Pour oublier la crise et les trente-six « petits boulots » mal payés et déprimants qui le faisaient « tourner en rond » en France.

« *Je suis arrivé là par hasard. Vraiment au bout du rouleau. J'ai rencontré un type à Manille qui m'a parlé d'un Français de Séoul qui voulait partager un appartement. Un prof. Il disait qu'on pouvait travailler. Il me restait quelques dollars pour un billet d'avion. Maintenant, cela fait deux ans que je suis là.* »

Luc n'a guère l'allure d'un jeune loup. Il se fond discrètement dans la masse avec son costume vieillot, sa cravate démodée et ses chaussures à 50 F *made in Korea*. Mais il avait ici une chance : il est français et parle aisément un anglais scolaire. De ce fait, bien des portes se sont ouvertes. A ses yeux éblouis, elles ouvrent sur les cavernes d'Ali Baba où l'on ramasse les dollars à la pelle. Mais on serait bien en peine de trouver ici quarante voleurs. Les Coréens payent rubis sur l'ongle.

Parce que la Corée va recevoir les Jeux olympiques en 1988, parce qu'elle s'attaque au marché africain, le français est devenu la seconde langue enseignée après l'anglais, supplantant l'allemand et même le japonais. Le général-président Chun Doo-hwan a inscrit ses filles en UV de français à l'université nationale de Séoul. Le pays du Matin calme éprouve une boulimie de notre langue. Quelques jeunes Coréens choisissent la littérature, mais la masse, plus pragmatique, s'attelle au français usuel « *pour exporter* » ou pour faire ultérieurement en France des études spécialisées : arts déco, architecture, couture... Hélas ! les enseignants coréens ont fait de l'idiome de Rivarol une « *langue de bois* » peu avenante. Les élèves le savent, préfèrent donc les autochtones, et les lecteurs français ont de beaux jours devant eux.

En enseignant sa langue maternelle, Luc n'a eu besoin que de quelques mois pour disposer d'un confortable appartement. Il part deux fois par an en vacances. Une fois, c'est le grand tour de l'Asie du Sud-Est dans de bons hôtels – revanche sur la « route » – et l'autre le conduit en France pour « *voir la famille* » et dépenser son « *papier vert* » américain.

« *Ici*, dit-il ravi, *on a l'avantage d'appartenir à une toute petite colonie étrangère – moins de trois cents personnes – donc très sollicitée. Contrairement à nous, les Coréens n'ont pas envie de jeter leurs immigrés dehors.* »

Pierre le miraculé

Michel a, lui aussi, mangé son pain noir en France. Instituteur dans un village du Nord, avec un simple BEPC, son avenir lui semblait bouché. En quelques années d'enseignement, il avait perdu la foi. « *Je n'en pouvais plus de me battre sans cesse avec des gamins rois*, soupire-t-il. *Il n'y a pas ce genre de problème ici. Les étudiants sont motivés et le professeur représente encore quelque chose...* »

A vingt-huit ans, il paraît beaucoup plus âgé. Petit, plutôt effacé, il vit chez un couple d'amis. Pierre, le mari, est français et enseignant à l'université des langues étrangères de Wae-Dae. Il a suivi un chemin différent de celui des autres. Las de placer des assurances en province avec son père, il est venu en Corée « *pour voir* », après de longues vacances en Indonésie et à Hongkong. Il rêvait, ensuite, de Japon et de Canada.

« *J'étais depuis une semaine à Séoul lorsqu'un Coréen m'a abordé dans la rue. C'était le directeur du service français de Radio-Corée. Cela s'est passé exactement comme dans un film : il m'a demandé si je parlais français. Oui. Et il m'a donné rendez-vous pour le lendemain en m'offrant sur-le-champ un poste de correcteur et un très bon salaire.* »

Ce miracle s'est produit il y a quatre ans. Depuis lors, Pierre a épousé une Coréenne de très bonne famille, rencontrée dans un club chic de la ville. Michel, lui, n'a pas eu la chance d'obtenir un contrat fixe dans une université. Il vend son français à la carte en jonglant avec les facultés. Il enregistre aussi, de temps en temps, en « voix off » au ministère de la défense le commentaire de films destinés à être présentés à des délégations militaires francophones de passage. Certaines sociétés privées, telles que Pohang ou Lucky, peuvent payer presque 10 000 francs trente à soixante minutes d'enregistrement. Etant entendu que l'intermédiaire s'adjuge un dessous-de-table équivalent. « *A ce prix-là, on n'ose rien dire. Par contre, il arrive qu'on soit payé par d'autres, pour la même chose, à peine 2 000 francs !* » Pardonnez du peu !

Charme d'un pays entreprenant où l'on peut réussir en travaillant. Car il n'est pas question d'y gagner malhonnêtement sa vie. La police est vigilante et l'on a vite fait de finir en prison. Mais le jeune bachelier en panne ou l'étudiant en rupture de ban peuvent trouver ici un emploi. Encore faut-il qu'ils passent par le « lobby français » des diplomates, conseillers commerciaux et autres personnages-clés... Quelques rendez-vous et des sourires ; on aime se recevoir entre Français de Corée. Les diplomates, certes appréciés, ne jouent pas un rôle décisif. Le pays est cher, dur, et les étrangers y ont tendance à se serrer les coudes.



FRANCHINI.

En moins d'un an, Luc a obtenu deux contrats dans deux universités différentes. Deux fois neuf heures par semaine. Deux fois 9 000 F par mois. Plus une demi-douzaine d'heures de « petits cours » hebdomadaires chez lui à 150 F chaque. Sa réputation d'enseignant a fait boule de neige. Grâce aux étudiants et à leurs parents, il a trouvé des traductions pour le ministère des sports, de l'anglais au français, pour 200 F la page de mille signes. Il n'est pas rare qu'on pose trois cents feuillets sur son bureau. Stakhanoviste de la langue, il dit en souriant qu'il aimerait bien encore donner des cours à l'Alliance française, mais qu'il n'en a vraiment plus le temps !

Tous les arrivants n'ont pas la même chance. Mais leurs points de chute sont les mêmes : l'ambassade, le Centre culturel et l'Alliance française. Qui voir ? Qui a le pouvoir ? D'abord le conseiller culturel, la direction des cours du Centre et le président de l'Alliance. Tous trois ont des carnets d'adresses bien remplis et font un peu fonction de sas entre les nouveaux arrivants et les Coréens. Ils attribuent chaque année des centaines d'heures de travail par semaine dans les universités, les écoles, les banques, les sociétés commerciales du secteur francophone, de la même façon qu'ils ont leurs entrées dans les émissions françaises de la radio et de la télévision, les cours de l'Assemblée nationale et le journal de langue française, le *Courrier de la Corée*.

Les plus entreprenants des candidats n'hésitent pas, au demeurant, à démarcher eux-mêmes et placent, par exemple, des annonces dans les grandes librairies de Séoul, dès qu'ils ont une adresse et un numéro de téléphone fixes. Ils se font ainsi connaître dans des endroits qui drainent tout ce qui s'essaie au français en Corée du Sud.

L'époque la plus favorable aux nouveaux venus est une petite quinzaine avant le gros *dispatching de jobs* par le Centre culturel que cette formulation anglaise ne ravirait pas, et le renouvellement des contrats par les universités lors de la rentrée d'automne. Plus tard, la réussite de l'installation exigerait plus de temps.

La Corée conserve mauvaise réputation – moins méritée sans doute que jadis, – ce qui explique probablement qu'elle offre encore un « créneau » libre. Tous les Français rencontrés sur place disent qu'ils aimeraient « *passer au Japon* ». Mais les élus sont rares. Alors qu'on peut trouver des accommodements avec l'administration coréenne, les Japonais font une chasse systématique à tous ceux qui tentent de s'installer chez eux pour y travailler.

Un étranger reste irremplaçable pour enseigner sa langue. Toutefois, on sait au Japon n'avoir plus grand besoin des autres, alors que les Coréens, plus modestes, sont plus accueillants. Les professeurs français de Séoul, en attendant de « *faire du yen* », « *font du won* ».

Pierre travaille du lundi après-midi au vendredi matin et file tous les week-ends avec sa femme soit à la plage de Tae-Chon ou au mont Sorak, soit au Japon à Fukuoka. Vie de rêve. Pourtant, ils se sont donné encore cinq années à passer au pays du Matin calme pour gagner « *de quoi monter une boite sur la Côte...* ». Michel s'en explique : « *On a beau y gagner beaucoup d'argent, la Corée restera toujours une étape.* »

MARC CHARUEL.

BOURKINA-FASSO

Dialogue Nord-Sud ...en béton

Le dialogue Nord-Sud est un concept pour colloques et pour discours dominicaux. Il peut aussi prendre forme sur le terrain de façon utile et concrète. C'est le cas dans un petit village du Bourkina-Fasso (ex-Haute-Volta) où quelques Français, soutenus par les autorités, ont su « couler dans le béton leurs bonnes intentions ».

De notre envoyé spécial

Pouni. – « *Il faut que, là-bas, en France, vous soyez sûrs que l'argent donné sert à faire quelque chose d'utile. Alors, dites-leur ce que vous avez vu !* » La phrase est prononcée sur un ton si sérieux que le préfet, renonçant à avaler une nouvelle gorgée de bière, éponge son visage ruisselant de sueur et, comme tout le monde, éclate de rire. Il fait chaud, à Pouni. La sage-femme, la trentaine avenante, montre du doigt ce qu'il « *faut voir* » et poursuit : « *Nous avons une belle maternité, hein !... mais pas beaucoup de matériel.* »

L'objet de tant d'admiration est un long bâtiment en béton, de conception rudimentaire, d'une superficie de 250 mètres carrés. Peu importe, il est la fierté du village, et, dans le département de Pouni, il suscite bien des convoitises. Depuis juillet 1983, Pouni a sa maternité en « dur ».

Bien sûr, il faut toujours faire 6 kilomètres, à pied ou à bicyclette, pour aller chercher de l'eau pour les accouchements. Mais, avec les premières pluies, des réserves ont été constituées, et les femmes viennent de plus en plus nombreuses. Elles savent qu'avec une sage-femme, qui est aidée de deux « matrones », une naissance présente beaucoup moins de risques qu'en « brousse », sur le sol en terre des cases.

Apparemment, rien ne distingue Pouni de tous les autres villages du Bourkina-Fasso. En période d'hivernage (de mai à novembre), les paysans sont absorbés par la culture du petit mil, du sorgho rouge ou blanc, parfois du maïs, les femmes s'occupant surtout de l'arachide. La sécheresse a emporté avec elle les espoirs de culture maraîchère.

Le reste de l'année, la canicule assomme bêtes et gens, et la recherche de l'eau devient vitale. Les cases construites en *banco* (mélange de terre séchée et de gravillons) ou en briques de terre, avec leurs greniers à grain montés sur pilotis, sont disséminées sous le couvert d'un petit bois. Les arbres, kaicedras, nérés, baobabs, ont favorisé la naissance d'une couche d'humus qui fait de Pouni une halte dans la transhumance, avec les dommages que cette migration provoque pour les cultures. Bref, des problèmes ordinaires pour un village ordinaire.

La pelle du Blanc

Si Pouni est exemplaire, c'est en raison de la qualité des relations humaines qui unissent ses trois mille habitants avec une poignée de jeunes Français désireux de venir en aide aux populations déshéritées du tiers-monde, autrement que par l'envoi de dons. Le résultat de cet apprentissage de la solidarité est tangible, concret : la maternité de Pouni.

Une salle pour l'accouchement avec un « lit de travail », quelques rares pansements et médicaments, une pièce de repos avec quatre lits en fer (mais, en tassant un peu, on pourra en disposer une quinzaine), un bureau où trône un pèse-bébé : ici, à 140 kilomètres d'Ouagadougou, c'est presque un luxe ! Le médecin le plus proche réside à 55 kilomètres de là, au chef-lieu de la province, à Koudougou, où il faut aussi se rendre pour acheter, lorsqu'on a l'argent, des médicaments.

En août 1982, huit jeunes, de dix-huit à vingt-quatre ans, originaires de Meudon et de Boulogne, sont partis en Haute-Volta. Le financement de leur voyage et de la maternité provient de plusieurs sources. L'ACMAP (Association pour la construction d'une maternité à Pouni) (1), créée au début de 1982, a réuni 80 000 francs grâce aux cotisations de ses adhérents (plusieurs centaines) et à l'argent gagné par les huit volontaires au mois de juillet. A cette somme se sont ajoutés des bourses, d'origine ministérielle et municipale, et des dons privés.

Sur place, une association locale existait déjà, l'ADES-Pouni (Association pour le développement économique et social de Pouni), qui a préparé l'arrivée des jeunes Français et engagé les premiers travaux (fondations et fabrication des parpaings). Le ministère voltaïque des travaux publics s'est borné à fournir des plans aux villages qui veulent entreprendre par eux-mêmes la construction d'une maternité, et l'apport de l'Etat se limite au détachement, sur le chantier, d'un maçon, qui est fonctionnaire de la sous-préfecture.

L'originalité de la démarche consiste à associer les habitants à la construction de l'édifice. Par roulement, des équipes de villageois viennent aider les jeunes Français, avec l'encouragement des autorités administratives et coutumières locales. Celles-ci ne tarissent pas d'éloges sur le « *travail formidable* » qui a été effectué durant l'été 1982 et évoquent le climat d'amitié qui a régné entre les jeunesses française et voltaïque. Bien sûr, au début, les paysans ont été étonnés de voir « *un Blanc prendre une pelle et travailler dur* », et eux-mêmes étaient un peu réticents. La tâche leur rappellait un vieux souvenir de l'époque d'avant l'indépendance : les travaux collectifs (construction des routes ou de la voie de chemin de fer), qui étaient alors obligatoires. Mais, globalement, l'opération a été bénéfique pour tout le monde.

MÉNAGER.

Cet « investissement humain » est d'autant plus indispensable que le budget du Bourkina-Fasso est essentiellement un budget de fonctionnement. Sans l'initiative française, indique le préfet de Pouni, il aurait fallu attendre six ou sept ans, peut-être plus, pour obtenir le même équipement. Au niveau départemental, les ressources sont également très faibles. L'impôt IFR (impôt forfaitaire sur le revenu), perçu auprès des vingt et un mille adultes de dix-huit à soixante ans qui sont imposables (à raison de 480 francs CFA par personne et par an) est recouvré par l'Etat, qui autorise le département à en dépenser une partie. Pour l'exercice 1983, l'enveloppe s'est élevée à 4 millions de francs CFA, ce qui, au regard des besoins en écoles, dispensaires, maternités, centres de formation, dépenses de voirie, d'irrigation, etc., représente une somme dérisoire. Le coût d'une seule école revient, au minimum, à 5 millions de francs CFA (1 franc CFA vaut 0,02 franc français).

Fort de son premier succès de 1982, l'ACMAP a persévéré l'année suivante et a reconstruit, avec des techniques rustiques, le dispensaire de Pouni, pour un budget de 121 000 francs (6,05 millions de francs CFA), soit 2 millions de moins que le devis dressé par l'administration voltaïque pour un dispensaire rural. Cette fois, dix jeunes ont participé au projet.

Cet été, ils seront trente-six à faire le voyage, avec comme objectif la construction de trois écoles élémentaires de trois classes chacune, à Vili, Tiodié et Laba. Coût prévisionnel unitaire : 150 000 francs. Outre les frais pour le voyage, la construction et le séjour, une somme de 3 000 francs est prévue pour les dépenses destinées à « *faire connaître l'opération et son résultat : papier, impression de tracts, PTT, réalisations audiovisuelles* ». Chaque jeune disposera d'une cassette et d'un petit dictionnaire permettant d'apprendre quelques rudiments de moore (la langue des Mossis, ethnie majoritaire du Bourkina-Fasso). A Laba, le village le plus isolé, moins d'une dizaine d'habitants parlent le français, et personne ne sait lire...

Déjà, dans ce village, les habitants ont charrié, à dos d'homme, plusieurs tonnes de sable et de gravier pour préparer le ciment. A Tiodié, les murs commencent à s'élever. Les écoles seront les bienvenues. Avec le manque d'eau, l'analphétisme est un véritable fléau au Bourkina-Fasso, et également l'une des causes essentielles du sous-développement et de l'isolement. La population, pour 92 %, ne sait ni lire ni écrire, et pour 13 % seulement, les enfants de six à quatorze ans sont scolarisés. A Pouni, l'école, construite en 1952, comporte six classes de quatre-vingts élèves chacune.

En dépit des dénonciations « *de l'impérialisme et du néo-colonialisme français* », les autorités sont très favorables aux associations et organisations françaises d'aide au développement, comme l'ACMAP ou les Volontaires du progrès, qui, avec une solide infrastructure et une longue expérience, font, au Bourkina-Fasso, du travail concret. Pour le gouvernement « révolutionnaire » d'Ouagadougou, c'est là un type de coopération exemplaire. Il est vrai, comme le dit un dirigeant de l'ACMAP, que, « *à Pouni, le dialogue Nord-Sud, c'est du béton !* ».

LAURENT ZECCHINI.

(1) ACMAP, 18, rue d'Arthelon, 92190 Meudon. Tél. : (1) 534-29-02. CCP Paris 2 132 37 K.

France

L'ÉLECTION DE L'ASSEMBLÉE RÉGIONALE

La Corse française et républicaine parle par d'autres voix

De notre envoyée spéciale

Ajaccio. — La Corse française et républicaine (CFR) se tait depuis trois semaines, vous dit-on, Contraste... Le 30 juin, Ajaccio accueillait la CFR. Dix mille personnes, peut-être, défilaient, s'échauffaient aux discours politiques. La CFR faisait le plein de ses partisans. Elle proclamait sa loi : l'ordre civil doit régner sur l'île, sus au séparatisme et au terrorisme, oui à la Corse française et républicaine ! L'appel, solennel s'adressait-il à ses trente mille adhérents potentiels ou, plutôt, aux dirigeants politiques à la veille de leur bataille pour l'Assemblée régionale ?

Ces derniers ont eu le loisir de méditer le message. La CFR explique qu'elle n'a pas *« la prétention de se mêler des consultations électorales à venir »*. *« En laissant chaque membre totalement libre de son choix*, ajoutent ses animateurs, *nous accorderons, évidemment, notre préférence aux candidats plaçant le maintien de la Corse dans la France au premier plan de leurs préoccupations. »* C'est, déjà, une carte de la donne. *« Les adhérents de la CFR, exposés aux contre-attaques des indépendantistes, acceptent mal de devenir la cible de certains hommes politiques dont le militantisme n'est pas qualité suffisante pour justifier le droit de donner des leçons de civisme tous azimuts, ni celui de s'arroger le monopole des forces de progrès »*, disent, encore, les responsables de l'association.

Certains ténors de la gauche insulaire peuvent se sentir visés par ces propos, mais pas seulement eux. Plus précisément, M. Vincent Carlotti (PS), allié à M. Nicolas Alfonsi (MRG), et M. José Rossi (UDF), colistier de MM. Jean-Paul de Rocca-Serra (RPR) et Charles Ornano (bonapartiste) avaient voté, l'an dernier, à l'Assemblée régionale, pour la notion de « peuple corse ». Ils ne sont pas les seuls, ni dans l'opposition ni dans la majorité. C'est un péché mortel, selon le dogme CFR, qui exclut toute complaisance envers la mouvance nationaliste et, plus encore, toute complicité avec elle.

A l'ouverture de la campagne, la CFR avait publié un communiqué. Elle recommandait *« à ses adhérents et sympathisants de porter leurs suffrages sur les candidats qui ont souscrit sans ambiguïté à ses principes »*. Les comités d'Ile-Rousse, de Corte, de divers autres villages avaient diffusé, eux aussi, leur credo. Attaquée, dès le lendemain,dans l'édition insulaire d'un quotidien régional, la CFR a choisi le retour à l'ermitage. C'est « sa » vocation : elle se dit *« apolitique »* : *« Nous avons été fidèles à nos engagements exprimés sans ambiguïté le 30 juin. Nous ne sommes pas intervenus dans la campagne électorale. »*

A quelques heures du scrutin régional du dimanche 12 août, le porte-parole de la CFR, à Cargèse, où est née l'association, confie ses appréciations. Quel homme fier et cultivé, ce colonel Villanova, qui, avec M. Jean Dragacci, a fondé la CFR ! Il cite Pascal Paoli, le créateur de la Constitution corse. *« Dans les lettres à son père, il se réclamait de* l'Esprit des lois *de Montesquieu. Notre culture, c'est cela, il faut le dire. C'en est assez du terrorisme »*, souligne M. Villanova.

La majorité gouvernementale, qui a boudé le mouvement, ne croyait pas à son indépendance vis-à-vis de la *pulitichella*, la politique des clans. *« Notre silence avant les élections en est la meilleure preuve »*, dit M. Villanova. La défunte Assemblée régionale aurait passé son temps en *« querelles sur le sexe des anges »*, qu'il s'agisse de la notion de « peuple corse » ou du bilinguisme. *« Nous réclamons la paix civile. « I.F.F. » (« les Français dehors ! »), c'est intolérable ! »* La Corse est « malade », elle souffre d'une « tumeur localisée » ; il faudrait l'opérer. *« Le chirurgien en a-t-il le courage ? »* La CFR doute de l'autorité gouvernementale. Le 2 juillet dernier, M. Gaston Defferre, alors ministre de l'intérieur, avait exprimé ses réserves à l'endroit de l'association. Revenu dans l'île comme ministre du Plan et de l'aménagement du territoire, il a critiqué sévèrement la fuite précipitée de la Mutuelle des motards, sous la pression, affirme cette dernière, de l'ex-FLNC. *« Nous sommes beaucoup moins sévères que M. Defferre*, dit M. Villanova. *Les motards sont sympa... C'est lui qui insulte les Corses. En disant que tout baigne dans l'huile. il les prend pour des imbéciles. »*

Le fantôme de la crise

Dans la future Assemblée siégeront, selon M. Villanova, des hommes, de droite ou de gauche, qui défendront *« le maintien de la Corse dans la France »*. La question du terrorisme sera mise sur le tapis. M. Villanova connaît bien ses caciques, il croit en ses propres pronostics. Alors pourquoi son association prendrait-elle la parole ? Ces trois dernières semaines, d'autres ont parlé pour elle. Ceux qui, dès janvier dernier, à Calvi, lors du premier meeting de l'association, lui avaient apporté un soutien sonore sont aujourd'hui sur le devant de la scène électorale. Pour le colonel Villanova, peu importe le sigle pourvu qu'on ait *« conscience du danger que court la Corse »*.

Slogans, thèmes... M. François Giaccobbi ne doit rien à M. Jean-Paul de Rocca-Serra, ni à M. Pascal Arrighi (Front national). Ils sont, pourtant, les trois champions de la Corse française. M. J.-P. de Rocca-Serra, dans la vision apocalyptique de la crise, devance ses concurrents. La CFR, pour sa part, se sent en état de guerre civile.

Crise... Les constats dressés dans certains discours électoraux sont effrayants, mais les chiffres provisoires, pour juillet 1984, donnés par les organisations professionnelles, démentent quelque peu cette vision. Le tourisme chuterait de 20 %, voire de 30 %, vous disait-on à la veille de l'été. Début août, à Ajaccio, à Bastia ou ailleurs, les hôtels et les campings affichent «complet». Les vols doivent être réservés.

Selon les estimations provisoires de l'Agence régionale du tourisme, présidée par M. José Rossi, le nombre d'arrivées serait en baisse par rapport à l'année dernière, pour Ajaccio, de 6,5 % sur la SNCM, voire de 10 % sur Corsica Ferries. Le trafic aérien aurait chuté de 5,82 %. Sur Bastia, la situation serait un peu plus grave (trafic maritime : moins 8,9 %; aérien : moins 8,76 %). De fait, de nombreux touristes, cette année, préfèrent le camping ou le pique-nique sur la plage à l'hôtellerie.

C'est un effet général de la crise économique, qui frappe aussi bien les Français que les Italiens, accourus en grand nombre, cette année, sur l'île.

Dans le bâtiment, on ne construit plus autant de villas qu'avant : le constat est facile. L'opinion, elle, apprécie à vue de nez. Rumeurs et diagnostics circulent... Le tiroir-caisse est, certes, touché. Mais comment en juger? La CFR avait su mobiliser de nombreux insulaires sur un «ras-le-bol» de la violence et de la crise, au cours des mois passés. Son influence sur les dirigeants politiques en campagne aura été, sans doute, réelle, mais aura-t-elle fait basculer, pour autant, les votes des électeurs ?

DANIELLE ROUARD.

● *M. Bonnemaison : maffiosi.* — M. Gilbert Bonnemaison, député PS de la Seine-Saint-Denis, ancien rapporteur de la loi sur le statut de la Corse, a déclaré, vendredi 10 août, qu'une *« conjonction de fait se réalise entre les vœux des maffiosi, ceux de certains nationalistes et ceux de l'extrême-droite »*, le Front national proposant la création d'une « zone franche » en Corse. *« L'aventurisme, l'insécurité, le banditisme, pour la Corse, seraient au bout de la route, cela, au moins, est certain »*, estime M. Bonnemaison.

M. HERNU AU PLATEAU D'ALBION

Les installations nucléaires du plateau d'Albion (Vaucluse) où sont déployés une partie des missiles balistiques de la force de dissuasion nucléaire française ont reçu, vendredi 10 août, la visite de M. Charles Hernu. A cette occasion, une présentation détaillée *« des dispositifs d'alerte, de sécurité et de durcissement »* a été faite au ministre de la défense. Sur ce site sont installées dans des silos deux unités opérationnelles de neuf missiles SSBS-S-3, d'une portée supérieure à 3000 kilomètres et équipés chacun d'une tête thermonucléaire de forte puissance.

M. ROLAND DUMAS : le droit d'asile est fondamental.

Après l'arrêt de la cour d'appel de Pau favorable à l'extradition de quatre Espagnols basques, M. Roland Dumas, porte-parole du gouvernement et ministre des affaires européennes, a appelé, vendredi 10 août, les réfugiés politiques en France à *« ne pas se servir du territoire sur lequel ils sont accueillis pour monter une opération d'envergure à l'égard de tel ou tel autre pays, notamment leur pays d'origine »*.

S'exprimant à Gujan-Mestras (Gironde), M. Dumas, tout en répétant que les réfugiés *« ne doivent pas troubler l'ordre public français (...), sinon la France cesse alors d'être une terre d'accueil pour devenir un terrain de manœuvre »*, a ajouté : *« Nous accueillons en France beaucoup de réfugiés politiques, comme les réfugiés iraniens, qui nous causent beaucoup de soucis. Mais c'est une tradition française que nous devons respecter et faire respecter. Le droit d'asile est consacré par la Constitution. C'est donc un droit que nous considérons comme fondamental. »*

Carnet

Naissances

— M. et Mme Maurice GARREAU,
M. et Mme Jean FOUQUET,
M. et Mme Denis GARREAU,
ont la joie d'annoncer la naissance de leur petit-fils et fils

Marc Aurèle,

le 24 juillet 1984, à Paris.

Décès

— M. et Mme José Cachaldora

ont la douleur de faire part du décès de leur père et beau-père,

M. Camille BRUNON,

inspecteur principal honoraire SNCF, ancien combattant de l'armée d'Orient (1914-1918),

survenu à Hendaye dans sa quatre-vingt-huitième année.

Les obsèques ont eu lieu vendredi 10 août 1984, en l'église Saint-Vincent d'Hendaye.

Le présent avis tient lieu de faire-part.

Villa Morena,
Impasse des Chênes,
64200 Biarritz.

Le 17 août 1944

LE MARTYRE DE TRENTE-CINQ JEUNES RÉSISTANTS

Le 16 août 1944, trente-cinq jeunes résistants, parmi lesquels vingt Francs-tireurs et partisans de Chelles (Seine-et-Marne), douze Jeunes Chrétiens combattants et trois de l'Organisation civile et militaire de la jeunesse tombaient dans un traquenard organisé par la Gestapo à la porte Maillot.

Le 17 août, à l'aube, ils étaient massacrés dans la clairière du Bois de Boulogne, près de la Cascade.

Depuis trente neuf ans, le Comité parisien de la Libération et le Comité du Souvenir des trente-cinq martyrs de la Cascade organisent, le dimanche qui suit le 17 août, le pèlerinage devant le monument qui perpétue leur souvenir.

Ils appellent, ainsi que les familles de fusillés, les Parisiens et Parisiennes au pèlerinage traditionnel, le dimanche 19 août à 16 heures, devant le monument de la Cascade.

LA POLÉMIQUE SUR LE RÉFÉRENDUM

Trois sénateurs attaquent en référé l'institut de sondage IPSOS

L'opposition semble décidée à exploiter la polémique née des conditions de réalisation et de diffusion du sondage IPSOS du 1er août, concluant à l'approbation, par une large majorité de Français, du projet de référendum. Après les débats houleux du Sénat et les réserves de la commission des sondages, saisie par M. Charles Pasqua, président du groupe RPR du Sénat (*le Monde* du 11 août), trois sénateurs s'efforcent de donner à la controverse un tour judiciaire.

MM. Pasqua, Dominique Pado (Union centriste) et Etienne Dailly (Gauche dém.), rapporteur de la commission des lois du Sénat, ont, en effet, assigné en référé, le vendredi 10 août, devant le tribunal de Paris, l'organisme de sondage IPSOS, le quotidien *le Matin*, qui avait publié les résultats de l'enquête le 3 août ; l'Association pour le référendum sur les libertés, qui a commandité une importante campagne de publicité, par voie de presse et d'affichage, en utilisant, sous forme de slogan (*« 70 % des Français sont pour »*), certaines données du sondage ; enfin, quatre sociétés d'affichage ou de publicité.

Les trois sénateurs, qui sont représentés par Me Patrick Devedjian (d'autre part maire RPR d'Antony), réclament l'interdiction de toute nouvelle publication du sondage litigieux et la publication, en lieu et place des diverses mentions du sondage, de la mise au point diffusée le 9 août par la commission des sondages. Ce référé devait être examiné le lundi 13 août à 11 heures.

Dans un texte publié en première page, sous le titre « Information et politique » dans ses éditions datées 11-12 août, le quotidien *le Matin* réagit en ces termes : *« Nous pouvons seulement dire, aujourd'hui, que nous comprenons mal pourquoi ces parlementaires s'en prennent ainsi au* Matin. *Le seul élément de leur argumentation qui pourrait justifier cette démarche est la demande qu'ils font au juge de nous obliger à publier l'avis de la commission des sondages. Or, nous avons reçu la citation de MM. Pado, Dailly et Pasqua hier soir à 17 h 30, plus de douze heures après la mise en vente du numéro 2313 du* Matin, *dans lequel nous nous étions spontanément acquittés de cette obligation. »*

L'un des signataires de l'appel en faveur du référendum, qui fut l'acte fondateur de l'Association pour le référendum sur les libertés, le professeur René Rémond, a déclaré, vendredi, au journal *Libération*, que l'utilisation de son nom dans la campagne en cours est un *« abus de confiance »*. M. Rémond déclare n'avoir voulu que signer un texte et exprimer une approbation de fond, que, du reste, il maintient. Il affirme : *« J'ai découvert, en lisant* le Monde, *que j'étais membre d'une association qui joue le rôle d'un groupe de pression. »* Alors qu'il avait commenté favorablement, dans *le Matin* du 3 août, les résultats du sondage incriminé, l'historien affirme : *« Si l'on m'avait demandé mon avis sur l'utilisation du sondage, j'aurais émis les plus vives réserves. »* M. François Luchaire nous a précisé, le samedi 11 août, que M. Rémond avait demandé à ne plus faire partie de l'Association pour le référendum.

Un autre signataire de l'appel pour le référendum, M. Léo Hamon, ancien ministre, interrogé sur ces diverses péripéties, nous a déclaré : *« Je demeure absolument étranger à tout cela et vous le confirme volontiers, mais ma réflexion s'attache, naturellement, au fond qui est en cause. C'est la survie même du référendum, en proie aux refus alternés et successifs des partis, qui est, ici, en péril. Or, le référendum est une pièce essentielle de l'équilibre des institutions de la Ve République et une conquête majeure de la démocratie. Ce n'est pas pour moi une position nouvelle, à la différence de certains, ni d'opportunité ou de tactique politique. C'est une position de fond : gaullistes, nous l'avons tenue en 1962 et en 1969. Je la tiens en 1984. Le reste... »*

L'Association pour le référendum sur les libertés publiques avait, pour sa part, indiqué, vendredi, que le sondage incriminé *« reflète l'attitude traditionnelle des Français à l'égard du référendum »*, et ne fait que confirmer les résultats de sondages antérieurs.

Le Sénat face au pouvoir

(Suite de la première page.)

Que M. Alain Poher soit revenu les mains vides de l'Elysée, où, le 28 juin, il n'avait pu persuader M. François Mitterrand de repousser à la fin de l'été la session extraordinaire, et le divorce a paru consommé entre la majorité sénatoriale et l'exécutif. Le retrait du projet Savary, annoncé par M. François Mitterrand le 12 juillet, est venu conforter le camp de ceux qui affirmaient pouvoir contraindre à reculer même et y compris le président de la République.

L'épisode du référendum aurait pu refroidir cette assurance. Il y a réussi : en plaçant la balle — ou le « bébé », selon l'expression de M. Poher — dans le camp du Sénat, le chef de l'Etat et le gouvernement encourageaient certes l'échec, mais ils mettaient aussi à l'épreuve la majorité sénatoriale. Celle-ci ne s'est pas tirée sans mal de la difficulté, et il reste à prouver que ce sera définitif. Elle s'est abritée derrière le moindre propos de M. Poher, dont — la suite l'a montré — chacun pouvait être l'objet d'une double lecture.

Ainsi, quand le président du Sénat, au soir du 13 juillet, demandait que le projet référendaire contînt des garanties constitutionnelles parlementaires précises, le RPR pouvait, à juste titre, envisager d'amender le projet de loi pour y inscrire ces garanties, et les centristes étaient tout aussi fondés à refuser le texte, dès lors qu'il ne serait pas tenu compte de cette demande.

Quand, ensuite, le même M. Poher expliquait, une fois connue la teneur de la révision constitutionnelle proposée par le gouvernement, sa préférence pour la procédure du Congrès plutôt que pour celle du référendum, également prévues par la Constitution comme mode de ratification, les uns pouvaient comprendre que le président du Sénat se rangeait du côté des adversaires irréductibles de la consultation populaire souhaitée par M. Mitterrand ; les autres, qu'il offrait une porte de sortie honorable au gouvernement.

M. Pasqua pris de court

Le président du Sénat, en cette affaire, a eu à la fois le souci de la cohésion de la majorité sénatoriale et celui de ne pas apparaître comme son chef. En s'obligeant à une certaine réserve, en laissant le RPR et l'UDF se mettre d'accord, plutôt que de tenter de leur imposer ses vues, M. Poher conserve une autorité certaine, mais, du même coup, il s'expose à ce que les deux alliés se livrent à une surenchère. C'est ce qui s'est passé, le RPR en venant, au bout du compte, à accepter la position du « non » définitif au référendum.

Que M. Pasqua ait accompagné ce ralliement d'une publicité qui témoigne de sa maîtrise des médias et du choix de la procédure et qu'il ait tenté, ainsi, de faire croire que c'était ses alliés qui s'alignaient sur lui, ne change rien à la réalité des rapports de force. Pour une fois, le président du groupe RPR s'est trouvé pris de court devant des alliés pour qui comptait plus que tout le « non » au gouvernement et qui avaient décidé de faire peu de cas de la réputation de chambre de réflexion dont jouissait le Sénat.

Quatre textes sont encore inscrits à l'ordre du jour de la session extraordinaire. Les deux projets relatifs aux limites d'âge des fonctionnaires et magistrats — auxquels la majorité sénatoriale est hostile — seront adoptés, après avoir été amendés, le 22 août. Quant au projet sur la presse, dont la commission spéciale, chargée de l'examiner, a demandé en vain le retrait, il devrait être discuté à la fin du mois et repartir à l'Assemblée nationale dans une version sensiblement identique à ce qu'elle était au terme de sa première lecture par le Sénat. Restera le projet de loi constitutionnelle, qui, — MM. Lecanuet et Pasqua, pour ne citer qu'eux, l'on assuré — devrait subir le même sort que lors de son premier examen, c'est-à-dire le rejet.

Le débat budgétaire

La suite, ce sera, à la prochaine session ordinaire, le morceau de choix que constitue l'examen du projet de budget. Lors de la précédente discussion budgétaire, l'hiver dernier, la majorié sénatoriale avait hésité sur la stratégie à adopter. Elle s'était, finalement, résolue à une position intermédiaire : plus sévère que sa commission des finances, moins extrémiste que ceux qui prônaient, par exemple, le refus de voter la première partie de la loi de finances.

Qu'en sera-t-il pour le budget 1985 ? La diminution des impôts, qui devrait y être inscrite, incitera-t-elle à une certaine modération les sénateurs de l'opposition ? Ou préféreront-ils ne voir que les restrictions de crédits qui seront la contrepartie de cette réduction ? La majorité sénatoriale se contentera-t-elle de votes hostiles mais formels ? Aura-t-elle recours à des méthodes plus obstructionnelles ?

La bataille engagée entre la majorité sénatoriale et le gouvernement est à longue échéance. Pour l'instant, la patience semble être du côté du gouvernement qui, manifestement, choisit l'apaisement et la sérénité, attitude conforme à l'idée de «rassemblement» que M. Laurent Fabius a mise en exergue de son action.

Au terme des deux jours de débats, les 7 et 8 août, consacrés au projet de loi constitutionnelle, M. Robert Badinter, mise à part sa réplique à M. Jean Lecanuet — dont, le moins que l'on puisse en dire, est qu'il n'avait pas ménagé le garde des sceaux, — ou à M. Jean-Pierre Fourcade — qui n'avait guère été plus tendre, — s'était efforcé de faire prévaloir le calme, mais certains sénateurs de l'opposition n'ont pas l'intention de sortir du champ des projecteurs de l'actualité. Cela implique un harcèlement continu : MM. Pasqua, Dominique Pado et Etienne Dailly, en appelant à la justice pour régler son compte à un institut de sondage dont les résultats ne leur apparaissent pas conformes à leur opinion, montrent qu'ils n'entendent pas laisser *« retomber la vapeur »*.

ANNE CHAUSSEBOURG.

Une mise au point de M. Charles Pasqua

M. Charles Pasqua, président du groupe RPR du Sénat, nous a adressé la mise au point suivante :

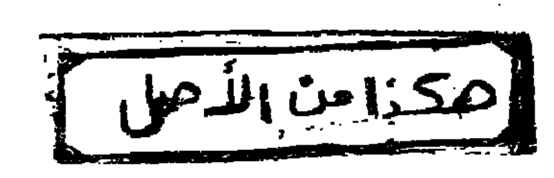
A propos du référendum, le titre de votre numéro du 10 août selon lequel « le RPR s'opposera à tout référendum » ne correspond pas aux positions que j'ai prises au nom du groupe RPR, du haut de la tribune du Sénat et dans mes déclarations.

Je suis, et le RPR est, par principe et par filiation politique, favorable au référendum, et comment pourrait-il en être autrement pour tout gaulliste. Je vous rappelle au passage que j'ai moi-même déposé en juin 1983 avec mes collègues Yvon Bourges, Pierre Carous, Maurice Schumann et Edmond Valcin, au nom de notre groupe, une proposition de loi constitutionnelle tendant à instituer un référendum d'initiative populaire.

Je vous rappellerai également que c'est à l'initiative du RPR que la totalité de la majorité sénatoriale a voté le 5 juillet une motion visant à soumettre au référendum le projet de loi Savary.

Le fait que j'ai pris position contre le projet de référendum du président de la République, qu'avec la majorité du Sénat je juge inutile et dangereux, ne saurait permettre à quiconque d'en déduire que je suis hostile à tout référendum.

[Notre titre se référait à une déclaration de M. Pasqua que celui-ci, apparemment, ne conteste pas et qui était rapportée dans l'un de nos articles : *« Tout référendum pour lequel le pouvoir aura besoin de l'aval du Sénat lui sera refusé. »* Dans le contexte du débat qui vient de s'achever au Sénat, le titre que nous lui avons choisi nous a semblé dépourvu d'ambiguïtés.]



LA TUERIE D'AVIGNON UN AN APRÈS

L'appel du sang

Cannes. — Dans la nuit du 4 au 5 août 1983, quatre employés et trois clients de l'hôtel Sofitel d'Avignon étaient massacrés dans trois chambres du deuxième étage de l'établissement. Après une année d'instruction, cette affaire criminelle hors série n'a pas été entièrement élucidée. Le mobile retenu : une tentative de hold-up faite par des malfaiteurs sans envergure — probablement au nombre de quatre — et qui a dégénéré en carnage.

Les circonstances de la tuerie demeurent, en revanche, imprécises par défaut des aveux des trois principaux inculpés, et actuellement seuls détenus : Jean Roussel, trente-neuf ans, Gérard Rolland, trente-trois ans, et François Arpino, quarante et un ans.

Les quatre autres inculpés, pour des faits incidents, font partie du « clan » des Roussel : le père, prénommé aussi Jean, dit Jeannot, soixante-quatre ans, et l'une de ses filles, Denise, vingt-huit ans. Mais cette famille de marginaux des environs d'Avignon observe, elle aussi, la loi du silence. Le juge d'instruction chargé de l'affaire, Mme Françoise Alliot, prévoit que l'enquête, confiée au SRPJ de Montpellier, durera encore un an.

De notre correspondant régional

A 3 h 32, le vendredi 5 août, le téléphone sonne au commissariat de police d'Avignon, sur les boulevards extérieurs. Au bout du fil, un client du Sofitel-Pont d'Avignon. Il a entendu comme des coups de feu claquer dans l'établissement, des cris étouffés et une sorte de tumulte inquiétant. Il a peur. Il appelle à l'aide. Deux patrouilles de gardiens de la paix arrivent en trombe sur les lieux, dans le quartier de la Balance, à proximité du Palais des papes. Une chance : les policiers parviendront à arrêter, après une course-poursuite, l'un des deux hommes qu'ils ont vu sauter du deuxième étage de l'hôtel, par la fenêtre de la chambre 209, à l'arrière du bâtiment. Une vieille connaissance : Jean Roussel, un repris de justice avignonnais, permissionnaire de prison en cavale. Dans ses mains, un pistolet Luger, P.08, de calibre 9 mm, vide. *« Dommage que je n'aie plus eu de cartouche »*, lance-t-il, rageur, au gardien de la paix karatéka qui l'a immobilisé d'un coup de savate. *« Sans cela, c'était la guerre... »* Les policiers comprendront le sens de cette menace en découvrant la tuerie commise au deuxième étage du Sofitel.

Dans la chambre 201, le chef barman de l'hôtel, Pierre Ansinelli, vingt-cinq ans, a été abattu d'un coup de fusil de chasse puis égorgé, de la même façon que le bagagiste René Pool, vingt-huit ans, de nationalité hollandaise, dans la chambre 214. Cinq autres personnes ont été exécutées, méthodiquement, d'une balle en pleine tête, dans la chambre 209 : la réceptionniste, également Néerlandaise, Nicole Van Buuren, vingt-trois ans, le pianiste intérimaire de l'établissement, Jean Ahronian, trente et un ans, ainsi que trois clients : Lucien André, soixante ans, consul de France à Sarrebrück, sa compagne, Geneviève Dupont, quarante-cinq ans, et une programmatrice du système Teletel, en mission au Festival d'Avignon, Agnès Buis, trente et un ans.

L'enquête s'oriente vers une tentative de hold-up qui s'inscrit, alors, dans une série de « casses » commis, en moins de trois semaines, dans huit autres hôtels, dont cinq parisiens. Mais, cette fois, les malfaiteurs se sont affolés. L'attaque s'est terminée dans un bain de sang. Toutes les autres hypothèses — racket, expédition punitive liée aux ennuis financiers de l'un des propriétaires du Sofitel, règlement de comptes entre gens du milieu — seront, par la suite, successivement éliminées.

Le jour même de la tuerie, les policiers découvrent, face à l'entrée principale de l'hôtel, une voiture Opel volée, la veille, à Cavaillon (Vaucluse) et dont Roussel avait sur lui les clefs. A l'intérieur, une sacoche contenant les papiers d'identité d'un certain Jacques Gouttenoir, un proxénète lyonnais de trente-neuf ans. Le lendemain, 6 août, le corps nu et criblé de balles de celui-ci est repêché dans un canal d'irrigation de la région d'Arles. Roussel confirme l'identification et reconnaît que Gouttenoir l'accompagnait au Sofitel. Il avait, lui aussi, pris la fuite en sautant par la fenêtre de la chambre 209. Mais, dans sa chute, il s'est brisé un os du talon. Il est devenu encombrant. On pense qu'il a pu être supprimé par l'un de ses complices. Il y avait, au moins, à l'évidence, un troisième homme.

L'individu, mince et véloce, pourchassé, en compagnie de Roussel, par les gardiens de la paix d'Avignon, ne pouvait pas être Gouttenoir. De corpulence beaucoup plus forte, et handicapé de surcroît par sa blessure, le proxénète lyonnais n'eût pas pu échapper à ses poursuivants. Les policiers ont, par ailleurs, récupéré dans l'hôtel deux autres armes : le fusil de chasse de calibre 12, à crosse et à canon sciés, avec lequel Ansinelli et Pool ont été tués, et un pistolet 357 Magnum de marque Umberti, ainsi que trois paires de gants. Dès le 6 août, en fait, un avis de recherche a été lancé contre un autre petit truand lyonnais de trente-cinq ans, Christian-Noël Paris. Cinq jours avant la tuerie, il a été vu sablant le champagne avec Roussel et Gouttenoir, dans un restaurant de La Grande-Motte (Hérault) où il était employé. Interpellé le 12 août, à Montpellier, il sera mis hors de cause après vingt heures d'audition.

Les deux procédures menées parallèlement par Mme Alliot, en Avignon, et par un jeune juge d'instruction de Tarascon, M. Xavier de la Soujeole, chargé, lui, du dossier de l'assassinat de Gouttenoir, vont, pourtant, déboucher sur des résultats probants. Gouttenoir a été exécuté de trois balles, dont deux dans la tête et une dans l'abdomen. Mais comment faire « parler » un mort sans connaître l'arme — apparemment un pistolet ou un revolver de gros calibre — ni le lieu du crime, et sans avoir retrouvé le moindre projectile ? La méthode : reconstituer son itinéraire, depuis sa fuite du Sofitel jusqu'à sa culbute dans une « roubine » camarguaise. Interpellations et perquisitions se succèdent. Le 8 septembre, les policiers appréhendent, incidemment, Philippe Delorme, vingt-trois ans, auteur présumé, avec Gouttenoir, d'un hold-up commis en février 1983.

Quinze jours plus tard, onze personnes tombent, simultanément, dans les filets des policiers et des gendarmes. Parmi elles, Denise Roussel, vingt-huit ans, l'une des sœurs de Jean Roussel, vivant de la prostitution ; son ami, Vincent Picone, trente ans, éleveur de chiens ; Philippe Dolin, vingt-huit ans, qui est hébergé sous leur toit ; François Arpino, quarante et un ans, ferrailleur à Tarascon (Bouches-du-Rhône), et Gérard Rolland, trente-trois ans, employé dans une usine de meubles de Valréas (Vaucluse), tous inculpés, le 25 septembre, de recel de malfaiteur pour avoir aidé Gouttenoir.

Vers 9 h 30, le vendredi 5 août 1983, le proxénète lyonnais serait arrivé, boitant bas et les vêtements tachés de sang, au domicile de Denise Roussel et de Vincent Picone, en bordure de la Durance, à près de 5 kilomètres du centre d'Avignon. En fin de matinée, Philippe Dolin l'aurait conduit jusqu'à une pizzeria voisine, près du pont de Rognonas, où Arpino l'aurait pris en charge. Au début de la soirée, Arpino et Rolland l'ont confié, dans un bar de Tarascon, le Provençal, à un agriculteur-rebouteux de Beaucaire (Gard), Barthélémy Mourret, qui s'est déclaré impuissant à le soigner. Après bien des arguties, Arpino et Rolland, confondus par les témoignages de la patronne et d'une serveuse d'un bar-restaurant d'Arles, reconnaîtront qu'ils ont dîné, vers 22 heures, avec Gouttenoir, et qu'ils l'ont enivré. La suite ? Les deux hommes prétendent qu'ils l'ont abandonné à son sort devant la gare SNCF d'Arles.

L'un et l'autre sont connus de la police comme de petits malfrats. Au palmarès d'Arpino, cinq condamnations dont trois pour vols. A celui de Rolland, quatre, dont l'une pour vol et une autre pour falsification de pièces d'identité. Le premier, à l'occasion, place des machines à sous clandestines dans des débits de boissons. Le second possédait à son domicile un lot de sept armes... Les charges qui pèsent sur eux paraîtront suffisantes pour que Mme Alliot les inculpe, à tour de rôle, d'homicide volontaire sur la personne de Gouttenoir. Ont-ils participé à la tuerie du Sofitel ? L'enquête a révélé qu'ils avaient passé, dans les jours précédents, de longs moments avec Roussel et Gouttenoir. Il est improbable, d'autre part, qu'ils aient accepté de traîner, pendant des heures, le boulet Gouttenoir s'ils étaient complètement étrangers à la sanglante tentative de hold-up d'Avignon.

Roussel est, jusqu'ici, le seul à avoir été inculpé pour homicides volontaires et tentative de vol qualifié dans le dossier principal de la tuerie. L'hypothèse selon laquelle il y aurait eu quatre participants est, quoi qu'il en soit, des plus plausibles. Roussel lui-même lui a donné corps à sa façon, lors de son dernier interrogatoire le 20 janvier 1984. Alors qu'il avait toujours, auparavant, refusé de coopérer à l'enquête, il s'était dit prêt, dans une lettre transmise au juge par son avocat, Me Adrien Alric (Tarascon), à passer des aveux complets. Le seul élément nouveau, par rapport à ses déclarations antérieures, a été d'affirmer qu'il avait, effectivement, agi avec trois complices. Selon lui, outre Gouttenoir, une femme prénommée Tina et un certain Berthiaud, qui avait participé, le 19 octobre 1975, à l'évasion de Roger Roussel, son frère cadet, de la prison de Valence. Berthiaud a bien été impliqué dans l'affaire de Valence, ce qui lui a valu une condamnation par défaut. Mais sa trace n'a jamais été retrouvée depuis près de neuf ans et les policiers sont convaincus qu'il a fait l'objet d'un règlement de comptes. Un mort, un disparu, une créature sans patronyme : en guise de complices, des ombres...

Le clan Roussel

Jean Roussel, très souvent agressif, n'a cessé, en fait, de s'enferrer dans des contradictions et des explications fumeuses. Selon lui, notamment, le commando projetait non pas de s'attaquer aux coffres du Sofitel, mais de dépouiller Lucien André d'une somme importante que celui-ci aurait transportée avec lui. Or on sait que le consul ne s'est arrêté que très fortuitement en Avignon — il se rendait en vacances en Corse avec sa famille — et rien ne permet de croire que son viatique excédait celui d'un touriste ordinaire. Roussel a persisté, au demeurant, à nier sa participation à la tuerie. Tout au plus a-t-il concédé s'être rendu dans les trois chambres où les victimes ont été abattues. Les taches de sang sur ses vêtements ? Il affirme que le corps de Pierre Ansinelli a basculé sur lui quand il a ouvert la porte de la chambre 201. Cette assertion est infirmée par les expertises balistiques. Il prétend, aussi, avoir voulu supprimer, à l'aide du pistolet Umberti, qui s'est enrayé, le responsable du carnage (Gouttenoir ou Berthiaud selon ses versions). Le clan familial a fait bloc derrière lui. Le père Jeannot, inculpé de complicité de vol qualifié par fourniture de moyens (on a retrouvé chez lui une cartouche du même type que celles utilisées au Sofitel) et de détention d'arme prohibée, n'a jamais bronché. Les autres : mère, frères, sœurs, concubins, amis, ont toujours cherché, eux aussi, à disculper autant que possible l'aîné des Roussel...

Les témoins visuels ayant tous été exécutés et personne ne parlant, le scénario de la tuerie, un an après les faits, reste hypothétique. On pense que l'un des malfaiteurs s'est présenté en éclaireur pour louer une chambre, la 214 (dont la fiche a été préparée mais non remplie). Nicole Van Buuren aurait été contrainte d'ouvrir le coffre de l'hôtel donnant accès à vingt-quatre mini-coffrets métalliques intérieurs. L'un de ces coffrets, réservé au service de la réception, a été forcé avec un démonte-pneu tenant lieu de pied-de-biche. Il ne contenait que de la paperasse. Durant cet épisode, Agnès Buis, accompagnée, pense-t-on, de Pierre Ansinelli et de Jean Ahronian, aurait fait irruption dans le hall, venant du bar de l'hôtel, qui fermait.

Les malfaiteurs auraient alors décidé de se rendre avec leurs otages auprès du directeur de l'établissement, qui dormait au deuxième étage. René Pool et Pierre Ansinelli auraient tenté de s'échapper et seraient, sans doute, morts les premiers. Le consul et sa compagne, alertés par le bruit et inquiets pour leurs deux enfants occupant une chambre voisine de la leur, seraient sortis dans le couloir et auraient été, avec les autres, massacrés sans pitié... Tout se serait passé en une vingtaine de minutes. Si bien que l'autopsie des victimes n'a pas permis d'établir l'ordre chronologique dans lequel elles ont été exécutées.

Cette bavure, la plus monstrueuse de l'histoire du hold-up, à laquelle ne peut être comparée, à l'exclusion des mobiles, que la tuerie d'Auriol — même fuite en avant, mêmes pulsions criminelles des tueurs « d'occasion », mêmes victimes innocentes, — pourra-t-elle jamais être expliquée ?

GUY PORTE.

Les « Dalton de Barbentane »

Cannes. — Né le 2 juillet 1945, à Avignon, Jean Roussel appartient à cette catégorie de « perdants » sans envergure dont la carrière crapuleuse se résume à une longue suite de condamnations. Au total, sept en onze ans, de 1965 à 1976, la plupart pour vols, qui lui ont valu de passer, depuis l'âge de vingt ans, la majeure partie de sa vie en prison. Après avoir agi seul, il avait formé, entre 1970 et 1974, un gang familial avec deux de ses frères, Vincent et Roger, pour écumer les petites banques du Gard, du Vaucluse et de la Drôme.

Condamnés en 1971 pour une tentative de hold-up au Crédit agricole d'Aramon (Gard), les *« Dalton de Barbentane »* (le bourg, au sud d'Avignon, où vit la famille Roussel) avaient récidivé, dès leur libération, en braquant encore deux banques et un bureau de postes. Ils avaient comparu, en mars 1976, devant la cour d'assises de l'Isère, à Grenoble, qui leur avait infligé respectivement, quinze ans de réclusion pour Jean, dix ans pour Roger et quatre ans pour Vincent. Jean Roussel, qui purgeait sa peine à la centrale de Clairvaux (Aube), avait obtenu une permission exceptionnelle de quatre jours, le 27 juillet 1983, pour venir au chevet de sa mère, gravement malade. Le 5 août, après s'être procuré de faux papiers, au nom de Jean Pons, et des armes, il attaquait le Sofitel... — G. P.

A MENTON (Alpes-Maritimes)

Disparition d'un violoniste soviétique

De notre correspondant régional

Cannes. — Un violoniste soviétique, M. Anatol Scheinuk, membre de l'orchestre de chambre des Virtuoses de Moscou, a disparu depuis le 8 août de son hôtel, à Menton (Alpes-Maritimes). Les vingt-cinq musiciens de cette prestigieuse formation étaient arrivés à la mi-journée et devaient donner un concert en soirée à l'occasion du trente-cinquième Festival de musique de Menton. Ils étaient hébergés dans deux hôtels différents. L'absence de M. Scheinuk a été constatée en fin d'après-midi, au moment où l'orchestre devait se rendre en car sur les lieux du concert, dans la vieille ville, pour les répétitions. Le violoniste avait laissé dans sa chambre son instrument et ses affaires personnelles, mais avait pris soin d'emporter son passeport et ses autres papiers d'identité. La direction de l'hôtel a reçu, peu après, un appel téléphonique en français indiquant que M. Scheinuk avait quitté l'établissement et qu'il ne participerait pas au concert.

Les autorités françaises ont été prévenues de sa disparition par les responsables de l'orchestre, avec lesquels le consul général d'URSS à Marseille, M. Oleg Avramenko, pésent à Menton, a eu d'autre part un entretien. Mais on déclarait ignorer, samedi 11 août, à la préfecture de police des Alpes-Maritimes si le musicien soviétique avait présenté une demande d'asile politique (normalement instruite par la Direction de la surveillance du territoire). En possession de son passeport, il peut, au demeurant, séjourner régulièrement sur le territoire français pendant trois mois.

Célibataire, M. Anatol Scheinuk est originaire de Moscou où vivent sa mère et sa sœur. Il serait, selon certaines sources, d'origine juive. Ancien élève du conservatoire de musique de la capitale soviétique, il avait dans l'orchestre le rang de deuxième violon. A l'approche de sa venue à Menton, il serait apparu nerveux et préoccupé à ses collègues. L'orchestre des Virtuoses de Moscou, créé il y a trois ans, et dirigé par M. Vladimir Spivakov, était arrivé en France à la fin du mois de juillet. Il était resté plusieurs jours à Tours avant de donner trois concerts à Saint-Donat (Drôme), le 7 août, à Menton le 8 et à Sommières-Villevieille (Gard) le 9. — G. P.

En bref

Mgr Ernest Cabo est nommé évêque de Basse-Terre

Après la démission, pour raisons de santé, de Mgr Siméon Oualli, évêque de Basse-Terre (Guadeloupe) (*nos dernières éditions*), Jean-Paul II a nommé à sa place Mgr Ernest Cabo qui était auparavant évêque auxiliaire de Basse-Terre.

[Né le 15 décembre 1932, à Sainte-Rose en Guadeloupe, Mgr Ernest Cabo, fit ses études au grand séminaire de la Croix-Valmer (Var) et à Toulouse. Il fut ordonné prêtre en 1964. D'abord vicaire à Capesterre (Guadeloupe), il devint ensuite aumônier diocésain des Cœurs vaillants-Ames vaillantes, MRJC, JOC, Rangers et du mouvement chrétien des PTT. Responsable du foyer des séminaristes, il conserve ce poste lorsqu'il est nommé, en 1972, curé du Sacré-Cœur et animateur de la zone pastorale de Pointe-à-Pitre. Mgr Ernest Cabo avait été nommé évêque auxiliaire de Mgr Siméon Oualli le 9 août 1983 et a reçu son ordination épiscopale le 6 novembre 1983.]

Le cardinal Lustiger au Portugal

Le cardinal Jean-Marie Lustiger, archevêque de Paris, devait se rendre ce samedi 11 août au Portugal pour une visite de quelques jours, au cours de laquelle il présidera à Fatima le grand pèlerinage annuel des Portugais émigrés. Les cérémonies prévues pour ce grand rassemblement — qui groupera plusieurs dizaines de milliers de personnes — s'ouvriront lundi. Dès dimanche, le cardinal devait rencontrer les émigrants dans la ville mariale.

Dans une interview à paraître dans le journal *Noticias* édité à Porto, le cardinal souligne qu'il vient prier avec le peuple portugais dans *« l'un des hauts lieux spirituels du monde moderne »*. Il rappelle, d'autre part, qu'il existe à Paris des paroisses portugaises, et que, dès les années 60, on a cherché, dans la région parisienne, *« à donner droit de cité chrétienne à des communautés portugaises, de sorte que soient respectées leur langue, leur culture, leur sensibilité, leur tradition, que soit honorée leur personnalité »*.

Mort du pasteur Pierre Bourguet

Le pasteur Pierre Bourguet, ancien président du Conseil national de l'Eglise réformée de France, qui est décédé le 1er août (*le Monde* du 10 août) était le cofondateur de l'hebdomadaire protestant *Réforme*.

[Né en 1902 à Crest (Drôme), le pasteur Pierre Bourguet était le fils du pasteur Gaston Bourguet. Il a été consacré pasteur en 1925 et a exercé son ministère successivement à La Pervenche (Ardèche), Salles-de-Béarn (Pyrénées-Atlantiques), et à Vincennes (Val-de-Marne). En 1953, M. Bourguet était élu président du conseil national de l'Eglise réformée de France, succédant au pasteur Pierre Maury. Il a conservé cette charge à la tête de l'« exécutif » de l'Eglise réformée de France, jusqu'en 1968, année où il a pris sa retraite. Entre-temps, en 1947, il avait fondé avec M. Albert Finet le journal *Réforme*. M. Bourguet était l'auteur de nombreux ouvrages, notamment : *Etudes et méditations sur l'oraison dominicale, La Croix huguenote et les Huguenots, Protestantisme et Catholicisme, Le Visage de Jésus, A propos des représentations du Christ dans l'histoire*. Il était également artiste-peintre, et avait exposé à Paris et en province.]

Un hommage de M. Chirac aux Asiatiques de Paris

« Les Parisiens ne ressentent pas la communauté asiatique comme créatrice d'insécurité ; beaucoup soulignent le comportement tranquille et courtois de vos compatriotes. C'est un point très positif pour notre ville... » C'est en ces termes que M. Jacques Chirac, maire de Paris, a répondu aux questions du magazine *Sudestasie*, bimestriel économique et touristique destiné aux Français s'intéressant au Sud-ESt asiatique.

Au cours de l'entretien, publié dans le numéro d'août de la revue, M. Chirac donne son sentiment sur les réactions des Parisiens à l'égard des « chinatowns » existant dans plusieurs arrondissements de la capitale : *« Quoique irrités par la présence de trop nombreux étrangers, les Français ne sont pas favorables à la ségrégation. Contrairement à d'autres nations ils ne sont pas partisans du développement séparé des races, ils souhaitent profondément, malgré toutes les difficultés de la cohabitation, que tous ceux qui vivent sur notre sol s'intègrent à la communauté nationale. »*

« Calamité sociale »

Beauvais. — *« Lorsque des calamités naturelles frappent le pays, c'est à la solidarité nationale que l'on a recours. Il s'agit, ici, d'une calamité sociale qui nous a tous frappés : à Chantilly, dans l'Oise et en Picardie. Quoi qu'il arrive, Chantilly ne paiera pas... »*

C'est en ces termes que M. Léon Dutrieux, premier adjoint au maire de Chantilly, a fait savoir que sa ville n'était pas décidée à payer pour la prise en charge de l'internement psychiatrique du « tueur de l'Oise », l'ex-gendarme Lamare.

Cette déclaration fait suite à des informations affirmant que la ville de Chantilly et le département de l'Oise seraient contraints de supporter les frais des soins psychiatriques de Lamare. Cet internement, d'une durée de dix-huit mois, correspondrait à la somme de 300 000 francs.

L'adjoint a aussi révélé que depuis la mi-mai, M. Courboin, maire de Chantilly, avait pris de nombreux contacts avec l'administration et les autorités militaires afin de régler ce problème.

(Corresp.)

Fort taux d'alcoolémie pour l'automobiliste tué par un policier

M. François Trocellier — et non Truselier comme nous l'avons écrit par erreur, — tué dans la nuit du 9 au 10 août par un gardien de la paix s'estimant en état de légitime défense (*le Monde* du 11 août), avait un taux d'alcoolémie de 2,84 grammes, selon les résultats de l'autopsie, ce qui expliquerait, selon les enquêteurs, son comportement.

Agé de quarante-quatre ans, chef de cuisine au restaurant de luxe Ledoyen sur les Champs-Elysées, M. Trocellier sortait d'un restaurant, après un dîner avec des amis, quand il eut un accrochage avec la voiture d'un gardien de la paix qui se rendait, en uniforme et dans sa voiture personnelle, à son travail. Le cuisinier ayant menacé le policier avec un revolver 357 Magnum, qui s'est révélé ne pas être chargé, le gardien de la paix avait tiré, tuant M. Trocellier d'une balle en plein cœur.

Progression de L'épidémie de sida

Le premier semestre de 1984 a connu une reprise de la progression de l'épidémie de SIDA (syndrome d'immuno-déficience acquise). Début juillet, les services épidémiologiques américains avaient recensé cinq mille trente-sept cas aux Etats-Unis, dont près de 40 % avaient été rapportés depuis le 1er janvier 1984.

En France, le secrétariat d'Etat à la santé a recensé cent quatre-vingts cas. Depuis deux mois, on diagnostique entre trois et quatre nouveaux cas de SIDA par semaine. Neuf cas sur dix surviennent dans la région parisienne, et des cas isolés ont été diagnostiqués dans une dizaine de grandes villes françaises. Dans leur grande majorité, les malades sont de sexe masculin et ont entre vingt et cinquante ans.

COULEURS DU JOUR

Brunes et blondes

S'il est vrai, comme l'a dit Aragon, que la femme est l'avenir de l'homme, l'humanité a encore de beaux jours devant elle. Révolu, en tout cas, le temps de la condescendance, face au sport féminin. Pour d'évidentes raisons biologiques, elles courront toujours moins vite, sauteront toujours moins haut, lanceront toujours moins loin que les hommes. Mais le spectacle olympique qu'elles offrent à Los Angeles est au moins aussi prenant, aussi exaltant, aussi riche en valeur et en émotion, que le show masculin.

Journée féminine, s'il en fût, vendredi 10 août, même si l'on se garde bien de faire l'impasse sur les deux nouvelles médailles d'argent, conquises par les Français Angelo Parisi, en judo, et Joseph Mahmoud, sur 3 000 mètres steeple, et sur la chevauchée infernale des basketteurs universitaires américains, dignes élèves des Harlem Globe Trotters.

Quelles prouesses et quels drames, en athlétisme, alors que, sur notre petit écran, les plongeuses papillonnaient dans les airs, entre deux images en provenance du Coliseum ! Les exploits, d'abord : Ulrike Mayfarth, blondeur germanique couleur carte postale, championne olympique du saut en hauteur (2,02 m), douze ans après... elle-même. Sara Simeoni, dont le prénom à consonance biblique est vénéré en Italie, deuxième du même concours, joyeuse comme une gagnante. Benita Fitzgerald-Brown, un patronyme de chanteuse de jazz noire américaine, qui a dansé sur 100 mètres haies.

Les tragédies, ensuite : Michèle Chardonnet, la championne française, sur 100 mètres haies, d'abord récompensée d'une médaille de bronze, *ex aequo* avec la Noire américaine Mike Turner – sur le fil de la ligne d'arrivée, on aurait dit deux sœurs siamoises, – puis rétrogradée à la quatrième place, après réclamation « yankee ». Jurys sous influence, décidément.

Et surtout, la pauvre, l'infortunée, la malheureuse Mary Decker, blé blond fauché en pleine course, sur 3 000 mètres plat, par la Britannique Zola Budd, auteur d'un écart indigne d'une sujette de Sa Majesté. La faute de la toute jeune Anglaise (dix-huit ans), remontrée cent fois à la télévision et transformant le sourire hollywoodien de Mary Decker en grimace à la Falcoche, est indiscutable. Sans même vouloir faire un pied de nez à l'histoire de France, l'élégante américaine pouvait dire, lors de ses interviews d'après-course : « *J'accuse Zola.* »

Brunes ou blondes, de chevelure ou de peau, les femmes ont *désormais* atteint, en sport, leurs vitesses de croisière, avec des évolutions irréversibles. On se remémore particulièrement, à Los Angeles, la victoire, sur 400 mètres haies, de la Marocaine Nawal El Moutawakel, qui a peut-être plus fait là, pour la condition de la femme maghrébine, que toutes les pétitions du monde. Et l'on songe, pour revenir sur le terrain sportif, que l'Américaine Joan Benoît, vainqueur du marathon, aurait battu de huit secondes Alain Mimoun en 1956 à Melbourne, et que, face aux nageuses olympiques, les performances de Tarzan ressembleraient aujourd'hui à un barbotage de canard.

Il n'y a plus guère qu'en boxe où la femme olympique n'est pas représentée ni, du reste, admise. Mais est-ce faire de l'antiféminisme que de souhaiter, *dans* ce *sport*, le *statu quo*, que l'égalité des sexes ne soit pas respectée ? Partout ailleurs, quelle revanche sur le sexisme antique, quand les Jeux étaient réservés aux hommes !

MICHEL CASTAING.

ATHLÉTISME

Coups de pointes et coups de griffes

De notre envoyé spécial

Los Angeles. – Ce treizième jour des Jeux olympiques aurit dû être une journée charmante à passer au Coliseum, un peu à la manière du « *Ladies Day* » à Wimbledon. A l'exception des finales masculines du lancer du disque et du 3 000 mètres steeple, trois grands moments de l'athlétisme féminin étaient au programme : le saut en hauteur, le 100 mètres haies, le 3 000 mètres. Pourtant le « *Titanic* » Olympique s'en est allé heuter l'iceberg du scandale.

Revoyons la scène. Il est 19 h 30. Les hérauts sonnent la cérémonie protocolaire de remise des médailles du 100 mètres haies dames. L'américaine Benita Fitzgerald-Brown s'avance en tête. Elle précède, comme sur le fil, la Britannique Sherley Strong, sa compatriote Kim Turner et la Française Michèle Chardonnet. Les chronomètreurs officiels n'ont pas pu départager ces deux dernières sur la photo. Le cortège qui se dirige vers le podium change tout à coup de cap pour s'arrêter à quelques encâblures des mâts où sont hissés les drapeaux nationaux. Les lauréates du 100 mètres haies sont alors abandonnées pendant que les trois premières du 3 000 mètres reçoivent leurs médailles. Une heure passe. Enfin, les noms de médaillées de la course de haies apparaissent au tableau électronique géant qui domine le stade. Stupeur : la Française n'y figure pas. Les jambes flageollantes comme un boxeur *groggy*, elle se dirige vers la tribune voisine des athlètes où se trouve la délégation nationale. Quelques secondes plus tard, Michèle Chardonnet s'effondre en larmes dans les bras de son entraîneur Jacques Piacenta : elle n'aura pas de médaille. Pas ce soir en tout cas. Un jury de la Fédération internationale d'athlétisme doit se réunir dimanche 12 août pour trancher.

Enfantillage soviétique

Cette lamentable scène est le fruit d'une série de malentendus qui témoignent de l'incohérence avec laquelle les opérations sont conduites dès que la place d'un athlète américain est mise en cause. A l'arrivée de la course, il était impossible de se faire une opinion précise tant le duel pour la troisième place avait été serré entre la Parisienne et l'Américaine, un représentant de la société suisse qui assure le chronométrage officiel, Jacques Delapierre, a indiqué aux entraîneurs français que Michèle Chardonnet était quatrième. Le directeur technique de la fédération d'athlétisme a alors déposé une réclamation auprès du jury d'appel sans attendre le résultat officiel de la course. Ce jury devait infirmer le jugement, sans doute hâtif, du chronométreur suisse. Toutefois en apprenant qu'il y avait réclamation des Français, les Américains, qui ont cru à une manœuvre pour faire déclasser Kim Turner, ont à leur tour déposé une réclamation. C'était le pot de terre contre le pot de fer. Le directeur exécutif de la Fédération américaine, Olan Cassel, autrement dit le véritable patron de l'athlétisme aux Etats-Unis qui est, en même temps, vice- président de la Fédération internationale, est de surcroît responsable du jury d'appel des Jeux. Comme le représentant français dans ce jury, Pierre Dasriaux, s'est récusé pour des raisons qui lui semblaient évidentes, le résultat a coulé de source : Michèle Chardonnet a été classée quatrième dans le même temps que l'Américaine au millième près. Les responsables techniques français ont déposé une sorte de recours en cassation sans se faire beaucoup d'illusions.

Comment en avoir ? Dans toutes les disciplines où les jurys ont eu à trancher ils ont toujours mis leurs glaives sur le plateau de la balance américaine. En dépit d'une réclamation britannique contre le deuxième relayeur du 4 x 400 m, Walter McCoy, qui a reconnu avoir couru pendant une dizaine de mètres dans le couloir voisin après avoir pris le témoin, l'équipe américaine a été qualifiée pour la finale. En revanche, la Britannique Zola Budd a été instantanément disqualifiée après l'arrivée du 3 000 mètres.

Mary Decker se trouvait donc en tête de la course à 1 300 mètres de la ligne d'arrivée. Elle conduisait les opérations à sa manière, qui est la manière forte. L'année dernière, elle avait ainsi fait littéralement exploser les Soviétiques Zaïtseva et Kazankina pour réaliser un exceptionnel doublé sur 1 500 mètres et 3 000 mètres, elle avait dominé tellement son sujet que son commanditaire principal, une firme de chaussures et de vêtements américains, n'avait pas hésité à couvrir les immeubles de Los Angeles d'immenses peintures murales laissant entendre que Decker était synonyme de victoire.

Toutefois, après les sélections américaines où elle avait été battue sur 1 500 mètres, elle avait limité ses ambitions au 3 000 mètres. Le tempérament de gagneuse de la petite fille qui s'était révélée à quinze ans en gagnant le 800 mètres du match Afrique-Etats-Unis en 1973, s'est bien exprimé dans sa façon de prendre les opérations en main dès le départ. Mais tout ne se déroulait pas selon ses plans car, à la mi-course, la gazelle sprinboks, Zola Budd, l'a attaqué dans le virage. Decker a essayé de résister, mais après quelques mètres de coude à coude, la jeune Britannique qui courait pieds nus à son habitude en dépit du contrat qu'elle a signé récemment avec une marque de chaussures américaines concurrente de celle équipant Decker, s'est rabattue en tête à la corde. L'Américaine lui donna alors une bourrade dans le dos qui fit faire à la jeune fille, qui ne pèse pas plus de 40 kilos, un premier écart. Quatre foulées plus loin, Budd faisait une nouvelle embardée. Decker, qui était sur ses talons, heurta sa jambe tendue en barrage, comme dans un mouvement de judo, et elle tomba de l'autre côté de la lice où elle resta étendue en grimaçant.

Aux yeux des juges, il n'a pas fait de doute une seconde que Budd avait fait plus ou moins volontairement une faute pour gêner sa rivale. elle avait à peine franchi la ligne en septième position, après avoir complètement craqué dans les trois cents derniers mètres, qu'elle était disqualifiée. Les coups de griffes qu'elle portait cependant derrière la jambe gauche montraient bien que Decker lui avait planté les pointes de ses chaussures dans le talon. La faute n'était donc pas volontaire. Il fallut attendre plusieurs heures avant que cette injustice soit réparée.

Deux grandes dames

Dans cet espèce de laisser-aller général qui fait tourner le show holywoodien à la comédie façon Marx Brothers, il y eut, pourtant, un somptueux momment d'athlétisme à la véritable dimension de ce que doivent être les Jeux : le concours de saut en hauteur.

Deux grandes dammes dans tous les sens du terme, s'y retrouvaient pour un terrible et sublime face à face. Sara Siméoni, la brune et Ulrike Meyfarth, la blonde. L'une a été championne olympique à Moscou, l'autre a été l'enfant prodige de la hauteur à seize ans, en gangnant les Jeux de Münich. Le règne de l'Italienne Simeoni a commencé aussitôt après que l'Allemande d l'Ouest a été couronnée en 1972. Avec des grenouilles fétiches sur ses chaussettes, sara est devenue une des premières femmes à passer deux mètres avec l'Allemande de l'est Rose-Mary Ackermann. Pendant ce temps, la jeune fille de Francfort n'en finissait pas de grandir. Elle n'en finissait plus de faire des complexes et de douter de ses possibilités.

Pendant que Siméoni accumulait les places sur les plus hautes marches des podiums, Meyfarth reculait dans les classments mondiaux. Elle n'arrivait même plus à passer une barre posée sur sa tête à 1,88 m quand elle rencontra un entraineur qui, lui redonna confiance en ses possibilités. Elle reprit alors son envol de colombe.

L'an passé on la retrouvait à la lutte pour la première place des championnats du monde avec la Soviétique Bykova, alors que Simeoni se tenait en retraite des sautoirs. Et vendredi 10 août, elles furent les seules pour se retrouver dans un duel au couteau pour la victoire. Simeoni affronta la première la barre à 2,02 m. Elle enroule parfaitement mais la fit tomber en effleurant d'un mollet. Ulrike passa, elle, au premier coup d'un mouvement parfait. Deux fois encore l'Italienne échoua. Avec trois centimètres de plus qu'à Moscou elle se retrouvait sur la deuxième marche du podium. Avec douze ans de plus et dix centimètres de plus qu'à Munich, Meyfarth remontait sur la première marche. C'était sans doute l'un des plus grands moments d'émotion de ces jeux.

ALAIN GIRAUDO.

Les sept rivières argentées de Joseph Mahmoud

Correspondance

Los Angeles. – Un beau chahut, une véritable bronca des athlètes français, qui organisent une manif spontanée dans les tribunes : c'est l'heure de la remise des médailles du 100 mètres haies, dans la nuit qui tombe et un stade qui se vide. Deux Américaines et une Anglaise sur le podium. La Française Michèle Chardonnet pleure silencieusement sur l'épaule de Jacques Piasenta, à l'autre bout du stade.

Nelson Paillou, le président du Comité olympique français, qui a vainement tenté de retarder la cérémonie de remise des médailles, disparaît, écœuré. Dans le camp français, on se raccroche au dernier espoir d'une ultime réclamation.

« *Après notre lanceur de javelot Lakafia, qu'on a volé d'une médaille de bronze, c'est une deuxième médaille qu'on nous détourne* », déclare Jean Poczobut, directeur technique national, ulcéré. Michèle Chardonnet pleure toujours. Elle est en fin de carrière et elle sait qu'une telle occasion ne se présentera plus.

C'est dans cette ambiance de révolte et de chagrin qu'est passée presque inaperçue la cérémonie de remise des médailles du 3000 mètres steeple, avec, sur la deuxième marche du podium, le modeste Joseph Mahmoud.

Modeste... Trop peut-être, pas assez audacieux certainement. Comblé par une médaille d'argent alors que... L'an dernier déjà, à Helsinki, il était heureux de sa quatrième place... Et, comme hier, on avait eu l'impression qu'en attaquant un peu plus tôt, qu'avec un peu plus d'ambition... « *C'est vrai que je me suis contenté de suivre,* explique-t-il, *j'avais confiance dans ma pointe de vitesse pour terminer.* »

Course parfaitement menée tactiquement pour monter sur le podium. Il est vrai que le Kényan vainqueur s'appelle Korir ! Que faire contre cela ! Lorsque ce dernier a pris la tête de la course, à deux tours de l'arrivée, Mahmoud était encore tranquillement à l'abri à l'intérieur du peleton. Lorsque l'Américain Marsh, terrible finisseur, a attaqué aux 400 mètres, Mahmoud a aussitôt sauté dans sa foulée.

Facile, Mahmoud, et pourtant ça allait raté, car, devant, Julino Korir avait, lui aussi, lancé son sprint, à 200 mètres du but, prenant 5 mètres à tout le monde. Dans le dernier virage, Mahmoud prenait à son tour l'avantage sur Marsh et la meute. On pensait alors qu'il allait se lancer à la poursuite du Kényan. Il s'est contenté d'assurer sa médaille d'argent, battant, au passage, le record de France (8 mn 13 s 31) de plus de deux secondes, et terminant dans un état de fraîcheur remarquable après trois courses rapides en quatre jours. Sur la ligne d'arrivée, Marsh s'écroulait et était emporté sur une civière dans un état de faiblesse extrême.

Exemplaire, Mahmoud, sur bien des points. Né au Maroc, il arrive à maturité à vingt-huit ans après un début de carrière sportive sans grand relief. C'était, jusqu'à l'an dernier, le coureur français de demi-fond type : bonne volonté, moyens limités, capable d'accrocher de temps en temps une bonne performance dans un bon jour ou une bonne course, mais irrémédiablement battu à l'arrivée par la faute d'un manque de finish décourageant !

Investissement à 100 %

C'est à force de travail que Joseph Mahmoud (moniteur sportif détaché à la mairie de Marignane) a réussi, tout en gardant sa vitesse de base, à acquérir le don de finisseur. On ne le voit plus mener des courses dont les autres tirent le bénéfice. A son tour, il profite du train des plus modestes, sûr désormais de sa pointe de vitesse terminale qu'il continue de peaufiner.

« *Je me suis investi à 100 % dans la course,* affirme-t-il. *J'ai joué loyalement le jeu, limitant volontairement ma participation en cross cet hiver, passant plusieurs semaines en stage d'altitude à Font-Romeux et au Mexique. J'ai mis tous les atouts de mon côté.* » Dans notre demi-fond français tellement déshérité, il joue désormais un rôle de locomotive. Dans sa foulée, Pascal Debacker (vingt-quatre ans) vient d'accrocher une méritoire huitième place en finale olympique, battant au passage son record personnel.

Michèle Chardonnet, Marie-Noelle Savigny (huitième en 13s28), ont confirmé le bon comportement d'ensemble des athlètes français durant ces Jeux. Voilà des places de finalistes qui doivent beaucoup à l'absence des pays de l'Est. L'important est que nos représentants, en arrivant le jour « J » dans leur meilleure forme, aient su en profiter.

Maryse Ewange-Epée, dix-neuf ans, a, elle aussi, tiré son épingle du jeu dans le concours du saut en hauteur dont elle a pris la quatrième place, à 1 centimètre seulement de son record de France (1,94 mètre). Jusqu'à cette hauteur, elle avait passé au premier essai toutes ses barres.

Et pourtant, à l'image de Verzy, éliminé le matin en qualification (2,15 mètres, puis une infiltration sans effet pour oublier une tendinite douloureuse), Maryse Ewange-Epée s'était présentée pour ce concours nettement handicapée : entorse, contracture, tendinite, sciatique et même début de lumbago ! Bandée comme une momie (ses camarades l'ont surnommée « Ramsès »), elle était animée d'une telle rage de vaincre que, lorsqu'elle tenta, à 1,97 mètre, de passer une barre qui lui aurait donné un nouveau record de France et une médaille olympique, elle arriva par trois fois beaucoup trop vite, ne pouvant contrôler ses sauts, et échouant d'un rien sur ce nouveau sommet.

Larmes de rage, au moment où ses prestigieuses rivales investissaient le podium du saut en hauteur. Ces jeunes ne respectent plus *rien !* Elle a dix-neuf ans, Maryse, Simeoni trente-deux, Meyfarh vingt-huit... Le temps joue pour elle.

Mais elle a compris hier aussi que, désormais, il fallait sauter plus de 2 mètres pour devenir championne olympique.

CHRISTIAN BINDNER.

BASKET-BALL

Une victoire américaine qui vaut de l'or

De notre envoyé spécial

Los Angeles. – Les gradins du forum d'Inglewood n'étaient que partiellement occupés vendredi soir 10 août pour la finale de basket-ball qui a opposé l'équipe des Etats-Unis à celle d'Espagne. Peut-être parce que le week-end était déjà avancé, peut-être aussi parce que la partie qui s'y jouait semblait si déséquilibrée que les Américains ont préféré regarder à la télévision l'assaut mené par les garçons de Bobby Knight. Certes, l'équipe américaine a survolé de bout en bout la rencontre – 52 à 29, à la mi-temps, 96 à 65 pour finir, – mais les Espagnols se sont bien battus, et les absents ont eu tort d'avoir boudé la soirée. Ne serait-ce que pour la chaleur d'un public toujours passionné par les sports d'équipe. Une chaleur que l'on sent mal quand on n'est pas dans la salle.

La bonne méthode

Toujours est-il que la formation américaine a terminé, cette nuit, le tournoi de basket sans avoir perdu une seule rencontre et que, malgré l'absence des pays de l'Est, son triomphe est total. Il importait qu'il le soit, car l'on n'a pas oublié ici la mésaventure de Montréal, où les Soviétiques l'avaient emporté, en finale, sur un panier litigieux, tiré selon les Américains après le coup de sifflet final. Il le fallait aussi parce que les Américains, absents de Moscou en 1980, n'avaient pu remporter la victoire et qu'elle était évidemment encore revenue aux Soviétiques.

Cette nuit, donc, on s'est en quelque sorte vengé. L'opération a eu lieu au détriment, d'une équipe espagnole déjà rencontrée et battue au cours des poules éliminatoires par cette même formation américaine. C'est la seule chose qui a terni la gloire américaine.

Une double démonstration a, en outre, été faite, celle d'une méthode et celle que cette méthode était la bonne. La méthode est celle qu'impose un homme, Bobby Knight, qui consiste, pour former les hommes de son équipe et les mener à la victoire, à les briser, à les soumettre à un entraînement que certains n'hésitent pas à taxer d'inhumain. Et pour prouver qe la méthode est bonne, il fallait nécessairment obtenir la médaille d'or.

On a vu, toute la soirée, Bobby Knight, l'entraîneur à gueule de « marine », gesticuler et hurler sur le banc américain, et l'on peut se demander, en effet, ce qui peut pousser des basketteurs à accepter les méthodes d'un homme de cette trempe. Mais l'on a vu aussi, à l'issue de la rencotre, les joueurs de l'équipe américaine faire un triomphe à celui qui venait de les mener à la victoire.

Les rencontres qui avaient servi de préliminaires, celles que les équipes « pro » américaines avaient consenti à honorer et qui s'étaient toutes terminées par la victoire de la formation olympique étaient insuffisantes. Il fallait cette ultime épreuve. La voilà désormais. Et cette ultime confirmation permet aux basketteurs de l'équipe américaine de ne plus s'inquiéter pour leur avenir.

Il faut savoir que ces hommes, vainqueurs ce soir, les Ewing, les Fleming, les Tisdale et autres Perkins, cette formidable formation de combat, seront bientôt des professionnels que l'on s'arrachera à prix d'or. Leur médaille d'or obtenue en tant qu'amateurs a fait, n'en doutons pas, sûrement monter les cours.

Déjà, dit-on ici, une offre aurait été faire qui consisterait à se rendre acquéreur de toutes l'équipe, telle qu'elle s'est présentée ce soir. Elle deviendrait professionnelle et, avec les mêmes méthodes, serait opposée à celles qui font les beaux soirs du basket américain. Mais l'on dit tellement de choses en cette fin de Jeux olympiques.

CLAUDE LAMOTTE.

Le rêve déçu de Carol

(De notre envoyé spécial.)

Los Angeles. – Le dieu du stade a une sœur : Carol Lewis. Comme lui, elle a grandi dans le bac à sable d'un sautoir en longueur. Comme lui, elle rêvait d'or olympique. L'année dernière à Helsinki, elle avait terminé troisième du concours mondial. Cette année, elle se devait de faire mieux, de bondir plus loin que toutes les autres. Mais cette belle histoire de l'or partagé fraternellement par les enfants Lewis ne vaut plus rien au box office olympique.

Carol n'a pas, comme Carl, les pieds d'Hermès. Un peu lourdement, elle est retombée une fois à 6,21 m, une autre à 6,43 m. Elle a mordu au troisième essai. A ce moment du concours, son frère avait déjà le titre en poche. Carol, elle, n'était pas autorisée à tenter les trois essais supplémentaires.

Il aurait fallu pour cela qu'elle ait atterri 1 cm plus loin. C'est dérisoire quand on est la sœur d'un extra-terrestre de l'athlétisme. Elle s'est retrouvée modestement à la neuvième place du concours, la petite Carol, à 53 cm de la Roumaine Staciu Cusmir-Anisoara, qui est la détentrice du record du monde avec 7,43 m. Cette fois, elle n'a pas franchi la ligne, magique pour les femmes, des 7 m, mais elle a réglé un vieux différent avec sa compatriote Vali Staciu, qui est restée à 6,81 m.

La nouvelle championne olympique n'est pas la sœur d'un dieu. Cette jolie blonde de Craiova, âgée de vingt-deux ans, a cependant les mêmes qualités techniques que Carl Lewis : elle fait une course d'élan très véloce qu'elle ne ralentit pas au moment de prendre son appel. Cela lui a permis de réaliser, lors de son record du monde, une performance qui est seulement inférieure de 18 % par rapport au meilleur saut de Lewis.

A. G.

mpiques

de Los Angeles



CANOË-KAYAK

Une médaille de bronze pour Bernard Brégeon

De notre envoyé spécial

Los Angeles. – L'équipe française, qui figure parmi les favorites des compétitions de canoë-kayak, ne s'est guère distinguée, vendredi 10 août, pour le premier jour des finales sur 500 mètres. Elle n'a obtenu qu'une médaille de bronze avec Bernard Brégeon.

D'une manière générale, les Français, qui ont toujours pris un bon départ, se sont essoufflés aux deux tiers du parcours et ont manqué, pour le sprint final, du coup de rein qui fait les vainqueurs. Les places qu'ils ont obtenues le prouvent. Philippe Renaud est arrivé quatrième (canoë), Francis Hervieu et Daniel Legras se sont placés sixièmes (kayak en double), Didier Hoyer et Eric Renaud quatrièmes (canoë en double).

Chez les filles, Bernadette Hettich et Catherine Mathevon n'ont pu faire mieux que sixièmes en double kayak, course que la solide paire de Suédoises Agneta Anderson et Anna Olson ont largement dominée. Enfin, Béatrice Basson a pris le cinquième place en kayak.

Daniel Cortil, le directeur technique national français est apparu satisfait de l'ensemble des résultats de l'équipe nationale. Les classements des garçons, autant que des filles, lui paraissent honorables et logiques. Samedi verra les finales aux 1 000 mètres avec Philippe Boccara (kayak simple), Bernard Brégeon, Patrick Lefoulon (kayak double), Didier Hoyer, Eric Renaud (canoë double) et, pour le kayak à quatre, Barouh, Boucherit, Boccara et Vavasseur.

Les épreuves qui sont disputées sur le lac de Casitas, à cent cinquante kilomètres au nord de Los Angeles, non loin de la côte, avaient surtout attiré un public d'initiés qui ont ponctué, comme il se doit durant les courses, la cadence des rameurs qu'ils étaient venus encourager. Les curieux étaient rares, refroidis sans doute par la nécessité d'être au bord du lac à sept heures du matin.

Le site grandiose, au milieu des collines et dont une légende indienne prétend que l'eau reçoit chaque soir dans son lit, pour son sommeil, le soleil, sert de réserve d'eau potable et est consacré à la voile et à la pêche. Pour l'heure, ces activités sont évidemment suspendues en raison des Jeux. Néanmoins les abords des installations donnent un petit air de vacances avec ses *motors home* parqués et ses caravanes installées à demeure, et l'on semble ici bien loin des Jeux olympiques

Les canoéistes, pour leur part, paraissent tout à fait satisfaits de cette situation mais regrettent un peu un éloignement de Los Angeles qui ne permet guère de suivre les autres compétitions autrement que par la télévision.

Le canoë-kayak, qui réclame une musculation hors pair, est une discipline que les Français ont toujours honorée. Surtout pratiquée sur des rivières vives, elle peut, depuis 1972, pour des raisons de frais d'installation, donner lieu, aux Jeux olympiques, à des courses sur bassin calme. C'est le cas ici, et il est certain qu'une partie du caractère spectaculaire des épreuves en souffre : une autre raison pour que la grande foule ne soit pas au rendez-vous.

C. L.

JUDO

Un bouddha en béton

(Suite de la première page.)

Un royaume sans horizon, autre que bas. Il s'agit, en fait, de n'y point faire moins de 95 kilos. Mais quand cette borne est franchie, il n'y a plus de limites : 110, 120, 130, 140, 150; on vit même, une année, un Coréen accabler la balance : 160 kilos.

C'est dire si les espoirs sont permis. Curieusement pourtant, cette «non-catégorie» de poids n'aura rassemblé que très peu de monde : seize judokas en tout et pour tout dans ce tournoi. Non pas qu'il y ait pénurie d'éléphants. Non pas que Hitoshi Saito, par sa seule présence, ait découragé les bonnes volontés ou refroidi les braves. Mais pour une raison beaucoup plus drôle. Il se trouve, en effet, que, dans l'équipe japonaise, Hitoshi Saito doit le respect à un immense judoka, plus grand, plus fort, plus gros, plus tout que lui, Yasuhi Yamashita, la terreur des tatamis. Un personnage extraordinaire, rabelaisien, truculent, mais impitoyable. Combattre Yamashita, charmant homme, qui n'a guère qu'un défaut, celui de « haïr la défaite », c'est assurément prendre un risque majeur avec sa santé.

Or une rumeur d'avant-Jeux avait fait croire à beaucoup que le bon Yamashita combattrait dans la catégorie des lourds. Et comme le nouveau règlement interdit aux judokas de « tirer » dans deux catégories différentes, ils furent un certain nombre à se passionner, subitement, pour cette épreuve. Horreur et damnation. Ils attendaient Grouchy. Ce sera Yamashita, qui, au dernier moment, choisit les « toutes catégories ». Comme quoi la crainte salutaire n'évite pas...

Argent pour Parisi

Comme quoi, aussi, il fallait avoir le nez creux, ou un bon service d'espionnage. A cette catégorie des lourds, réduite à sa plus simple expression, un homme, le Français Angelo Parisi, eut la bonne idée de se rattacher. Non pas que le svelte Angelo. 117 kilos tout de même, soit le premier venu. Bien au contraire. Aucun palmarès en ce domaine n'égale le sien. A trente ans, Angelo Parisi est un personnage d'exception. D'abord pour avoir été l'homme de trois pays. Italien de naissance, Anglais par l'immigration de ses parents, Français par mariage. Ensuite, pour être l'homme des trois olympiades et des quatre médailles. En 1972, sous couleurs britanniques, à l'âge de dix-huit ans, un gamin exceptionnel, fils d'un marchand de glaces, obtient aux Jeux de Munich la médaille de bronze en toutes catégories. En 1976, faute de n'être plus anglais et pas encore français, il ne peut participer aux Jeux de Montréal. En 1980, ce sera Moscou pour un triomphe, en l'absence des Japonais : champion olympique en catégorie lourds et médaille d'argent toutes catégories.

Et enfin, vendredi à Los Angeles, Angelo Parisi, celui-là même que Yamashita, dans un immense compliment, qualifiait de *« seul vrai judoka qui reste en Europe »,* a obtenu une médaille d'argent. L'épreuve éliminatoire, dans la catégorie, n'avait été que formalité pour Saito et Parisi. Trois combats, trois «ippons», pour le Japonais. Trois combats, deux «ippons», un large succès pour le Français.

Une jolie promenade en somme et une rude finale... Sept minutes d'un interminable bras de fer, d'une empoignade sans merci. Il faut tenir la distance contre un Saito, contre un mastodonte broyeur. Angelo Parisi tint. Bien plus : en une occasion, par un balayage de la jambe, il faillit déboulonner la statue de fonte.

Il faillit seulement. *« Je l'ai surpris, mais j'ai raté mon coup. Après il s'est méfié. Et je n'ai plus pu le bouger. Il est trop lourd. »*

Il faillit, et les juges estimèrent, eux, qu'il avait failli, le bon Parisi, à la combativité. Un avertissement, un reproche, un « shido ». Manque de combativité ? Sept minutes debout devant un Saito ! Il y a de quoi rire.

PIERRE GEORGES.

« Le bonheur à l'état pur »

Los Angeles *(AFP).* – Avant le départ pour Los Angeles, la Fédération française d'athlétisme a eu la bonne idée d'expédier un questionnaire aux quarante-six représentants français dans les compétitions olympiques. Les réponses, consignées dans une petite brochure, feraient les délices d'un psychosociologue.

Première constatation : les athlètes français n'ont pas beaucoup confiance en eux. Ils se disent timides, émotifs, moralement fragiles, trop gentils ou trop nerveux. Pas très bon pour obtenir des résultats tout cela ! La réponse la plus paradoxale, c'est Florence Picaut (heptathlon) qui l'a faite. Alors que le jeu de la concurrence voudrait qu'elle cherche à s'imposer comme la meilleure, elle déclare tout de go : *« Je n'aime ni les honneurs ni le vedettariat. »*

Le besoin d'être rassuré ou réconforté qui en découle, on le retrouve à propos des objectifs des sélectionnés français dans la vie. Une tendance quasi unanime : obtenir une bonne situation sociale. Parfois perce la nostalgie du retour « au pays », comme chez le policier parisien Marc Gasparoni (100 mètres), originaire de Bretagne. Ou des désirs assez prosaïques et facilement réalisables, tel celui exprimé par Jacques Fellice (4 × 400 m.) : avoir beaucoup d'enfants.

En matière de cinéma, les athlètes français ont les goûts plutôt conventionnels des jeunes gens de leur génération. Isabelle Adjani, Alain Delon et Gérard Depardieu sont, en effet, leurs acteurs préférés. Sauf pour Laurance Elloy (100 m haies) qui cite... Guy Drut et pour Jean-Jacques Boussemart (200 m), qui apprécie surtout le talent... des hommes politiques.

Quand ils ne pratiquent pas l'athlétisme, ils ont les passe-temps de tout le monde. A l'exception de Marie-Françoise Lubeth (4 × 100 m), qui recherche les hauteurs des cimes dans l'escalade en montagne et de Brigitte Rougeron, pourtant spécialiste de la hauteur, elle, qui fait du... tricot.

Peu de lectures

Mais ils ne lisent presque pas. Ou alors des auteurs très scolaires (Hugo, Zola). Les seuls « modernes » qui trouvent à peu près grâce à leurs yeux sont Boris Vian (le perchiste Pierre Quinon), George Orwell (la sauteuse en hauteur Maryse Ewanje-Epée) et Michel Butor (le sprinter Antoine Richard). Deux poètes seulement sont cités (Rimbaud, Verlaine), notamment par Yann Quentrec (400 m), dont les goûts littéraires sont de loin les plus variés. Cela va de Hesse à Dostoïevski en passant par Karl Marx.

Pour la musique et la chanson, alors là, tout y passe : Vivaldi, Bob Marley, la salsa, Brassens, Chris de Burgh, Teresa Berganza, Edith Piaf.

Les sélectionnés français en athlétisme avaient, enfin, à répondre à la question suivante : *« De qui serais-tu le plus fier de recevoir une médaille olympique ? »* Nombreux sont ceux qui ont répondu d'un de leurs parents ou de leur entraîneur. Plus nombreux encore ceux qui ont désigné un ancien grand champion de leur spécialité. Le président de la République est cité deux fois, le pape une fois. Une réponse était très belle dans sa simplicité. Celle de Patrick Barré (200 m) : *« D'un enfant, car l'enfance est le bonheur à l'état pur. »*

LES RÉSULTATS

Athlétisme

MESSIEURS

1 500 m

Neuvième en 3 mn 40 s 96 de la première demi-finale remportée par l'Espagnol José Abascal en 3 mn 35 s 70, Pascal Thiébaut a été éliminé.

3 000 m steeple

1. Julius Korir (Ken.), 8 mn 11 s 80 ; 2. Joseph Mahmoud (Fra.), 8 mn 13 s 31 (record de France, ancien : 8 mn 15 s 59 par Mahmoud, le 31 août 1983, à Coblence (RFA) ; 3. Brian Diemer (E-U), 8 mn 14 s 06 ; ...8. Pascal Debacker (Fra), 8 mn 21 s 51.

4 × 100 m

Dans la première série remportée par les Etats-Unis en 38 s 89, devant la RFA (39 s 04), la France (Antoine Richard, Jean-Jacques Boussemart, Marc Gasparoni, Bruno Marie-Rose) s'est classée troisième en 40 s 04. Elle est qualifiée pour les demi-finales.

4 × 400 m

Dans la deuxième série remportée par la Grande-Bretagne en 3 mn 6 s 10, la France (Yann Quentrec, Didier Dubois, Jacques Fellice, Aldo Canti) a pris la quatrième place en 3 mn 8 s 33. Elle est éliminée.

Saut en hauteur

Frank Verzy (Fra.) a franchi 2,14 m à l'épreuve de qualification et a été éliminé du concours final.

Disque

1. Rolf Danneberg (RFA), 66,60 m ; 2. Mac Wilkins (E-U), 66,30 m; 3. John Powell (E-U), 65,46 m.

DAMES

3 000 m

1. Maricica Puica (Rou.), 8 mn 35 s 96; 2. Wendy Sly (G-B), 8 mn 39 s 47 ; 3. Lynn Williams (Can.), 8 mn 42 s 14.

100 mètres haies

1. Benita Fitzgerald-Brown (E-U), 12 s 84 ; 2. Shirley Strong (G-B), 12 s 88 ; 3. Kim Turner (E-U), 13 s 06 ; 4. Michèle Chardonnet (Fra.), 13 s 06 ; ...6. Marie-Noëlle Savigny (Fra.), 13 s 28.

Saut en hauteur

1. Ulrike Meyfarth (RFA), 2,02 m ; 2. Sara Simeoni (Ita.), 2 m ; 3. Joni Huntley (E-U), 1,97 m ; 4. Maryse Ewanje-Epée (Fra.), 1,94 m.

Basket-ball

1. Etats-Unis ; 2. Espagne ; 3. Yougoslavie.

Finale : Etats-Unis b. Espagne, 96-65.

Canoë-kayak

MESSIEURS

C. 1 (500 mètres)

1. Larry Cain (Can.), 1 m 57 s 01 ; 2. Henning Jakobsen (Dan.), 1 mn 58 s 45 ; 3. Costica Olaru (Rou.), 1 mn 59 s 86 ; 4. Philippe Renaud (Fra.), 1 mn 59 s 95.

C. 2 (500 mètres)

1. Matija Ljubek-Mirko Nisovic (You.), 1 mn 43 s 67 ; 2. Ivan Potzaichin-Toma Simionov (Rou.), 1 mn 45 s 68 ; 3. Enrique Miguez-Narcisco Suarez (Esp.), 1 mn 47 s 71 ; 4. Didier Hoyer-Eric Renaud (Fra.), 1 mn 47 s 72.

K. 1 (500 mètres)

1. Ian Ferguson (N-Z), 1 mn 47 sec 84 ; 2. Lars-Erik Moberg (Suè.), 1 mn 48 s 18 ; 3. Bernard Brégeon (Fra.), 1 mn 48 s 41.

K. 2 (500 mètres)

1. Ian Ferguson-Paul MacDonald (N-Z), 1 mn 34 s 21 ; 2. Per-Inger Bengtsson – Lars-Erik Moberg (Suè.), 1 mn 35 s 26 ; 3. Hugh Fisher-Alwyn Morris (Can.), 1 mn 35 s 41 ; ...6. Francis Hervieu-Daniel Legras (Fra.), 1 mn 36 s 40.

DAMES

K. 1 (500 mètres)

1. Agneta Andersson (Suè.), 1 mn 58 s 72 ; 2. Barbara Schuttpelz (RFA), 1 mn 59 s 93 ; 3. Annemiek Derckx (P-B), 2 mn 00 s 11 ; 4. Tecla Marinescu (Rou.), 2 mn 00 s 12 ; 5. Béatrice Basson (Fra.), 2 mn 01 s 21.

K. 2 (500 m)

1. Agneta Andersonn-Anna Olson (Suède), 1 mn 45 s 25 ; 2. Alexandra Barre-Sue Holloway (Can.), 1 mn 47 s 13 ; 3. Josefa Idem-Barbara Schuttpelz (RFA), 1 mn 47 s 32 ; ... 6. Bernadette Hettich-Catherine Mathevon (Fr.), 1 mn 51 s 40.

Escrime

Epée par équipes

La France s'est qualifiée pour les quarts de finale en battant l'Arabie Saoudite (9-0) et la Chine (9-1), puis en faisant match nul (8-8) avec les Etats-Unis. Elle rencontre la Grande-Bretagne ce samedi 11 août.

Football

Vainqueur de l'Italie (2-1), la Yougoslavie a remporté la médaille de bronze du tournoi de football.

Gymnastique rythmique et sportive

Classée vingt-et-unième avec 35,925 points au terme de la deuxième journée des éliminatoires, Bénédict Augst (Fra.) a été éliminée de la finale pour laquelle les huit premières ont été retenues.

Hockey sur gazon

TOURNOI FEMININ

1. Pays-Bas ; 2. RFA ; 3. Etats-Unis.

Judo

Plus de 95 kg

1. Hitoshi Saito (Jap.) ; 2. Angelo Parisi (Fr.) ; 3. Yong-Chul Cho (Corée du Sud) et Mark Berger (Can.).

Finale : Hitoshi Saiton (Jap.) bat Angelo Parisi (Fr.) par shido.

Pour les médailles de bronze : Yong-Chul Cho (Corée du Sud) bat Doug Nelson (E-U) par yuko ; Mark Berger (Can.) bat Radomir Kovacevic (Youg.) par ippon.

Lutte libre

52 kg

1. Saban Trstena (Youg.) ; 2. Jong-Kyu Kim (Corée du Sud) ; 3. Yuji Takada (Jap.).

Finale : Saban Trstena (Youg.) bat Jong-Kyu Kim (Corée du Sud) par forfait.

Pour la troisième place : Yuji Takada (Jap.) bat Ray Takahashi (Can.) par nette supériorité.

74 kg

1. David Schultz (E-U) ; 2. Martin Knosp (RFA) ; 3. Saban Sejdi (Youg.).

Finale : David Schultz (E-U) bat Martin Knosp (RFA) aux points.

Pour la troisième place : Saban Sejdi (Youg.) bat Rajender Singh (Inde) aux points.

100 kg

1. Bruce Baumgartner (E-U) ; 2. Bob Molle (Can.) ; 3. Ayhan Taskin (Tur.).

Finale : Bruce Baumgartner (E-U) bat Bob Molle (Can.) par supériorité.

Pour la troisième place : Ayhan Taskin (Tur.) bat Hassan el Hadad (Egy.) par tombé.

Natation

DAMES

Plongeon

Haut vol : 1. Jihong Zhou (Chine), 435,51 pts ; 2. Michele Mitchell (E-U), 431,19 pts ; 3. Wendy Wyland (E-U) 422,07 pts.

NATATION SYNCHRONISÉE

Solo

L'Américaine Tracie Ruiz s'est classée première des éliminatoires avec 197,667 points devant la Canadienne Carolyn Waldo (194,500 points) et la Japonaise Miwako Motoyoshi (185,850 points). La Française Muriel Hermine a pris la septième place avec 179,533 points. Toutes sont qualifiées avec treize autres nageuses pour la finale.

Sports équestres

Dressage individuel

1. Dr Reiner Klimke-« *Ahlerich* » (RFA), 1 504 pts ; 2. Anne-Grethe Jensen-« *Marzog* » (Dan.), 1 442 pts ; 3. Otto Hofer-« *Limandus* » (Sui.), 1 364 pts.

Tennis

TOURNOI DE DÉMONSTRATION

Demi-finales

Simple dames

Catherine Tanvier (Fra.) a été éliminée par la Yougoslave Sabrina Goles (6-2, 6-2) et l'Allemande de l'Ouest Steffi Graf a battu l'Italienne Raffaela Reggi (7-6, 6-4).

Simple messieurs

Le Suédois Stefan Edberg a battu l'Américain Jimmy Arias (6-2, 6-1) et le Mexicain Francisco Maciel a éliminé l'Italien Paolo Cane (6-2, 6-0).

Tir à l'arc

Au terme de la troisième journée (216 flèches tirées), l'Américain Darell Pace occupe la tête avec 1 930 points devant son compatriote Richard McKinney et le Japonais Hiroshi Yamamoto deuxième ex-aequo avec 1 895 points. Les Français Gérard Douis et Philippe Doyen (Fra.) sont respectivement vingtième avec 1 820 points et trente-deuxième avec 1 779 points.

Water-polo

Classement final

1. Yougoslavie ; 2. Etats-Unis ; 3. RFA.

Anabolisants en série

Los Angeles *(AP).* – Plus d'une douzaine d'athlètes des Jeux ont pris des stéroïdes anabolisants et gagné des médailles, mais sont passés au travers des contrôles parce qu'ils avaient cessé de prendre ces produits interdits plusieurs mois avant les Jeux. C'est ce qu'affirme un médecin américain, le docteur Robert Kerri, connu dans les milieux du sport pour prescrire des anabolisants, et critiqué pour cela par la plupart de ses confrères. *« En ce qui concerne les athlètes dont je m'occupe, ils se sont bien comportés. J'aimerais bien vous dire combien parmi eux ont obtenu des médailles d'or et d'argent, mais je ne le peux pas »,* a-t-il déclaré jeudi 9 août. *« Mais vous seriez étonnés du nombre »,* a-t-il ajouté.

Interrogé à propos de ces déclarations, le directeur médical des Jeux, le docteur Tony Daly, a répondu : *« Il peut affirmer ce qu'il veut, je sais que notre système empêche toute fraude et fonctionne bien. »* Le docteur Kerri, se retranchant derrière le secret professionnel, a refusé de dévoiler les noms de ses « patients ». Il a refusé aussi de préciser le nombre de médailles gagnées par eux : *« C'est à coup sûr plus d'une douzaine »,* a-t-il simplement dit. Il affirme avoir, ces dernières années, prescrit des anabolisants à des sportifs d'une vingtaine de pays.

L'année Diderot

Diderot, homme de théâtre. On dénombre au moins vingt et un spectacles montés à l'occasion du bicentenaire de sa mort. Si lui même n'a écrit que trois pièces *« le Fils naturel » « le Père de famille »* et *« Est-il bon est-il méchant ? »*, toute son œuvre semble être parcourue d'une veine théâtrale.

A l'occasion des dernières représentations du *« Neveu de Rameau »*, Michel Bouquet parle de cet homme qui, dans un langage jamais égalé, à tout dit sur le métier de comédien et son art de création. Le *« Paradoxe sur le comédien »* de Diderot lui semble être en effet *« le seul livre complètement recevable sur l'acteur »*.

Diderot, homme de lettres et de sciences. Homme du dix-huitième siècle comme le montre l'exposition de la Conciergerie mais aussi, homme du vingtième siècle par la modernité de son esprit.

ENTRETIEN AVEC MICHEL BOUQUET

La bible de l'acteur

« Diderot affirme, à l'encontre de ses contemporains, que le comédien n'a pas à ressentir une passion pour l'exprimer. Nous voici en plein paradoxe ?

– Apparemment. En fait, Diderot dit vrai. Il s'agit non d'une passion, mais d'une passion à exprimer, celle du personnage. Or tout personnage est mythique, plus grand qu'il ne serait dans la vie. Le comédien doit, avec son intuition et sa réflexion, aller au devant de ce personnage monstrueux dont toutes les facettes ne sont pas connues de l'auteur lui-même, qui n'est pas conscient de tout ce qu'il cache ou délivre. Le comédien ne saurait donc le faire exister avec ses seuls sentiments. Diderot a raison parce que le matériel du comédien est divers. Il y a une addition : l'auteur, son personnage créé, ce personnage tel qu'il serait dans la vie. Au comédien le soin de reproduire cette trinité composée de réel et d'imaginaire, et ses propres passions, limitées, ne seraient pas adéquates à un personnage chez qui le fictif se mêle à la réalité.

– C'est sans doute cela le sublime dont Diderot dit qu'il faut le saisir de sang-froid, par conséquent se méfier de la sensibilité ?

– Oui. Prenez le capitaine de *la Danse de mort* que je répète sous la direction de Claude Chabrol. Nous avons la figure du capitaine, qui était le beau-frère de Strindberg (un beau-frère détesté), plus la vision que Strindberg en avait, plus ce que Strindberg a mis de lui-même dans le personnage. Je dois donc être attentif à reproduire les actions de ce « monstre » – les actions du rôle – qui me donneront les pensées du personnage, puis ses sentiments, lesquels me permettront de trouver comment le capitaine mange, boit, s'assied, regarde un objet, sa femme... Et tout cela ne sera valable que dans la mesure où mes pensées, mes sentiments, mes gestes ne feront pas écran. C'est pour cette raison que Diderot attend de l'acteur qu'il crée un archétype. Il ne refuse pas l'acteur d'instinct...

– Voir ses portraits de Mlle Clairon la lucide et de Mlle Dumesnil l'instinctive, deux grandes dames de son temps.

– Oui. Et il préfère Clairon. D'une façon générale, parce qu'il n'y a pas création artistique – il pense à tous les arts – sans la lucidité de l'esprit, et, d'une façon particulière, parce que Dumesnil, seulement sensible, se répétera et on ne verra plus le rôle.

– Il écrit en effet : « L'homme sensible est trop abandonné à son diaphragme pour être un grand roi, un grand politique, un grand magistrat, un profond observateur et conséquemment un sublime imitateur de la nature. »

– Ce sensible prend à son compte les agissements mais ne trouve pas les faits vrais, seulement ceux qu'il aurait s'il était dans la situation du personnage. Autrement dit, il se joue lui-même. La personne dévore le comédien, et le spectateur y croit moins. Diderot a compris que le vrai amateur de théâtre aime que les choses se passent comme si elles étaient vraies tout en sachant qu'elles ne le sont pas. C'est cela le paradoxe, et le plaisir. L'être échappe un temps à sa condition, il entre totalement dans le fictif, il n'est plus mortel. En faisant exister quelque chose qui, bien qu'imaginé, est plus vrai que le vrai, le comédien échappe aux normes et c'est pour cela qu'il est troublant.

– Diderot accorde ainsi un grand pouvoir au comédien ?

– Bien sûr.

– Mais alors, il se contredit : « Un pantin merveilleux dont le poète tire les ficelles et auquel il indique à chaque ligne la forme qu'il doit prendre. » On ne peut être d'accord avec lui.

– Ah si ! Je suis d'accord. le comédien créé – et c'est pour celà que son travail a une place particulière qu'on oublie trop, – mais il créé à partir d'un texte. Moi, être le pantin de Racine ou de Diderot, je veux bien, je revendique la place. Je n'ai pas l'impression d'être manipulé. Si je le suis, c'est de tout mon cœur. Je me réfère à l'auteur parce que c'est lui mon ami, lui qui me donne des secrets. J'ai tout intérêt à avoir des liens très chaleureux avec l'auteur comme avec le personnage.

– Diderot a toujours raison !

– Le *Paradoxe*, c'est la bible. Si les acteurs ne s'y conforment pas, ils ne deviendront jamais de grands acteurs. L'art du comédien, c'est ce que dit Diderot, même si c'est choquant pour certain. Les grands acteurs du dix-neuvième siècle étaient diderotistes. Comme Laurence Olivier est diderotiste. C'est un homme du Paradoxe qui se transforme, est à l'affût du personnage. Les grands Américains, Dustin Hoffmann, Nicholson, Brando... sont plus proches du *Paradoxe* que ne le croient généralement les comédiens français. Ils tirent le portrait du personnage. Dans *le Parrain*, Brando va au personnage, est plus que le personnage et cela ressemble au vrai Parrain, à tous ceux qui pourraient le devenir – et aussi à lui, mais très peu. C'est diderotiste. De Niro ressemble à ses personnages au point qu'on ne le reconnaît pas d'un film à l'autre. Ce sont des gens qui travaillent dans l'esprit du *Paradoxe*. Et c'est étonnant de penser que Diderot, qui n'était pas acteur – il l'a envisagé un moment, – a pu saisir, élucider à ce point le phénomène du travail de l'acteur. C'est tout à fait surprenant. C'est un livre très important. C'est plus qu'un livre sur le comédien, c'est la reconnaissance du comédien comme créature étrange et originale de la création. Une création qui est toujours à perfectionner. C'est pour cela qu'il dit : *« S'il y a quelque différence d'une représentation à l'autre, c'est ordinairement à l'avantage de la dernière. »*

– Contrairement à l'écrivain ou au peintre – quand c'est fini, c'est fini, – la création du comédien est un perpétuel renouvellement ?

– Le *Paradoxe* pose une des grandes énigmes de ces créations, et c'est admirablement ressenti, en poète et en philosophe. Avec ses propos sur la maîtrise de l'inspiration, sur la vraisemblance artistique procédant de la réalité et la repoussant en même temps, en mettant à la première place les mystères de l'art en général et en ouvrant la voie à une prise de conscience sur la complexité de tout ce qui fait l'art dramatique – sans oublier qu'il donne de l'état du comédien une vue psychologique, – Diderot établit plus qu'une doctrine – d'ailleurs, il discute ses propres conclusions, et c'est toute la valeur du *Paradoxe*. – il pose le problème de l'exercice difficile qui consiste à créer, et on trouve à sa lecture pas mal de solutions... »

Le Neveu appelle Michel Bouquet. Des heures encore, il parlerait de *« cette œuvre essentielle »*. Il en feuillette quelques pages, s'arrête, lit : *« Dans la grande comédie, la comédie du monde, celle à laquelle j'en reviens toujours, toutes les âmes chaudes occupent le théâtre, tous les hommes de génie sont au parterre. Les premiers s'appellent des fous, les seconds, qui s'occupent à copier leur folie, s'appellent des sages. »*

On a envie de dire : *« Rideau !... »* Pour qu'il se lève...

Propos recueillis par
PIERRE-ROBERT LECLERCQ.

■ CYRANO A L'ÉCRAN. – Après avoir fait les beaux jours du théâtre Mogador, avec Jérôme Savary, *Cyrano de Bergerac* va être porté à l'écran. Alain Poiré, producteur délégué de la Gaumont, annonce le tournage de l'œuvre d'Edmond Rostand pour 1985. Gérard Depardieu interprétera le rôle titre, et Jean-Paul Rappeneau signera la mise en scène.

■ MODIGLIANI (suite). – Une troisième sculpture attribuée à Amedo Modigliani a été repêchée dans les eaux du canal de Livourne au même endroit que les deux autres retrouvées il y a quelques jours (*le Monde* du 28 juillet). Ces pièces seront exposées, à partir du 11 août à Venise, dans le cadre des manifestations du centenaire de la naissance de l'artiste.

UNE EXPOSITION A LA CONCIERGERIE

La vie de l'« Encyclopédie »

Sous les voûtes de la Conciergerie, les robots gesticulent, les lumières des vidéos vacillent, un hologramme du futur parc de La Villette se découpe dans la pénombre. Figure allégorique, Diderot, le philosophe, le romancier, l'encyclopédiste, habite cette exposition étonnante, toute en clins d'œil, en double sens et en rapprochements audacieux.

Une succession d'affiches, « Diderot à la lettre », jouent sur les mots-clés symbolisant l'écrivain et son siècle. Plus loin, une déambulation onirique dans des « chambres merveilleuses » permet d'échapper à la chronologie traditionnelle et met en valeur les mille et une facettes du personnage. Usant de décors de ruines, d'une variété d'objets évoquant les thèmes traités par Diderot, une véritable mise en scène introduit à l'esthétique du dix-huitième siècle.

Tremplin pour une « *Encyclopédie* vivante », l'exposition rapproche également deux situations : le passage de l'ère artisanale à l'ère industrielle et celui de l'ère industrielle à l'ère informatique. Une série de panneaux consacrés chacun à une région de France expose grandeur nature les machines et planches de l'*Encyclopédie* et les confronte aux innovations les plus modernes. Vision un peu schématique, mais des recherches plus approfondies ont lieu dans chaque région. Le rendez-vous final d'« *Encyclopédie* vivante » est fixé au musée national des sciences techniques et des industries de La Villette, en 1986. Tous les travaux seront alors rassemblés.

En attendant, la fascination est grande devant ces prothèses à micro incorporé hypersophistiquées permettant à un handicapé de faire un numéro de téléphone à distance ou de commander la mise en marche de son ventilateur. Elle l'était également au dix-huitième siècle devant les célèbres automates de Gagnet Droz. Si, à l'époque, l'*Encyclopédie* offrait une image idéalisée de la France, on retrouve à peu près ici la même vénération devant l'objet et la technique.

A la vue de *« sublimes ruines »*, Diderot s'exclamait : *« Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste (...). Je marche entre deux éternités. »* Cette exposition montre cependant toute l'actualité de sa démarche et de son œuvre. Au vingtième siècle, les auteurs d'« *Encyclopédie* vivante » ont les mêmes fins que le penseur aux *« cent physionomies diverses »* : livrer, dans un langage intelligible pour tous, les industries et techniques contemporaines.

MARINA JULIENNE.

★ « Diderot » à la Conciergerie. Jusqu'au 30 août. 1, quai de l'Horloge, 75001 Paris.

COMMUNICATION

Un magazine vidéo municipal à Valence

Diffuser un magazine vidéo d'informations consacrées à la vie locale, telle est l'entreprise de la municipalité de Valence, soucieuse d'exploiter ce mode de communication audiovisuelle, comme d'autres villes en France (ainsi Chambéry avait tenté une expérience en 1981 : *le Monde* daté 8-9 mars 1981 ; Sizun (Finistère) a son magazine : *le Monde* daté 3-4 juin 1984).

Sous l'impulsion du maire socialiste M. Rodolphe Pesce, la création de ce magazine répond au désir qu'ont les élus locaux de diversifier l'information municipale et ses supports, mais aussi de se préparer à de futurs projets de télévision par câble, projets nourris avec deux autres municipalités socialistes, Montélimar et Romans.

Le magazine présentera pour chaque numéro (quatre réalisations par an dans un premier temps) cinq reportages réalisés par des équipes professionnelles régionales, illustrant avec des exemples concrets la vie valentinoise sous ses divers aspects : industriel, culturel, sportif... Le financement de l'opération est entièrement assuré par la publicité, et les annonces occuperont un tiers de la demi-heure prévue par numéro.

Le magazine sera diffusé à partir de novembre prochain dans plusieurs lieux publics, et mis gratuitement à la disposition des possesseurs de magnétoscopes dans une dizaine de vidéo-clubs de la région. La radio locale Valence F.M. apporte sa collaboration pour en assurer la promotion.

Été

Histoire d'Amour par Konk

Résumé. – Après les durs moments passés avec notre héros (dont nous ne pardonnerons pas tous les excès), voyons, grâce à une rapide enquête, ce que pensent de la fidélité des couples interrogés au hasard dans la rue.

N.D.L.R. – Nous soupçonnons l'enquêteur d'une certaine complicité avec notre héros.

NOTRE ENQUÊTE SUR LES COUPLES

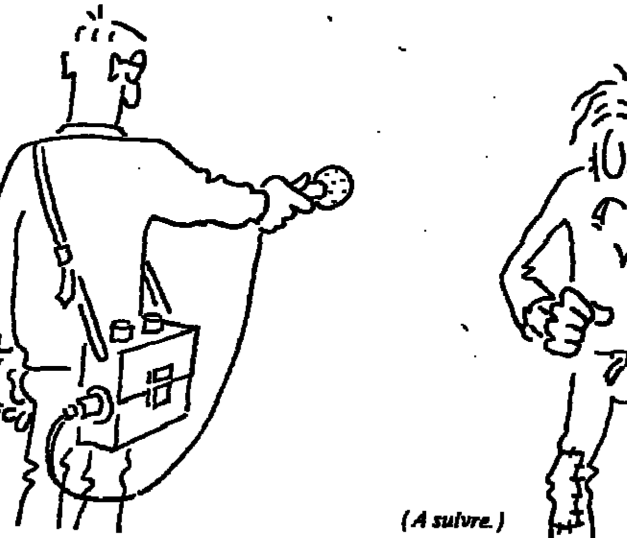
COUPLE DONT LE MARI A RÉUSSI →

VOUS N'AVEZ PAS DE CHANCE ! MON MARI EST ACTUELLEMENT EN VOYAGE D'AFFAIRES.

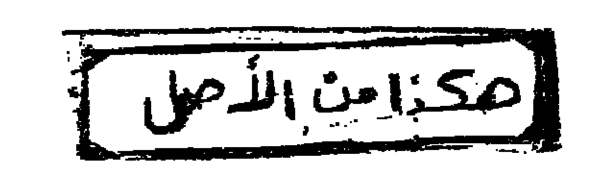
COUPLE DONT LE MARI A RÉUSSI MOYENNEMENT →



COUPLE DONT LE MARI N'A PAS RÉUSSI →



(A suivre.)



théâtre

ATELIER (606-49-24), sam. 21 h, dim. 15 h : le Neveu de Rameau.

BOUFFES PARISIENS (296-60-24), sam., 21 h, dim. 15 h : Madame, pas dame.

COMÉDIE CAUMARTIN (742-43-41), sam. 17 h 30 et 21 h, dim. 15 h 30 : Reviens dormir à l'Elysée.

DIX HEURES (606-07-48), sam. 21 h : l'Ours sain ; 22 h : la Mouche et le Pantin.

GAITE MONTPARNASSE (322-16-18), sam. 21 h, dim. 15 h : Chacun pour moi.

LUCERNAIRE (544-57-34), sam., dim., I. 20 h 15 : Six heures au plus tard ; 22 h 30 : Hiroshima, mon amour. II. 18 h 30 : la Voix humaine ; 20 h 15 : Journal intime de Sally Mara ; 22 h 15 : Du côté de chez Colette.

NOUVEAUTÉS (770-52-76), sam., dim. 20 h 30 : l'Entourloupe.

ŒUVRE (874-42-52), sam. 19 h 30 et 22 h : Comment devenir une mère juive en dix leçons.

PALAIS-ROYAL (297-59-81), sam. 18 h 45 et 22 h, dim. 15 h 30 : la Fille sur la banquette arrière.

RENAISSANCE (208-18-50), sam. 20 h 45, dim. 15 h : le Vison voyageur.

SAINT-GEORGES (878-63-47), sam. 21 h : Théâtre de Bouvard.

THÉATRE A.-BOURVIL (373-47-84), sam. 21 h 45 : Y'en a marr...ez vous !

THÉATRE D'EDGAR (322-11-02), sam. 20 h 15 : les Babas-cadres ; sam. 22 h et 23 h 30 : Nous on fait où on nous dit de faire.

VARIÉTÉS (233-09-92), sam. 18 h 45 et 21 h 30 : le Bluffeur.

La danse

COUR DE LA MAIRIE DU IVe (278-60-56), sam., dim. 21 h : Ballets historiques du Marais.

GYMNASE RONSARD (606-33-60), sam. 20 h 30, Dim. 17 h : Lauréat du concours (dern.).

Le music-hall

DAUNOU (261-69-14), sam. 21 h ; Dim. 15 h 30 : From Harlem to Broadway.

LUCERNAIRE (544-57-34), sam. 21 h : J. Bourbon.

STUDIO BERTRAND (783-64-66), dim. 16 h : Folies étrangères d'Offenbach.

TROTTOIRS DE BUENOS AIRES (260-44-41) sam. 22 h 30 : O. Piro, D. Arboleda, L. Cruz.

Les concerts

SAMEDI 11

Eglise Saint-Julien-le-Pauvre, 20 h : R. Parrot (Telemann, Vivaldi, Bach...).

DIMANCHE 12

Eglise Saint-Julien-le-Pauvre, 20 h : voir samedi.

Jazz, pop, rock, folk

CAVEAU DE LA HUCHETTE (326-65-05), sam., 21 h 30 ; Jazz Group de Bretagne, (dim. dern.).

CHAPELLE DES LOMBARDS (357-24-24), sam., 22 h : P. Urbina et Guarapo Latino.

PETIT OPPORTUN (236-01-36), sam., dim. 23 h : Ted Curson Quartet.

PHIL'ONE (776-44-26), sam. 22 h 30 : 6th Continent.

SLOW CLUB (233-84-30), sam. 21 h 30 : M. Saury Jazz Music.

FESTIVAL ESTIVAL DE PARIS

(549-14-83)

Sainte-Chapelle, sam., 19 h : Ensemble Dufay de Nouvelle-Zélande (Debussy, Phalese, Roussel...).

Bateaux-mouches, sam., 15 h 30 : Ensemble de cuivres L. Capomillez (Susato, Beeler, Mozart).

Château de Maisons-Laffitte, dim., 17 h 30 : V. Brianno (Haendel, Parish-Alvars, Bach...).

Spectacle d'eau

ESPLANADE DE LA DÉFENSE, Fontaine Agam (979-00-15), sam. 21 h 30 : Daphnis et Chloé.

cinéma

La Cinémathèque

CHAILLOT (704-24-24)

SAMEDI 11 AOUT

15 h, hommage à G. Morlay : Anne, de A. Lattuada ; 17 h, l'Amour d'une femme, de J. Gremillon ; 19 h, cinéma japonais : l'Etendard des brumes, de Y. Yamada ; 21 h, les Salauds se portent bien, de A. Kurosawa.

DIMANCHE 12 AOUT

15 h, hommage à G. Morlay : Papa, maman, la bonne et moi, de J.-P. Le Chanois ; 17 h, Papa, maman, ma femme et moi, de J.-P. Le Chanois ; 19 h, cinéma japonais : le Guet-apens, de Y. Nomura ; 21 h, Entre le ciel et l'enfer, de A. Kurosawa.

BEAUBOURG (278-35-57)

SAMEDI 11 AOUT

15 h, cinéma américain (1920-1930) : Leap-Year, de J. Cruze ; 17 h, cinéma japonais : le Seigneur d'une nuit, de T. Kinugasa ; 19 h, les Gauloises bleues, de M. Cournot ; 21 h, la Drôlesse, de J. Doillon.

DIMANCHE 12 AOUT

15 h, cinéma américain (1920-1930) : Lorna Doone, de M. Tourneur ; 17 h, cinéma japonais : Récit d'un propriétaire, de Y. Ozu ; 19 h, Black Jack, de K. Loach ; 21 h, le Convoi de la peur, de W. Friedkin.

Les exclusivités

A LA POURSUITE DU DIAMANT VERT (A., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Gaumont Ambassade, 8e (359-19-08) ; Parnassiens, 14e (329-83-11). V.f. : Richelieu, 2e (233-56-70) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Athéna, 12e (343-00-65) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Images, 18e (522-47-94) ; Secrétan, 19e (241-77-99) ; Gambetta, 20e (636-10-96).

ALSINO Y EL CONDOR (Nicaragua, v.o.) : Denfert, 14e (321-41-01).

LES ANNÉES DÉCLIC (Fr.) ; Studio des Ursulines, 5e (354-39-19).

LES AVENTURIERS DE LA SIERRA LEONE (A., v.f.) : Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount City Triomphe, 8e (562-45-76) ; UGC Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00).

LE BAL (Fr.-It.) : Studio de la Harpe, 5e (634-25-52).

LA BELLE CAPTIVE (Fr.) : Denfert (h. sp.), 14e (321-41-01).

BOUNTY (A., v.o.) : George V, 8e (562-41-46) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

LES BRANCHÉS DU BAHUT (A., v.o.) : Paramount Opéra, 9e (742-56-31).

BUSH MAMA (A., v.o.) : Républic Cinéma, 11e (805-51-33).

CANNON BALL II (A., v.o.) : UGC Ermitage, 8e (359-15-71). V.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (544-14-27) ; UGC Boulevard, 9e (246-66-44) ; UGC Gobelins, 13e (326-23-44).

CARMEN (Esp., v.o) : Rivoli Beaubourg, 4e (272-63-32) ; Calypso, 17e (380-03-11).

CARMEN (Franco-It.) : Vendôme, 2e (742-97-52) ; Monte-Carlo, 8e (225-09-83) ; Publicis Matignon, 8e (359-31-97).

LA CLÉ (**) (It., v.o.) : Marbeuf, 8e (225-18-45).

LA CONDITION DE L'HOMME (Jap., v.o.) : Olympic Entrepôt, 14e (545-35-38).

CONTRE TOUTE ATTENTE (A., v.o.) : Bonaparte, 6e (326-12-12) ; George V, 8e (562-41-46).

LA DÉESSE (Indien, v.o.) : Olympic Luxembourg, 6e (633-97-77) ; Saint-Ambroise, 11e (700-89-16).

DE L'AUTRE COTÉ DE L'IMAGE (Fr.) : Pagode, 7e (705-12-15).

DIVA (Fr.) : Rivoli Beaubourg, 4e (272-63-32) ; Cinoches, 6e (633-10-82).

EMMANUELLE IV (**) (V. Ang., V.f.) : George-V 8e (562-41-46) ; V.f. Arcades, 2e (233-54-58).

ET VOGUE LE NAVIRE (It., v.o.) : Studio de la Harpe, 5e (634-25-52).

L'ÉTOFFE DES HÉROS (A., v.o.) : UGC Champs-Elysées, 8e (359-12-15) ; Escurial, 13e (707-28-04).

LA FEMME PUBLIQUE (*) (Fr.) : Impérial, 2e (742-72-52) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Parnassiens, 14e (320-30-19) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00).

FORT SAGANNE (Fr.) : Publicis Champs-Elysées, 8e (720-76-23) ; Français, 9e (770-33-88) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (544-25-02).

LA FRANCE INTERDITE (**) (Fr.) : Gaîté Boulevard, 9e (233-67-06) ; Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Ritz, 18e (606-58-60).

LE GANG DES BMX (Aus., v.f.) : Gaumont Ambassade, 8e (359-19-08) ; Gaumont Richelieu, 2e (233-56-70) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Miramar, 14e (320-89-52).

LES GUERRIERS DU BRONX No 2 (A., v.f.) : Maxéville, 9e (770-72-86).

HERCULE (A., v.f.) ; Rex, 2e (236-83-93).

L'HOMME A FEMMES (A., v.o.) : Balzac, 8e (561-10-60).

IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE (A.) Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; UGC Odéon, 6e (325-71-08) ; UGC Normandie, 8e (359-41-18) ; V.f. Berlitz, 2e (742-60-33).

LADY LIBERTINE (*) (A., v.f.) : Arcades, 2e (233-54-58).

LIQUID SKY (**) (A., v.o.) : Saint-Germain Studio, 5e (633-63-20).

LOCAL HERO (Brit., v.o.) : 14 Juillet Parnasse, 6e (326-58-00) ; Saint-Ambroise, 11e (700-89-16).

LES MALHEURS DE HEIDI (A., v.f.) : Boîte à films, 17e (622-44-21).

MARIA CHAPDELAINE (canadien) : UGC Opéra, 2e (261-50-32) ; UGC Danton, 6e (329-42-62).

MEURTRE DANS UN JARDIN ANGLAIS (Brit., v.o.) 14 Juillet Parnasse, 6e (326-58-00) ; St-Ambroise, 11e (700-89-16).

MISSION FINALE (A., v.o.) Forum Orient Express, 1er (233-42-26) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Paramount City, 8e (562-45-76). — V.f. : Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10).

LE MYSTÈRE SILKWOOD (A., v.o.) : Cinoches, 6e (633-10-82).

NEW-YORK 2 HEURES DU MATIN (A., v.o.) (*) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; Colisée, 8e (359-29-46). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Montparnos, 14e (327-52-37).

NOTRE HISTOIRE (Fr.) : Pagode, 7e (705-12-15).

PARIS VU PAR... (20 ans après) (Fr.) : Olympic Entrepôt, 14e (545-35-38).

PINOT SIMPLE FLIC (Fr.) : Richelieu, 2e (233-56-70) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; UGC Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Paramount Montmartre, 18e (606-34-25) ; Tourelles, 20e (364-51-98).

LA PIRATE (Fr.) : Quintette, 5e (633-79-38).

Le Monde Informations Spectacles
281 26 20
Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles (de 11 h à 21 h sauf dimanches et jours fériés)
Réservation et prix préférentiels avec la Carte Club

Samedi 11 - Dimanche 12 août

PRÉNOM CARMEN (Fr.) : Grand Pavois (h. sp.), 15e (554-46-85).

QUARTETTO BASILEUS (It., v.o.) : Olympic Luxembourg, 6e (633-97-77).

RÈGLEMENT DE COMPTES (A., v.o.) (*) : Marbeuf, 8e (225-18-45). — V.f. : Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10).

RUE CASES-NÈGRES (Fr.) : Epée de Bois, 5e (337-57-47).

SHOCKING ASIA (All., v.o.) (**) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) : UGC Danton, 6e (329-42-62) ; UGC Biarritz, 8e (723-69-23). — V.f. : UGC Montparnasse, 6e (544-14-27) ; UGC Boulevard, 9e (246-66-44) ; UGC Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (336-23-44) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; UGC Convention, 15e (828-20-64) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Pathé Clichy, 18e (241-77-99).

SIGNE LASSITER (A., v.o.) : UGC Danton, 6e (329-42-62) ; UGC Normandie, 8e (359-41-18). — V.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (633-08-22) ; UGC Boulevards, 9e (246-66-44) ; UGC Convention, 15e (828-20-64).

LES FILMS NOUVEAUX

C'EST DANS LA POCHE, film américain de Daniel Mann, v.o. : UGC Normandie, 8e (359-41-18). — V.f. : UGC Rotonde Montparnasse, 6e (633-08-22) ; UGC Boulevard, 9e (246-66-44) ; UGC, Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (336-23-44) ; UGC Convention, 15e (828-20-64) ; 3 Secrétan, 19e (241-77-99).

DORTOIR DES GRANDES (**), film français de Pierre Unia : Paramount Marivaux, 2e (296-80-40) ; Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Paramount Mercury, 8e (562-75-90) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount Gobelins, 13e (707-12-28) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Images, 19e (522-47-94) ; Paramount Montmartre, 18e (606-34-25).

HISTOIRE D'O (chapitre II) (**), film français d'Eric Rochat : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Gaumont Ambassade, 8e (359-19-08) ; George-V, 8e (562-41-46) ; St-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Lumière, 9e (246-49-07) ; Maxeville, 9e (770-72-86) ; Le Bastille, 11e (307-54-40) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Miramar, 14e (320-89-52) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Murat, 16e (651-99-75) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Pathé Wepler, 18e (522-46-01) ; Gaumont Gambetta, 20e (636-10-96).

LISTE NOIRE, film français d'Alain Bonnot : Forum, 1er (297-53-74) ; Quintette, 5e (633-79-38) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; George-V, 8e (562-41-46) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; Français, 9e (770-33-88) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; La Bastille, 11e (307-54-40) ; Athéna, 12e (343-07-48) ; Nation, 12e (343-04-67) ; Fauvette, 13e (331-56-86) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Victor-Hugo, 16e (727-49-75) ; Paramount Maillot, 17e (758-24-24) ; Pathé Wepler, 18e (522-46-01).

SIÈGE (**), film américain de Paul Donovan et Maura O'Connell, v.o. : UGC Odéon, 6e (325-71-08) ; UGC Ermitage, 8e (359-15-71). — V.f. : Rex, 2e (236-83-93) ; UGC Montparnasse, 6e (544-14-27) ; UGC Gare de Lyon, 12e (343-01-59) ; UGC Gobelins, 13e (336-23-44) ; UGC Convention, 15e (828-20-64) ; Images, 18e (522-47-94) ; Secrétan, 19e (241-77-99).

LA TRICHE, film français de Yannick Bellon : Forum, 1er (297-53-74) ; Gaumont Richelieu, 2e (233-56-70) ; Impérial, 2e (742-72-52) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Saint-Lazare Pasquier, 8e (387-35-43) ; 14 Juillet Bastille, 11e (357-90-81) ; Nation, 12e (343-04-67) ; PLM Saint-Jacques, 14e (589-68-42) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06) ; Gaumont Sud, 14e (327-84-50) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79) ; Mayfair, 16e (525-27-06) ; Clichy Pathé, 18e (522-46-01).

METROPOLIS, de Fritz Lang (all., réédition), v.o. : Saint-Germain Huchette 5e (633-63-20) : Olympic Saint-Germain, 6e (633-97-77) ; Gaumont Champs-Elysées, 8e (359-04-67). — V.f. : Grand Rex, 2e (236-83-93) ; Bretagne, 6e (222-57-97).

ULTIME VIOLENCE (*), film américain de Sam Firstenberg, v.f. : Paramount City, 8e (562-45-76) ; Paramount Opéra, 9e (742-56-31) ; Maxéville, 9e (770-72-86) ; Paramount Bastille, 12e (343-79-17) ; Paramount Galaxie, 13e (580-18-03) ; Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10) ; Paramount Orléans, 14e (540-45-91) ; Convention Saint-Charles, 15e (579-33-00) ; Paramount Montmartre, 18e (606-34-25).

STAR WAR LA SAGA (A., v.o.) : la Guerre des étoiles, L'empire contre-attaque ; le Retour du Jedi : Escurial, 13e (707-28-04).

TOOTSIE (A., v.o. et v.f.) : Opéra Night, 2e (296-62-56).

LA TRACE (Fr.) : Lucernaire, 6e (544-57-34).

LA ULTIMA CENA (Cub.) : Denfert, 14e (321-41-01).

UN AMOUR DE SWANN (Fr.) : Calypso, 17e (380-03-11).

UN BON PETIT DIABLE (Fr.) : Calypso, 17e (380-03-11).

UNDER FIRE (A., v.o.) : Ciné-Beaubourg, 3e (271-52-36) ; UGC Odéon, 6e (325-71-08) ; Biarritz, 8e (723-69-23) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79). — V.f. : UGC Opéra, 2e (261-50-32) ; UGC Boulevard, 9e (246-66-44) ; Montparnos, 14e (327-52-37).

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE (Fr.) : UGC Opéra, 2e (261-50-32) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Colisée, 8e (359-29-46).

UN HOMME PARMI LES LOUPS (A., v.f.) : Napoléon, 17e (755-63-42).

VENDREDI 13, LE CHAPITRE FINAL (*) (A., v.f.) : Rex, 2e (236-83-93).

VIVA LA VIE (Fr.) : UGC Biarritz, 8e (722-69-23).

VIVE LES FEMMES (Fr.) : Biarritz, 8e (723-69-23).

V'LA LES SCHTROUMPFS (A., v.f.) : Saint-Ambroise, 11e (700-89-16) ; Grand Pavois, 15e (554-46-85) ; Calypso, 17e (380-30-11).

XTRO (Angl., v.o.) (*) : Forum Orient-Express, 1er (233-42-26) ; Ambassade, 8e (359-19-08). — V.f. : Lumières, 9e (246-49-07) ; Montparnos, 14e (327-52-37) ; Images, 18e (522-47-94).

YENTL (A., v.o.) : Marbeuf, 8e (225-18-45). — V. f. : UGC Opéra, 2e (261-50-32).

Les grandes reprises

ALIEN (A., v.o.) (*) : Châtelet Victoria, 1er (508-94-14) ; Denfert, 14e (321-41-01).

AMERICA AMERICA (A., v.o.) : Reflet Quartier Latin, 5e (326-84-65).

L'ANNÉE DE TOUS LES DANGERS (A., v.o.) : Boîte à films (Hsp), 17e (622-44-21).

ANTONIO DAS MORTES (Bré., v.o.) : République Cinéma, 11e (805-51-33).

L'ARNAQUE (A., v.o.) : Boîte à films, 17e (622-44-21).

LES ARISTOCHATS (A., v.f.) : Napoléon, 17e (755-63-42).

LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE (A., v.o.) : George-V, 8e (562-41-46). — V.f. : Capri, 2e (508-11-69) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06).

BARBEROUSSE (Jap., v.o.) : Saint-Lambert, 15e (532-91-68).

BARRY LYNDON (Angl., v.o.) : Grand Pavois, 15e (554-46-85) ; Boîte à films, 17e (622-44-21).

BLADE RUNNER (A., v.o.) : Studio Galande, 5e (354-72-71). — V.f. : Opéra Night, 2e (296-62-56).

BLANCHE-NEIGE (A., v.f.) : Napoléon, 17e (755-63-42).

BLOW UP (A., v.o.) : Reflet Médicis, 5e (633-25-97).

LE CHAINON MANQUANT (Fr.-Am., v.f.) : UGC Opéra, 2e (261-50-32).

CITIZEN KANE (A., v.o.) : Boîte à films, 17e (622-44-21).

CORRESPONDANT 17 (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-80-25) ; Lincoln, 8e (359-36-14) ; Action Lafayette, 9e (329-79-89).

COUP DE CŒUR (A., v.o.) : Saint-Séverin, 5e (354-50-91).

DELIVRANCE (A., v.o.) (*) : Boîte à films, 17e (622-44-21).

DE L'OR EN BARRE (Ang., v.o.) : Action Christine, 6e (329-11-30).

LE DERNIER TANGO A PARIS (It., v.o.) (**) : Saint-Ambroise, 11e (700-89-16).

LES DIAMANTS SONT ÉTERNELS (A., v.o.) : Cluny Palace, 5e (354-07-76) ; UGC Marbeuf, 8e (225-18-45).

LES DIEUX SONT TOMBÉS SUR LA TÊTE (Bost.-A.) : Forum Orient Express, 1er (233-42-26) : George-V, 8e (562-41-46). — V.f. : Impérial, 2e (233-56-70) ; Bastille, 11e (307-54-40).

LA DOLCE VITA (It., v.o.) : Olympic Entrepôt, 14e (545-35-38).

EL (Mex., v.o.) : Quintette, 5e (633-79-38) ; 14-Juillet Bastille, 11e (357-90-81).

L'ÉNIGME DE GASPARD HAUSER (All., v.o.) : Saint-Ambroise, 11e (700-89-16).

L'ÉTÉ MEURTRIER (Fr.) : UGC Opéra, 2e (261-50-32) ; Rotonde, 6e (633-08-22) ; Marbeuf, 8e (225-18-45).

L'ÉTRANGER (It.) : Logos I, 5e (354-42-34).

EXCALIBUR (A., v.o.) : 7e Art Beaubourg, 4e (278-34-15) ; George-V, 8e (562-41-46) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

EVE (A., v.o.) : Olympic Luxembourg, 6e (633-97-77).

FAME (A., v.o.) : Elysées Lincoln, 8e (359-36-14) ; Saint-Michel, 5e (326-79-17).

FANNY ET ALEXANDRE (Suéd., v.o.) : Calypso (H. sp.), 17e (380-30-11).

LE FAUX COUPABLE (A., v.o.) : Forum, 1er (297-53-74) ; Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; George-V, 8e (562-41-46) ; 14-Juillet Bastille, 11e (357-90-81) ; Parnassiens, 14e (329-83-11) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79).

LA FILLE DE RYAN (Ang., v.o.) : Action Rive gauche, 5e (329-44-40) ; George-V, 8e (562-41-46). — V.f. : Lumière, 9e (246-49-07).

FENÊTRE SUR COUR (A., v.o.) : Reflet Quartier latin, 5e (326-84-65).

FREAKS (A., v.o.) : Movies, 1er (260-43-99).

FRITZ THE CAT (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; Cluny Ecoles, 5e (354-20-12) ; UGC Biarritz, 8e (723-69-23) ; Olympic, 14e (545-35-38).

GIMME SHELTER (A., v.o.) : Vidéostone, 6e (325-60-34).

LE GUÉPARD (It., v.o.) : Olympic Marilyn, 14e (545-35-38).

LA GUERRE DU FEU (Fr.) : Lucernaire, 6e (544-57-34).

GUERRE ET PAIX (Sov., v.o.) : Cosmos, 6e (544-28-80).

LES GUERRIERS DE LA NUIT (A., v.o.) : UGC Odéon, 6e (325-71-08) ; Ermitage, 8e (359-15-71). — V.f. : UGC Rotonde, 6e (633-08-22) ; Hollywood Boulevard, 9e (770-10-41).

HAIR (A., v.o.) : Boîte à films, 17e (622-44-21).

HIROSHIMA MON AMOUR (Fr.) : Movies, 1er (260-43-99).

L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP (A., v.o.) : Saint-Michel, 5e (326-79-17).

HOULIGANS (VIOLENCES SUR LA VILLE) (A., v.o.) (*) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Ambassade, 8e (359-19-08). — V.f. : Berlitz, 2e (742-60-33) ; Hollywood Boulevard, 9e (770-10-41) ; Mistral, 14e (539-42-43) ; Montparnos, 14e (327-52-37) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Paramount Montmartre, 9e (606-34-25).

IL BIDONE (It., v.o.) : Saint-André des Arts, 6e (326-48-18) ; Epée de bois, 5e (337-57-47), Pagode, 7e (705-12-15) ; Olympic Entrepôt, 14e (545-35-38).

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST (A., v.f.) : Capri, 2e (508-11-69).

L'IMPORTANT C'EST D'AIMER (Fr.) (**) : Forum Orient Express, 1er (233-42-26) ; Parnassiens, 14e (329-83-11).

L'INCONNU DU NORD-EXPRESS (A., v.o.) : Action Christine Bis, 6e (329-11-30).

JÉSUS DE NAZARETH (It., v.f.) : Grand Pavois, 15e (554-46-85).

LADY LOU (A., v.o.) : Action Christine Bis, 6e (329-11-30).

LILI MARLEEN (All., v.o.) : Rivoli, 4e (272-63-32).

LOLITA (A., v.o.) : André-Bazin, 13e (337-74-39).

MAIS QUI A TUÉ HARRY ? (A., v.o.) : Hautefeuille, 6e (633-79-38) ; Marignan, 8e (359-92-82) ; Parnassiens, 14e (320-30-19).

MANHATTAN (A., v.o.) : Paramount Odéon, 6e (325-59-83).

MEAN STREET (A.*, v.o.), Movies, 1er (260-43-99), Alpha, 5e (354-39-47), Balzac, 8e (561-10-60) ; 14 Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79). — V.f. : Paramount Montparnasse, 14e (329-90-10).

MERLIN L'ENCHANTEUR (A., v.f.) : UGC Opéra, 2e (261-50-32).

MEURTRE D'UN BOOKMAKER CHINOIS (ex-LE BAL DES VAURIENS) (A., v.o.) : Forum, 1er (297-53-74) ; 14 Juillet Parnasse, 6e (326-58-00) ; 14 Juillet Racine, 6e (326-19-68) ; George-V, 8e (562-41-46) ; 14 Juillet Bastille, 11e (357-90-81) ; 14-Juillet Beaugrenelle, 15e (575-79-79).

MIDNIGHT EXPRESS (A., v.f.) (**) : Capri, 2e (508-11-69).

MONTY PYTHON, SACRÉ GRAAL (Angl., v.o.) : Cluny Ecoles, 5e (354-20-12).

MONTY PYTHON, LA VIE DE BRIAN (Ang., v.o.) : Quintette, 5e (633-79-38).

LA MORT AUX TROUSSES (A., v.o.) : Movies, 1er (260-43-99).

NOBLESSE OBLIGE (A., v.o.) : Action Ecoles, 5e (325-72-07).

LES NUITS DE CABIRIA (It., v.o.) : Champo, 5e (354-51-60).

ORANGE MÉCANIQUE (A., v.o.) (**) : Forum Orient-Express, 1er (233-42-26) ; Marignan, 8e (359-92-82). — V.f. : Français, 9e (770-33-88) ; Montparnasse Pathé, 14e (320-12-06).

ORFEU NEGRO (Fr.) : Grand Pavois, 15e (554-46-85).

OSCAR (Fr.) : Forum O. Express, 1er (233-42-26) ; Berlitz, 2e (742-60-33) ; Ambassade, 8e (359-19-08) ; Mistral, 14e (539-52-43) ; Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Pathé Clichy, 18e (522-46-01).

PHANTOM OF THE PARADISE (A., v.o.) (*) : Châtelet Victoria, 1er (508-94-14).

PARIS VU PAR (1964) (F.), Olympic Entrepôt, 14e (545-35-38).

RASHOMON (Jap., v.o.) : Saint-Lambert, 15e (532-91-68).

RUSTY JAMES (A., v.o.) : Cinoches Saint-Germain, 6e (633-10-82).

LES SEPT SAMOURAIS (Jap., v.o.) : Panthéon, 5e (354-15-04).

LA SOIF DU MAL (A., v.o.) : Lincoln, 8e (359-36-14) ; Parnassiens, 14e (320-30-19.

SUEURS FROIDES (A., v.o.) : Action Christine, 6e (329-11-30).

TAXI DRIVER (A., v.o.) (**) : Boîte à films, 17e (622-44-21).

TEX AVERY FOLIES (A., v.o.), Logos, 5e (354-42-34).

THE BLUES BROTHERS (A., v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) ; UGC Danton, 6e (329-42-62) ; Biarritz, 8e (723-69-23).

THE ROSE (A., v.o.) : Châtelet Victoria, 1er (508-94-14).

THE SERVANT (A., v.o.) : Champo, 5e (354-51-60).

TO BE OR NOT TO BE (Lubitsch) (A., v.o.) : Saint-André-des-Arts, 6e (326-80-25).

TRAQUENARD (A., v.o.) : Action Christine Bis, 6e (329-11-30).

LES 39 MARCHES (A., v.o.) : Parnassiens, 14e (320-30-19).

UNE ÉTOILE EST NÉE (A., v.o.) (version intégrale) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Publicis Saint-Germain, 6e (222-72-80) ; Publicis Champs-Elysées, 8e (720-76-23) ; Bienvenüe Montparnasse, 15e (544-25-02) ; Kinopanorama, 15e (306-50-50).

VICTOR VICTORIA (A., v.o.) : Saint-Germain Village, 5e (633-63-20).

VIVRE ET LAISSER MOURIR (A., v.o.) : Gaumont Halles, 1er (297-49-70) ; Cluny Palace, 5e (354-07-76) ; Colisée, 8e (359-29-46). — V.f. : Richelieu, 2e (233-56-70) : Bretagne, 6e (222-57-97) ; Français, 9e (770-33-88) ; Fauvette, 13e (331-60-74) ; Mistral, 14e (559-52-43) : Gaumont Convention, 15e (828-42-27) ; Pathé Clichy, 18e (522-46-01) ; Gambetta, 20e (536-10-96).

LE VOYEUR (Angl., v.o.) : Logos, 5e (354-42-34).

WEST SIDE STORY (A., v.o.) : Paramount Odéon, 6e (325-59-83) ; Balzac, 8e (561-10-60).

ZÉRO DE CONDUITE (F.), Denfert, 14e (321-41-01).

Les festivals

ERIC ROHMER : COMÉDIES ET PROVERBES : Studio Cujas, 5e (354-89-22), mer., sam. : la Femme de l'aviateur ; jeu., dim., mar. : le Beau Mariage ; ven., lun. : Pauline à la plage.

ERIC ROHMER : ELOGE A LA RIGUEUR : Denfert, 14e (321-41-01), mer., sam., dim., mar. : Perceval le Gallois ; mer., ven., sam., dim., mar. : la Collectionneuse ; jeu., lun., sam : le Genou de Claire ; mer., ven., dim., mar. : l'Amour l'après-midi ; jeu. : la Marquise d'O ; jeu., lun. : la Carrière de Suzanne.

FANTASTIQUE, FICTION (v.o.) : Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36), ven. : Hurlements ; sam. : Repulsion (**) ; ven., sam. : Salo ou les 120 journées de Sodome (**) ; ven., sam. : L'Exorciste (**) ; ven : Pulsions (**) ; ven., sam. : Au-delà du réel (*) ; sam. : le Cercle infernal (*).

LA GRANDE PARADE DES COMÉDIES MUSICALES (v.o.) : Mac-Mahon, 17e (380-24-81), mer., mar. : la Blonde ou la Rousse ; jeu. : L'amour vient en dansant ; ven. : O toi ma charmante ; sam : Cover Girl ; dim. : Funny Girl ; lun. : Ma sœur est du tonnerre.

HITCHCOCK (v.o.), Action rive gauche, 5e (329-44-40), mer., ven., dim., mar. : les Oiseaux ; jeu., sam., lun. : Psychose.

HITCHCOCK PÉRIODE ANGLAISE (v.o.), Le club de l'étoile, 17e (380-42-05), mer., sam., lun. : Une femme disparaît ; jeu, mar. : jeune et innocent ; ven., dim. : Les 39 Marches.

HOMOSEXUALITÉ (v.o.), Ciné Beaubourg, 3e (271-52-36) : dim., lun., mar. : Sébastiane ; dim., lun. : l'Homme blessé ; dim., lun., mar. : Querelle : dim., lun. : Outrageous ; dim., lun., mar. Flesh.

HUMPHREY BOGART (v.o.) : Action Christine bis, 6e (329-11-30), mer., jeu. : La femme à abattre ; ven., sam. : Passage to Marseille ; dim., lun., mar. : les Anges aux figures sales.

MARX BROTHERS (v.o.), Action écoles, 5e (325-72-07), mer. : Monkey Business ; jeu. : Chercheurs d'or ; ven. : Un jour aux courses ; sam. : les Marx au grand magasin ; dim. : Une nuit à l'Opéra ; lun. : la Soupe au canard ; mar. : Plume de cheval.

LES POLARS DE L'ÉTÉ (v.o.), Action Lafayette, 9e (329-79-89), mer., jeu. : L'Évadé d'Alcatraz ; ven., sam. : Et tournent les chevaux de bois ; dim., lun., mar. : le Baiser du tueur.

QUINZAINE B. BLIER Cinéma présent, 19e (203-02-55), mer., sam. : la Femme de mon pote ; jeu., dim., lun. : Calmos ; ven., sam., dim. : Notre histoire.

L'ÉTÉ DES STARS : AL PACINO (v.o.), Rialto, 19e (607-87-61), tlj, sf mar. : l'Epouvantail ; tlj, sf mar. : Avec les compliments de l'auteur ; tlj, sf mar. : Panique à Needle Park.

OTTO PREMINGER (v.o.), Studio de la Contrescarpe, 5e (325-78-37), tlj. : Laura ; la Rivière sans retour ; Carmen Jones ; Ambre.

LE PARI DEPARDON : Studio des Ursulines, 5e (354-39-19), tlj : Reporters ; tlj., sf dim. et lun. : San Clemente ; mer., dim., lun., mar : Tchad-Yemen-Tibesti Too ; mer., jeu., ven., dim., lun. : Faits divers ; jeu., ven., sam., dim., lun. : Numéro zéro ; tlj., les Années déclic.

France / services

RADIO-TÉLÉVISION

Samedi 11 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

20 h 35 Théâtre : le Sexe faible.
D'E. Bourdet. Mise en scène R. Hanin et P. Vielhescaze, décors M. Loeb, réal. L. Iglesis. Avec B. Haller, C. Gensac.
Une satire des richissimes Américaines qui déferlent sur la vieille Europe et entretiennent des gigolos, après la guerre de 1914.

22 h 30 Alfred Hitchcock présente... la Valise en crocodile.
Série de courts métrages présentés et réalisés par Hitchcock.
Un architecte est assommé dans sa voiture. Près de lui, une malette marquée aux initiales « P. C. ».

23 h 5 Journal.

23 h 20 Fréquence vidéo.

23 h 55 Journal de voyage avec André Malraux.
A la recherche des arts du monde entier : Manet ou la naissance de l'art moderne. Série de J.-M. Drot. (Rediffusion).
Définissant l'art moderne comme « une libération des instincts », André Malraux analyse ce qui change dans le domaine de l'art à travers l'œuvre de Manet.

1 h Jeux olympiques. (En direct de Los Angeles).
Plusieurs finales : athlétisme, boxe, gymnastique rythmique, épée par équipes et football.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

20 h 35 Le petit monde de Fernand Contandin, dit Fernandel,
De C.-J. Philippe.
Un portrait qui est aussi une biographie et un hommage au grand comique qui restera toujours l'extraordinaire Don Camillo! On reverra avec délectation des extraits de films dont François Ier, Simplet, Ali Baba, le Petit Monde de Don Camillo, *de Julien Duvivier,* la Vache et le Prisonnier, *et autres documents.*

21 h 35 Magazine : Les enfants du rock.
Avec : Altered Images, Orchestral Manœuvre in the Dark, The Beat, Blancmange, Elton John, Belles Stars, Dire Straits.

23 h Journal.

23 h 20 Bonsoir les clips.

23 h 50 Jeux olympiques.
En différé, finale de boxe ; athlétisme ; en direct, finales : athlétisme, escrime, football.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

20 h 35 Feuilleton : Dynastie.
Krystle et Blake font chambre à part. Fallon, enceinte de Jeff, en aime un autre. Vingt-huitième épisode.

21 h 20 La dernière manchette.
Emission de Gérard Jourd'hui.
Pour les amateurs de sensations fortes et de spectacles « rétro », les plus grands matches de catch ou de boxe des années 50 et quelques-uns d'aujourd'hui. Cette semaine, le combat de catch féminin Brigitte Born contre Léo Deweert.

22 h 30 Journal.

22 h 50 Histoire de l'art : la Liberté éclairant le peuple.
Le mystérieux tableau de Delacroix, qui mêle l'histoire et la mythologie, devenu plus tard l'emblème universel des enthousiasmes populaires.

23 h 5 Musiclub.
Concerto pour trompette, *de Hummel, par Maurice André, à la trompette, et l'Orchestre philharmonique des Pays de Loire.*

FRANCE-CULTURE

20 h 30 La ville d'été.
21 h Devant les rêves.
21 h 30 4e Festival international de piano de la Roque d'Anthéron : Chick Corea.

FRANCE-MUSIQUE

20 h 30 Concert (Festival de Lausanne 1984) : « Magnificat », de Monteverdi, deux motets de Bruckner, « Messe en ut majeur » de Beethoven, par The Monteverdi Choir et l'Orchestre de chambre de Lausanne, dir. J.-E. Gardiner, sol. Y. Kenny, P. Walker, A. Thompson, D. Pittman-Jennings.

23 h Les soirées de France-Musique : œuvres de Brahms, Liszt, Debussy, Szymanovski, Beethoven et Mahler.

Dimanche 12 août

PREMIÈRE CHAINE : TF 1

9 h 15 A Bible ouverte.
9 h 30 Orthodoxie.
10 h Présence protestante.
10 h 30 Le jour du Seigneur.
11 h Messe du « dimanche des enfants » à La Bourboule (Puy-de-Dôme).
11 h 55 Quarante ans déjà.
12 h Jeux olympiques (résumé).
13 h Journal.
13 h 25 Série : Agence tous risques.
14 h 30 Sports-vidéo.
Les grands moments des J. O., tiercé et variétés.
17 h 35 Les animaux du monde.
Histoires de bêtes : Portrait de trois passionnés d'animaux.
18 h 15 Série : Des autos et des hommes.
Dans le Paris des années folles (1924-1930), des voitures de rêve, l'Hotchkiss habillée de lézard, l'Hispano, la Delage...
19 h 10 Série : Jesse Owens, histoire d'un champion.
20 h Journal.
20 h 35 Cinéma : Airport 80 Concorde.
Film américain de David Lowell Rich (1979).
Avec A. Delon, G. Kennedy, S. Kristel, S. Blakely, R. Wagner, M. Raye.
Pour faire disparaître un dossier le compromettant, un trafiquant d'armes cherche à détruire un avion Concorde, allant de New-York à Moscou via Paris. Les deux pilotes font des prouesses pour sauver les passagers. Dans les séries des « films-catastrophes » aériens, celui-ci, malgré les péripéties et les vedettes, est bien ennuyeux.
22 h 30 Sports dimanche.
Magazine de J.-M. Leulliot.
23 h 15 Journal.

DEUXIÈME CHAINE : A 2

9 h 20 Journal et météo.
9 h 25 Les chevaux du tiercé.
9 h 40 Jeux olympiques. (Résumé.)
12 h Récré A2.
Les Schtroumpfs.
12 h 15 Les voyageurs de l'histoire.
La campagne de Russie (1812).
12 h 45 Journal.
13 h 20 Magiquement vôtre.
14 h 15 Série : Les mystères de l'Ouest.
15 h 5 Dessin animé.
15 h 20 Variétés : Si on chantait.
A Carcassonne, avec Gérard Lenorman, Rose Laurens, Alice Dona...
16 h 15 Feuilleton : Les amours des années grises.
17 h 20 Série : Les dames de la Côte.
Rediffusion du célèbre feuilleton de Nina Companeez.
18 h 50 Stade 2.
19 h 55 Téléchat.
20 h Journal.
20 h 35 Jeu : La chasse aux trésors.
A Carrare, en Italie, avec des candidats suisses.
21 h 35 Jeux olympiques.
Equitation : concours de saut individuel.
23 h Journal.
23 h 20 Bonsoir les clips.
0 h 00 Variétés : Spécial Supertramp.
Réal. P. Grandrey-Réty.
Les membres du groupe Supertramp filmés chez eux, en répétition générale avant leur concert du 26 juin dernier. Le groupe interprète quinze titres, tous des succès.
1 h Jeux olympiques.
Marathon, et cérémonie de clôture, à Los Angeles.

TROISIÈME CHAINE : FR 3

18 h 30 Emissions pour les jeunes.
19 h 40 RFO hebdo.
20 h Wayne and Shuster.
Les humoristes canadiens.
20 h 35 La terre des vivants et le royaume des morts.
Série réalisée par R. Chanas. Textes dits par Jean Piat.
Troisième émission : après la dernière grande glaciation de tout le nord du globe, les temps farouches en France, à l'âge du fer.
21 h 30 Jazz à Juan-les-Pins.
Emission de J.-C. Averty.
Avec Jabbo Smith, Danny Barker, Orange Kellin, Frog Joseph, Lars Edegran, John Robichaux.
22 h 5 Journal.
22 h 15 Cinéma de minuit (cycle cinéma italien) : Theodora, impératrice de Byzance.
Film italien de Riccardo Freda (1952). Avec G. Marchal, G.-M. Canale, R. Baldini, I. Papas, C. Sposito, H. Guisol (v.o. sous-titrée).
Justinien, empereur de Byzance, est envoûté par une danseuse égyptienne qui le bat dans une course de chars. Il l'épouse ; elle l'aide à gouverner. Les nobles, mécontents, conspirent. Ce péplum, réalisé par un des maîtres du genre, suit la légende de la célèbre Theodora, incarnée par Gianna-Maria Canale, dont la beauté fascine. Effets de couleurs surprenants dans la composition des images.
0 h Prélude à la nuit.
« Lettre no 2 » de Monteverdi, par Delarue, haute-contre.

FRANCE-CULTURE

12 h Radios publiques de langue française : Lettres du Québec.
12 h 30 Lettre ouverte à l'auteur.
12 h 45 La matinée des autres : Flamenco 79. Avec P. de Lucia, P. de la Matrona, E. Morente, J. Menese, G. de Jerez.
14 h 15 La Comédie-Française présente : « le Personnage combattant », de Jean Vauthier. Avec M. Duchaussoy, D. Rozan, G. Riquier...
17 h Les cent ans de Pinocchio.
19 h Chronique sportive.
19 h 10 L'Or du Rhin, de Wagner (en différé de Bayreuth), par l'Orchestre du festival, dir. P. Schneider. Avec S. Nimsgern, J.-W. Prein, T. Jenkins...

FRANCE-MUSIQUE

13 h 5 Magazine international.
14 h 4 Disques compacts : Raison, Brahms, Couperin, Lalo, Haendel, Mozart, Prokofiev.
17 h Comment l'entendez-vous ? La première note et le dernier mot. Œuvres de Schumann, Purcell, Reimann, Vivaldi, Mozart, Schubert, Wagner, Berg, Bach.
19 h 5 Jazz vivant : le quintette de Paul Motian.
20 h 4 Présentation du concert : Ravel.
20 h 30 Concert (donné le 14 juillet 1984 à Dijon) : « Alborada del gracioso », de Ravel, Suite symphonique de l'opéra « l'Amour des trois oranges », de Prokofiev, « les Tableaux d'une exposition », de Moussorgski par l'Orchestre national de France, dir. R. Chailly à 21 h 45, en complément de programme, œuvres de Stravinsky, Debussy, Ravel, Fauré, Bartok.
23 h Les soirées de France-Musique : hommages à Ernest Ansermet, avec l'Orchestre symphonique de la Suisse romande.

LES SOIRÉES DU LUNDI 13 AOUT

TF 1	20 h 35 Cinéma : *les 40es rugissants,* film de Christian de Chalonge ; 22 h 40 Portrait : Agatha Christie ; 23 h 40 Court métrage.
A 2	20 h 35 Le grand échiquier : Avec Julia Migenes-Johnson. *(redif.)* ; 0 h 05 Bonsoir les clips.
FR 3	20 h 35 Cinéma : *Angélique, marquise des anges,* film de Bernard Borderie ; 22 h 45 Thalassa, magazine de la mer ; 23 h 30 Histoire de l'art ; 23 h 45 Prélude à la nuit.

TRIBUNES ET DÉBATS

DIMANCHE 12 AOUT

– *M. Jacques Pommatau,* secrétaire général de la Fédération de l'éducation nationale (FEN), est invité à l'émission « Forum » sur RMC, à 12 h 30.

MÉTÉOROLOGIE

SITUATION LE 11-08-84 A 0 h G.M.T.

PRÉVISIONS POUR LE 12.8.84 DÉBUT DE MATINÉE

Brouillard · Verglas · dans la région

Evolution probable du temps en France entre le samedi 11 août à 0 heure et le dimanche 12 août à 24 heures.

La dépression située sur l'Europe centrale et qui provoque du mauvais temps sur la moitié Sud-Est du pays se décalera vers le Nord-Est. Une amélioration se développera ainsi pendant ce week-end.

Dimanche, sur la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, la Bourgogne, le nord du Massif Central et des Alpes, le temps sera très nuageux en matinée et faiblement pluvieux. Les pluies cesseront l'après-midi et de courtes éclaircies se développeront.

Sur le reste du pays, la matinée sera brumeuse ; en cours de journée, de fréquentes éclaircies se développeront. Cependant, des passages nuageux abondants sont à craindre l'après-midi sur le Nord, la Picardie et les Ardennes. Les températures évolueront peu par rapport aux jours précédents : de l'ordre de 12° au lever du jour, elles atteindront un maximum l'après-midi compris entre 20° et 25° du nord au sud du pays.

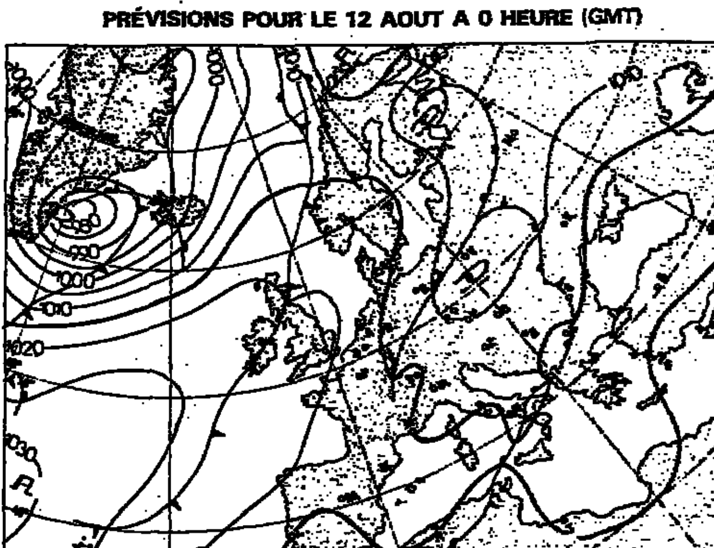
La pression atmosphérique réduite au niveau de la mer était à Paris, le 11 août à 8 heures, de 1020,2 millibars soit 765 mm de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 10 août; le second le minimum de la nuit du 10 au 11 août) : Ajaccio, 24 et 15 degrés; Biarritz, 22 et 16; Bordeaux, 23 et 15; Bourges, 19 et 14; Brest, 22 et 10; Caen, 20 et 11; Cherbourg, 18 et 11; Clermont-Ferrand, 17 et 14; Dijon, 19 et 16; Grenoble-St-M.-H., 23 et 17; Grenoble-St-Geoirs, 16 et 15; Lille, 22 et 10; Lyon, 17 et 16; Marseille-Marignane, 22 et 17; Nancy, 19 et 14; Nantes, 26 et 13; Nice-Côte d'Azur, 24 et 16; Paris-Montsouris, 22 et 12; Paris-Orly, 22 et 12; Pau, 23 et 17; Perpignan, 19 et 19; Rennes, 23 et 11; Strasbourg, 18 et 15; Tours, 23 et 11; Toulouse, 20 et 15; Pointe-à-Pitre, 32 et 26.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 28 et 19 degrés; Amsterdam, 19 et 10; Athènes, 31 et 19; Berlin, 19 et 16; Bonn, 20 et 13; Bruxelles, 22 et 12; Le Caire, 35 et 23; Iles Canaries, 25 et 20; Copenhague, 23 et 14; Dakar, 32 et 27; Djerba, 29 et 22; Genève, 20 et 16; Istanbul, 29 et 19; Jérusalem, 27 et 18; Lisbonne, 31 et 18; Londres, 20 et 9; Luxembourg, 18 et 12; Madrid, 27 et 14; Moscou, 25 et 16; Nairobi, 27 et 10; New-York, 24 et 21; Palma-de-Majorque, 27 et 13; Rio-de-Janeiro, 24 (maxi.); Rome, 26 et 17; Stockholm, 22 et 9; Tozeur, 34 et 25; Tunis, 32 et 21.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

PRÉVISIONS POUR LE 12 AOUT A 0 HEURE (GMT)



MOTS CROISÉS

PROBLÈME No 3773

HORIZONTALEMENT

I. La chute des feuilles. – II. Décoratrice en ameublement. Peut précéder un outsider, mais jamais le suivre. Le premier est toujours tendre. – III. Plus que mûr. Manifester un certain goût pour les fayots. – IV. Chevalier ou grand duc. Produit à liquider. – V. Note. Se laissent parfois rouler pour le plaisir. Quatuor pour Dumas. – VI. Collecteur des eaux usées. Ville du Hainaut. Pour ses beaux yeux, un héros brûla doublement. Personnel. – VII. Se met en boule et devient tout rouge. Prénom. Voter à droite. – VIII. Pâtée prussienne ou pâtés de maison en RDA. Fit un déplacement. Forme dangereuse de l'angine. – IX. Met fin au repos du guerrier. Participe passé. Va tout droit entre des pieds tordus. – X. Filée après avoir été donnée par un mouton. Symptôme de la rage infantile. Rendu inutilisable par la casse. – XI. Pas culinaire quand il est consommé. Flamboyante. Desservi. – XII. Divinité. Oblige parfois à rendre celui qui l'a prise. Reste près du conférencier, mais celui-ci ne doit pas y rester. – XIII. Jouit d'une bonne réputation dans la presse. Décomposa pour mieux composer. Séchoir pour étendre. – XIV. Préposition circonstancielle. Préfixe. Sommet que l'hiver couvre de neige. – XV. Epoque décadente se situant après le Moyen Age. Retient ce qui n'est pas digne d'être retenu.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
I														■	
II								■				■			
III					■									■	
IV							■								■
V			■		■						■				
VI				■				■					■		
VII					■		■					■			■
VIII					■					■					
IX		■						■			■				
X						■			■					■	
XI				■							■	■			
XII			■				■							■	
XIII					■						■				
XIV						■				■					
XV	■											■			

VERTICALEMENT

1. Sont provoqués par certains vignerons quand les leurs ne sont plus rentables. – 2. Est à l'esprit ce que la diète est au corps. Communes au cabot, au loup et au mulet. – 3. Gagnes proverbialement ton pain. Généralement condamné après une attaque. Blonde anglaise plus coulante que la « dame de fer ». – 4. Centre important pour un cheminot de la Confédération. Les ampoules y sont plus honorables que les bagues. Particule. – 5. Tout petit Loup ou tout petit Tigre. Vente, par correspondance. Négation. – 6. Visite aussi prompte qu'impromptue. Un aspect modique de la couronne. – 7. Vedette d'un théâtre d'opérations ou du Metropolitan Opera. Interjection. Délié naturellement ou lié par contrainte. Fouille le sol ou se dresse dans le ciel. – 8. Annonce la fin d'un règne sans gloire. Voie marinière. Gymnastique pure. – 9. La « rousse » la cherche pour trouver ce qu'elle recherche. Pièce maîtresse. – 10. Fait battre la campagne, particulièrement l'été. Aura à la fatigue. – 11. Peintre féministe. Prénom féminin. Démonstratif. – 12. Fixe un œil sur le sujet. Agent de l'opposition. Ne quitte jamais son intérieur. – 13. Rôle dévolu à un aspirant de la flotte. Comptabiliseras les neuvaines. – 14. Fruit. Ouvrage spirituel. – 15. Sa prise annonce parfois un passage à tabac. Alternative. Filets de merlan.

Solution du problème no 3772

Horizontalement

I. Coussin. Cuistot. – II. Rageusement. Ria. – III. Etier. Ganteries. – IV. Dense. Liter. – V. Usé. Al. Ela. – VI. Langes. Taie. – VII. Impiété. Irisons. – VIII. Ta. Créa. Mévente. – IX. Envie. Braves. Oc. – X. Tell. Les. El. – XI. Aspe. Léger. Blés. – XII. Ici. Casés. Maire. – XIII. Gratin. Eure. – XIV. Lin. Montagnards. – XV. Etoles. Eloi. Au.

Verticalement

1. Crédulité. Aigle. – 2. Oates. Manuscrit. – 3. Ugine. Piano. – 4. Sées. Licite. – 5. Sûre. Aérée. Cîme. – 6. Is. Ante. Llanos. – 7. Négligeables. – 8. Mai. Geste. – 9. Centésimales. Al. – 10. Untel. Rêver. Ego. – 11. Itératives. Muni. – 12. Ases. Bara. – 13. Trillion. Eliera. – 14. Oie. Entôler. Dû. – 15. Tassé. Sec. Sens.

GUY BROUTY.

PARIS EN VISITES

LUNDI 13 AOUT

« Paris au siècle des lumières », 15 heures, jardin de Saint-Julien-le-Pauvre.

« L'ancien Carmel de Saint-Denis », 15 heures, métro Saint-Denis-Porte de Paris, Mlle Oswald (Caisse nationale des monuments historiques).

« Le Sénat », 15 heures, 20, rue de Tournon (Connaissance d'ici et d'ailleurs).

« Le Pont-Neuf », 15 heures, 2, rue du Pont-Neuf (Paris autrefois).

« Le Marais », 14 h 30, métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

MARDI 14 AOUT

« La manufacture des Gobelins », 14 h 30, 42, av. des Gobelins, Mme Senant.

« Hôtel de Lauzun », 15 heures, 17, quai d'Anjou, Mme Legrégeois (Caisse nationale des monuments historiques).

« L'île Saint-Louis », 15 heures, angle quai d'Orléans et du pont Saint-Louis (Arcus).

« L'île de la Cité, 14 h 30, métro Cité (Les Flâneries).

« Le Marais », 21 heures, métro Saint-Paul (Lutèce-Visites).

« Cent tombeaux de femmes célèbres », 14 heures, 10, avenue du Père-Lachaise (V. de Langlade).

« L'Hôtel-Dieu autrefois », 15 heures, entrée, parvis Notre-Dame (Paris autrefois).

« Les ateliers des Gobelins », 15 heures, 42, avenue des Gobelins (Paris et son histoire).

JOURNAL OFFICIEL

Sont publiés au *Journal officiel* du samedi 11 août.

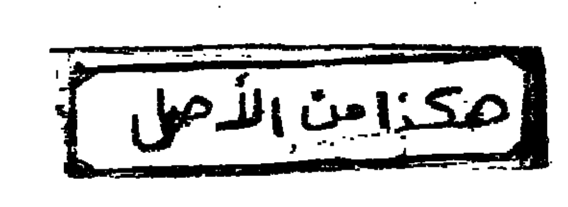
DES ARRÊTÉS

● Portant ouverture à titre expérimental du service de l'annuaire électronique.

● Modifiant l'arrêté du 26 juin 1967 relatif à l'organisation des études dans les différents départements des instituts universitaires de technologie.

UNE LISTE

● Complémentaire d'admission à l'école militaire interarmes en 1984.



Économie

POUR LICENCIER LES CADRES SANS DOULEUR

Le conseil en décrutement

Une nouvelle profession née de la crise

Vous souhaitez licencier un cadre « en douceur » ? Faites donc appel à l'un de ces spécialistes qui, depuis deux ans, prolifèrent sur la place de Paris et s'intitulent, selon les cas, conseils en décrutement, cabinets d'out-placement ou consultants en réorientation de carrière.
Seule difficulté : il vous faudra chercher, car ces dix-huit — dit-on aux dernières nouvelles — praticiens du licenciement sans douleur restent d'autant plus discrets que leurs affaires marchent bien, paraît-il. A tel point que certains, ou d'autres, envisagent d'étendre la formule aux non-cadres.

On connaissait les chasseurs de têtes et les conseils en recrutement ; voici maintenant qu'apparaissent les « conseils en décrutement », frères jumeaux des seconds, pour lesquels ils sont le prolongement d'une activité en plein essor.

A l'origine de cette profession nouvelle, il y a crûment le besoin, pour une entreprise, de se débarrasser d'un cadre « qui a fait son temps » ou qui n'est plus à sa place. L'époque est révolue, en effet, où une société pouvait mettre un cadre « sur une voie de garage » ou lui accorder une promotion « en forme de placard », comme le fait observer M. Raymond Poulain, l'un de ceux qui, justement, a investi ce marché prometteur. Aujourd'hui, pour des raisons économiques, de restructuration parfois, mais aussi de mésententes individuelles qui vont s'aggravant, une entreprise préfère voir partir le cadre avec cette bonne conscience toute récente selon laquelle *« la progression régulière dans une même filière et dans une même entreprise pendant quarante ans a cessé d'être possible ».* Mais comment faire, sachant qu'une séparation à l'amiable est préférable à une « exécution capitale » qui entraînerait, outre une détérioration du climat social interne, une dévalorisation de « l'image » à l'extérieur, tant auprès des clients et des fournisseurs que des grandes écoles ? Sachant aussi qu'elle pourrait provoquer des contentieux longs, pénibles et coûteux, ou obligerait à des explications laborieuses devant un comité d'entreprise.

C'est là qu'intervient l'homme de l'art avec quelques solides arguments. Non seulement il utilisera son savoir-faire pour conduire cette opération délicate, mais il permettra aussi à l'entreprise d'en tirer tout le bénéfice. Celle-ci pourra se vanter d'avoir « remis en état » son cadre, avant la séparation définitive, et donc d'avoir agi avec correction. Enfin, avantage non négligeable, elle pourra faire figurer les honoraires dans ses frais généraux.

Forts de leurs atouts, les conseils en décrutement refuseront toutefois les missions impossibles et préféreront traiter en toute connaissance du dossier individuel des cas bien précis et, mieux encore, isolés. *« C'est du deuxième choix, d'accord,* reconnaît sans ironie M. Jean-Pierre Casalis en parlant de ces cadres âgés de quarante-trois à cinquante ans qu'on lui confie, *mais ce n'est pas une raison pour accepter des types finis, usés ou qui ne correspondent même pas à leur carte de visite, comme les années de croissance en ont tellement produit. »*

Ecoutez, mon vieux

Concrètement, comment cela se passe-t-il ? L'entreprise doit nécessairement faire le premier pas et être capable d'annoncer à sa « victime » des vérités plausibles. *« Votre avenir n'est plus chez nous »,* dira une société, selon la configuration idéale qui plaît à M. Jean-Luc Spriet, directeur de Executive Drive - Carrière conseil. *« En fait, ça grippe,* explique-t-il. *Les capacités et le passé ne sont pas mis en cause. Il y a seulement une « histoire » antérieure entre deux parties assez adultes mais pas forcément lucides. »*

Ensuite, pour éviter le traumatisme et empêcher la diffusion du malaise dans l'entreprise, il faut aller vite et intervenir, *« y compris dans l'heure qui suit »,* affirme M. Casalis, le « décruteur » de Raymond Poulain consultants. *« Ecoutez, mon vieux, c'est un mauvais moment à passer, mais nous avons du temps devant nous et nous allons vous aider »,* vient-on alors raconter au cadre, encore sous le choc de l'émotion.

Bien sûr, les conseils en décrutement se défendent de pratiquer un « lifting » ou du « body-building », mais il s'agit quand même un peu de cela puisque leur travail consiste à renvoyer leur « client » sur le marché du travail avec les meilleures chances de succès. Selon les cabinets, les prestations varieront, allant du simple conseil en rédaction de curriculum vitae — très fréquent — à la mise en relation directe et accompagnée avec le futur employeur. Entre les deux, on trouve la tendance majoritaire, représentée par M. Casalis ou M. Spriet, qui soutiennent psychologiquement le cadre, l'aident à préciser son projet de reclassement et considèrent leur mission achevée quand il a retrouvé un emploi par ses propres moyens. Le directeur de Executive Drive accepte cependant de suivre son poulain pendant sa période d'essai, si celui-ci lui demande conseil, mais l'un et l'autre sont d'accord pour estimer que, passé quarante ans, une formation complémentaire est inutile.

« A cet âge-là, considère même M. Jean-Luc Spriet, *il n'est pas question de faire du neuf. La formation serait davantage une sécurité qu'une ressource et, dans leur cas, ils sont recrutés pour la réponse qu'ils peuvent apporter dès le lendemain matin à leur nouvelle entreprise. »*

Apprendre à se vendre

D'entrée, les termes du contrat d'« assistance » sont donc définis après un examen préliminaire de faisabilité, selon M. Casalis, ou un premier bilan d'orientation, pour M. Spriet. En plus des honoraires du cabinet, l'entreprise demanderesse se fixe un budget « de séparation » qui comprend les indemnités légales et conventionnelles de la « victime » et le temps qu'elle lui accorde sous forme de préavis ou de maintien fictif en activité avec des missions ponctuelles. *« Il faut une limite, mais pas de date butoir »,* conseillent les deux spécialistes, afin d'éviter les traumatismes. Ils affirment parvenir à un résultat en cinq ou six mois en moyenne.

Pendant ce laps de temps, vont se dérouler plusieurs phases. La première consiste en l'équivalent, pour la carrière du cadre, du « check-up » pour la santé. *« Il faut qu'ils apprennent à redécouvrir leurs points forts... qui ne sont pas toujours ceux auxquels ils pensent »,* soulignent les deux experts. Puis il faudra passer à l'étape suivante, décisive. *« On les aide à un renforcement positif »,* explique M. Spriet, qui leur demande de rédiger *« des CV opérationnels et non pas fonctionnels ». « Il faut qu'ils se regardent eux-mêmes comme une étude de produits »,* ajoute M. Casalis. *« Surtout,* précisent les deux « décruteurs », *on leur apprend à se vendre », « à considérer que leur vrai travail, maintenant, consiste à en trouver un »* et à faire des efforts de *« marketing personnel ».*

Plutôt que de lancer leurs « clients » dans des recherchess tous azimuts, les conseils en décrutement les amènent à sélectionner leur champ de recherche, voire à définir un seul objectif. M. Spriet comme M. Casalis insistent, à ce point, sur les méthodes à mettre en œuvre et proposent à leurs poulains d'avoir recours à la recherche directe, par opposition avec les petites annonces ou même les relations. *« Trop peu de gens,* remarquent-ils, *savent développer et utiliser leurs informations ».*

Ces travaux préparatoires étant menés, et le cadre ayant retrouvé une motivation, commence alors la période intensive de recherche d'un emploi. Pour Executive Drive, M. Spriet va jusqu'à mettre au point *« un plan de prise de contacts »* qui entraîne le postulant à prévoir jusqu'à quinze rendez-vous par semaine avec, dans la foulée, des séances d'évaluation des résultats obtenus et, parfois, correction des erreurs constatées.

Dans la meilleure des hypothèses, le cadre trouve alors un emploi, quitte sans dommage son ancien employeur et repart avec un moral retrouvé. Bien sûr, les conseils en recrutement ne manquent pas, en final, de raconter des histoires édifiantes qui, toutes, valorisent leur nouvelle profession. M. Casalis assurera que, *« s'il y a des échecs, il n'y en a pas que nous n'ayons pas prévus ».* Il affirme, en outre, *« qu'on ne risque pas de devenir assistante sociale ».* Plus péremptoire, M. Spriet garantit que, dans toutes les situations qu'il a pu rencontrer, il n'a *« jamais vu une embauche se conclure par une dévalorisation ».* Certaines, même, assure-t-il, se sont terminées par une augmentation de salaire. *« Trois sur quatre de mes clients, en moyenne, ont trouvé par la méthode de l'approche directe,* ajoute-t-il, *dont deux ont eu à choisir entre deux opportunités. »*

Pour les « décruteurs », il existe sans aucun doute des perles oubliées par les entreprises ou même des trésors qui se sous-estimaient, pourvu qu'ils acceptent de remettre en cause la logique de leur carrière. *« Trop souvent,* constatent-ils, *les cadres, réagissent en fonction d'un modèle alors qu'ils peuvent tenir des postes précis en raison de leur expérience passée ».* Confiants dans les ressources du marché du travail, les conseils en décrutement tirent de leurs observations des règles simples et optimistes. Même âgés, même « licenciés sans douleur », des cadres peuvent retrouver une activité s'ils sont battants et efficaces. *« Leur vraie carte, c'est d'être opérationnels sur un créneau étroit »,* expliquent-ils, car les réticences à l'égard de ces anciens, selon eux, s'effacent alors comme par enchantement. Ils aboutissent d'ailleurs à la conclusion que, malgré ou à cause du chômage, le marché de l'embauche souffre d'un manque de fluidité. Ce qui conforte les chances de leur profession, paradoxalement née et favorisée par la crise.

ALAIN LEBAUBE.

FIN DU CONFLIT SUR LE STEAK HACHÉ SURGELÉ

Bocaviande reste seul maître de Chiron

La guerre du steak haché surgelé ne continuera pas. Les deux groupes coopératifs agricoles, qui s'étaient, il y a quatre ans, mis d'accord pour reprendre Chiron SA, avant de se retrouver, en juin dernier, englués dans une cascade de procès réciproques, ont décidé d'enterrer... le hachoir de guerre. Ils l'ont fait savoir, vendredi 10 août, dans un communiqué de presse quelque peu sibyllin. En gros, on revient à la case départ ; le divorce est complet, et c'est l'un des deux — le plus gros dans le traitement de la viande — qui conserve l'intégralité de Chiron SA.

En 1980, Bocaviande, société anonyme, filiale commune de l'Union laitière normande (ULN) et de l'Union coopérative de Normandie (UCANOR), s'intéresse au sort de Chiron SA, affaire familiale du Choletais, numéro un du steak haché surgelé. Cette dernière, dont l'usine a été détruite quelques mois plus tôt, est à la recherche de partenaires pour assurer son expansion. La Coopérative d'Ancenis (CANA), polyvalente, est sur les rangs. L'accord se fait à trois (*le Monde* du 9 mai 1980), par le biais d'une filiale de la CANA, la SOBIVA (Société des viandes de Bretagne et d'Anjou) : la CANA prend 13,27 % du capital de Bocaviande ; Chiron cède 35 % de son capital à Bocaviande et 35 % à la CANA, et Bocaviande entre dans le capital de SOBIVA avec vocation d'en détenir, dans cinq ans, 51 % des parts.

Depuis quatre ans, les *« divergences »*, les *« désaccords »* pudiquement évoqués dans le communiqué de *« séparation amiable »*, s'accumulent. Mésentente d'hommes, certes, mais aussi différence de conceptions dans la manière de mener les affaires et de prendre les décisions. En février 1984, rien ne va plus. M. Chiron vend les 30 % qu'il détenait encore dans Chiron SA à Bocaviande, qui contrôle désormais 65 % de la société. La guerre judiciaire commence. Fin mai, la CANA saisit le tribunal d'Angers, réclamant 15 % de Chiron, et Bocaviande le tribunal de Nantes, réclamant l'égalité de traitement sur SOVIBA... Le 7 juin, le juge des référés met sous séquestre 15 % de Chiron et *« 50 % plus une action »* de SOVIBA.

Il fallait négocier. On a négocié. Bocaviande (5,45 milliards de francs de chiffre d'affaires en 1983, 2 500 personnes et 28 % de son activité à l'exportation, rachète à la CANA les 35 % restants de Chiron (1 milliard de francs de chiffre d'affaires, 27 % à l'exportation, huit cent cinquante personnes) et quitte la SOBIVA (650 millions de francs de chiffre d'affaires). Tandis que la CANA (3,5 milliards de francs de chiffre d'affaires toutes activités confondues) quitte Bocaviande.

La solution est assez coûteuse pour Bocaviande (une vingtaine de millions en tout), mais les banques, au premier rang desquelles le Crédit agricole, se sont montrées compréhensives. La situation, du reste, n'est pas figée. Pourquoi Bocaviande resterait-il, à terme, seul propriétaire de Chiron SA ? Il lui faudra bien dégager des moyens nouveaux pour continuer, à côté de ses sociétés d'abattage (Normandie, Bretagne, Est, et maintenant Loire, avec Chiron), de sa société de commerce international (Biret, premier exportateur français de viande), à se diversifier. Bocaviande n'a-t-elle pas repris en juillet Soleil-Antilles, une société de Plohermel qui fabrique des plats antillais surgelés ?

JOSÉE DOYÈRE.

RECTIFICATIF. — Plusieurs mots ont été omis dans nos premières éditions du *Monde* du samedi 11 août, dans l'article intitulé « La politique commerciale des Etats-Unis en accusation ». Nous écrivions que la France, *« selon le* Financial Times, *contreviendrait à l'esprit sinon à la lettre des accords »* du COCOM. Nous aurions dû imprimer : *« La France, selon des officiels américains interrogés par le* Financial Times, *contreviendrait »*, etc. L'erreur a été corrigée dans nos éditions ultérieures.

Économie

COMMENT MAITRISER LA CROISSANCE DÉMOGRAPHIQUE ?

Le développement ne suffit pas

(Suite de la première page.)

Une troisième catégorie répond enfin au schéma classique, dans sa cohérence : en Chine, déclin démographique et progrès économiques sont allés de pair ; en Afrique noire, marasme et malnutrition coïncident avec les taux de fertilité les plus élevés du monde.

Démographes et planificateurs en sont donc venus à s'interroger sur les mécanismes internes de ces contradictions. Sur quels facteurs repose le succès – ou l'échec – des politiques démographiques ? Quelques éléments sont aujourd'hui connus, qui portent sur l'étendue et le type des pratiques contraceptives dans le tiers-monde. Des notions – plus fragiles, moins précises – apparaissent aussi sur le recours à l'avortement provoqué, dont la délégation américaine a fait l'un des sujets les plus controversés (*le Monde* du 10 août) de la conférence de Mexico.

Il y a dix ans, les pratiques contraceptives modernes étaient mises en œuvre en Asie, apparaissaient en Amérique latine, restaient quasi inconnues en Afrique. Il avait fallu près de quinze ans – l'élaboration de la contraception orale aux États-Unis, puis du stérilet, remonte au début des années 60 – pour que ces techniques sortent des laboratoires et reçoivent un début d'application à grande échelle.

Où en est, aujourd'hui, l'utilisation des méthodes contraceptives ? Selon les chiffres fournis par les Nations unies, quelque 300 millions de couples dans le monde pratiquent le contrôle des naissances, dont les deux tiers vivent dans les pays développés. Sur le total, la stérilisation vient en tête de tous les procédés (30 %), suivie par les moyens que les Nations unies qualifient de « variés » (25 %), c'est-à-dire les méthodes traditionnelles, puis par la pilule (20 %), le stérilet (15 %) et les préservatifs masculins (10 %). Une analyse plus fine des situations nationales dans le tiers-monde montre des écarts spectaculaires selon les pays, puisque les femmes recourent à la contraception à raison de 90 % au Costa-Rica, 55 % en Indonésie, 40 % au Kenya et 10 % au Népal, pour ne citer que ces exemples.

Pour la majorité des démographes, l'usage – global – des pratiques contraceptives reste ainsi étonnamment faible, malgré les progrès très rapides enregistrés dans certains pays au cours de ces dernières années. En Inde, par exemple, la proportion des femmes mariées âgées de quinze à quarante-quatre ans qui pratiquent la planification familiale est passée de 8 % à 23 % en dix ans ; en Malaisie, dans le même laps de temps, de 6 à 36 %, en Thaïlande de 10 à 39 % ; au Mexique de 13 à 40 %, en cinq ans seulement.

Les méthodes contraceptives à travers le monde

Mais ces progrès contrastent avec bien des stagnations. Ainsi au Pakistan, les trois quarts des femmes en âge de procréer connaissent l'existence de la contraception, mais un tiers seulement d'entre elles y ont accès. En Afrique noire, la limitation des naissances, à quelques exceptions près, n'est le fait que de rares minorités urbaines. Au total, dans le monde entier, estiment les Nations unies, la moitié seulement des femmes exposées au risque d'une grossesse non désirée utilisent une méthode contraceptive efficace. Et cela malgré le fait que cent dix-huit pays aient officiellement adopté aujourd'hui une stratégie de planification familiale.

Pourquoi une telle inégalité dans les résultats ? D'abord pour des raisons politiques : la Chine par exemple, par l'obligation imposée de l'enfant unique, est parvenue dans ce domaine à des résultats sans précédent en moins de dix ans, puisque les autorités chinoises font état d'une proportion de trois quarts des couples pratiquant la contraception (1). Mais cela au prix d'une contrainte extrême sur les libertés individuelles à laquelle bien peu de régimes, fussent-ils autoritaires, pourront et voudront se résoudre. Le premier ministre indien a payé fort cher au cours de sa carrière politique les pratiques brutales de son gouvernement dans ce domaine, que le Bangladesh expérimente à son tour dans la difficulté.

En tout état de cause, il serait sommaire d'attribuer aux seules options idéologiques et politiques le succès des stratégies démographiques. Il est en effet un autre facteur, puissant, de succès, sur lequel les spécialistes insistent aujourd'hui avec juste raison : la baisse de la mortalité infantile. Tant que celle-ci reste à des niveaux très élevés, le réflexe consiste à « stocker » les enfants ; dès qu'elle décline, même dans des conditions socio-économiques difficiles, comme on l'a constaté à Sri-Lanka ou dans le sud de l'Inde, le taux de fertilité baisse, moyennant le décalage nécessaire pour que les familles accordent crédit à un système sanitaire qui leur permette de perdre moins d'enfants. En ce sens, les stratégies de vaccination, de réhydratation par voie orale, l'encouragement de l'allaitement maternel, exercent sans aucun doute un effet puissant sur l'espacement des naissances.

Encore faut-il que les couples disposent des moyens d'utiliser la contraception : méthodes sûres, diffusion assurée sans ruptures dans l'approvisionnement, surveillance sanitaire minimale, enfin et surtout adaptation des procédés aux contraintes et aux cultures locales. Comment s'expliquer, par exemple, le faible succès du stérilet dans le tiers-monde ? D'abord par le fait que sa mise en place exige une intervention médicale, même légère ; d'autre part parce qu'il peut provoquer quelques infections, difficiles à juguler dans un environnement sanitaire médiocre ; enfin parce qu'il entraîne souvent de fortes hémorragies menstruelles, peu acceptables par les femmes du tiers-monde, fréquemment sous-alimentées, donc anémiées et privées de fer.

D'autres freins

La relative modicité du recours à la contraception orale dans le tiers-monde s'explique quant à elle par sa difficile acceptabilité : l'usage n'en est pas simple dans les milieux où règne l'analphabétisme et où l'encadrement sanitaire est quasi inexistant. La diffusion restreinte de la contraception injectable (seulement un million et demi d'utilisatrices), dont les progrès ont été freinés par l'argumentation écologiste comme par l'étrange réticence de l'administration américaine, est regrettée par beaucoup. Quant à la contraception masculine, elle relève encore de l'expérimentation.

Mais il est d'autres freins, trop peu souvent évoqués. L'enfant n'est pas seulement dans le tiers-monde une protection sociale pour l'avenir, là où n'existe aucun dispositif légal : il est aussi une force de travail. Les Nations unies chiffrent à un million l'effectif d'enfants au travail dans les pays industrialisés, mais à vingt-neuf millions leur nombre en Asie du Sud, neuf millions en Asie de l'Est, dix millions en Afrique et trois millions en Amérique latine.

D'autres pratiques culturelles, enfin, ralentissent les progrès de la planification familiale dans le tiers-monde, singulièrement le mariage précoce des jeunes filles, donc les maternités juvéniles, dangereuses pour le nourrisson comme pour sa mère. Il est établi qu'un retard de l'âge du mariage contribue fortement à réduire non seulement la mortalité maternelle et infantile, mais aussi la fécondité. Or, à l'heure actuelle, au Bangladesh, au Pakistan, au Tchad, en Ethiopie, par exemple, la moitié des jeunes filles sont déjà mariées à seize ans.

Les données relatives à l'avortement provoqué, dans le tiers-monde, sont beaucoup moins sûres et de loin moins nombreuses, pour une raison simple : dans la grande majorité des pays en voie de développement, héritiers sur ce point comme sur d'autres du droit colonial, l'interruption de grossesse demeure illégale. Les pays asiatiques où elle est tolérée, voire encouragée, restent l'exception. Les Nations unies estiment à quelque cinquante millions par an le nombre global d'avortements, dont plus de la moitié sont clandestins, entraînant environ deux cent cinquante mille décès évitables.

Au total, les connaissances relatives aux fluctuations démographiques de la planète se sont fortement étoffées au cours de ces dernières années, plongeant dans la perplexité ceux qui entretenaient une vision par trop sommaire des mouvements de population, confortant de manière inopinée ceux qui y constatent l'un des derniers refuges de l'irrationalité.

CLAIRE BRISSET.

(1) Cette donnée recèle quelques mystères. On ignore par exemple si la Chine range l'avortement dans les méthodes contraceptives. Il faut d'autre part souligner que la politique de l'enfant unique s'accompagne d'une pratique de l'infanticide des petites filles qu'attestent de nombreux témoignages.

La conférence de Mexico saisie par la politique

(Suite de la première page.)

Amendement tactique destiné à obtenir le maintien en l'état de la recommandation contestée, les Occidentaux s'apprêtant eux aussi à suivre, au moins partiellement, les Etats-Unis sur ce terrain.

Les négociations pour arriver à des compromis acceptables par tous et évitant des votes en commission, voire en séance plénière, paraissent difficiles. Sur le désarmement, les Américains accepteraient, de même que les Occidentaux en général, que la recommandation soit remplacée par une allusion dans le préambule. Mais ce sont peut-être les Soviétiques qui risquent de ne pas accepter un texte trop édulcoré. Sur l'affaire israélienne, les Etats-Unis paraissent intraitables.

Pour l'administration Reagan, à une semaine de la Convention républicaine, un échec de la conférence pourrait être aussi payant sur le plan électoral qu'un accord : il montrerait aussi bien que celle-ci se bat et assume son rôle de leader du monde libre. La délégation américaine a fait remarquer au cours d'une nouvelle conférence qu'il fallait pouvoir montrer à l'opinion publique des Etats-Unis, traditionnellement peu enthousiaste pour l'aide à l'étranger, que l'argent consacré à celle-ci *« servait à quelque chose »*.

Ainsi la conférence de Mexico sur la population devient non seulement une affaire de politique internationale mais un élément dans le débat de politique intérieure américain, un phénomène accusé par une présence massive de la presse américaine. Ce samedi 11 août, c'est une délégation de congressistes américains (quatre démocrates, un républicain) opposée au retournement de la Maison Blanche sur l'aide à l'étranger en matière de population, qui vient à son tour faire une déclaration, sinon à la conférence, du moins à la presse.

GUY HERZLICH.

RFA

● **Chute de la production industrielle.** – La grève dans la métallurgie ouest-allemande pour la semaine de trente cinq heures a provoqué une chute de 9,5 % de la production industrielle en juin par rapport à mai en données corrigées des variations saisonnières, a annoncé jeudi à Bonn le ministre fédéral de l'économie.

La production de biens d'équipements a diminué à elle seule de 19,5 %, en raison de la baisse de 60 % de la production automobile. – *(AFP).*

● **Les prix ont baissé de 0,2 % en juillet.** – C'est finalement de 0,2 % que les prix de détail auront baissé au cours du mois de juillet en RFA. Dans une première estimation *(le Monde* daté des 29 et 30 juillet), l'Office fédéral des statistiques avait indiqué une baisse de 0,1 %. Sur douze mois, les prix ont augmenté de 2,2 %.

Revue des valeurs

BOURSE DE PARIS

Semaine du 6 au 10 août

Le songe d'une nuit d'été ?

LES exploits de Wall Street et le charme discret de la relance et des incitations fiscales à l'investissement évoqués par M. P. Bérégovoy, le nouveau ministre de l'économie et des finances, ont laissé cette semaine la Bourse de Paris songeuse. Interrogatif, le marché a marqué un temps d'arrêt, puis a fait un bon pas en arrière, a prudemment remis un pied devant l'autre, s'est immobilisé derechef avant de décider à la veille du week-end de s'avancer un peu. Un tour pour rien. D'un vendredi à l'autre, les divers indices n'ont virtuellement pas bougé.

La représentation donnée par Wall Street les trois derniers jours de la semaine précédente avait sans doute été trop éblouissante. *« Trop beau pour être vrai »*, disait-on autour de la corbeille ; et d'attendre les « matinées » suivantes à New-York.

Ces dernières donnèrent l'occasion aux timorés d'affirmer bien haut : *« Nous vous l'avions bien dit. Cela ne pouvait pas durer. »* Bien timorés en effet. Car, en fait, rien de déterminant ne devait se produire de l'autre côté de l'eau, sinon des ventes bénéficiaires très bien absorbées d'abord, un peu moins bien ensuite, mais qui laissaient au Dow Jones presque tout le bénéfice de ses gains antérieurs sans l'éloigner beaucoup (quelques point seulement) de la fameuse barre des 1 200 refranchie en fanfare pour la première fois depuis six mois.

Bonne consolidation ou forte résistance : Wall Street, en tout cas, avait une très belle allure, surtout après sa course menée au train d'enfer que l'on sait.

Les professionnels le reconnaissaient, du reste. Mais soupçonneux, quand même, les opérateurs demeuraient dans la coulisse. Les tourbillons du dollar leur donnaient quelques vertiges. Ils prêtèrent quelque attention à l'interview accordée par M. Pierre Bérégovoy à notre confrère *le Matin de Paris*. En particulier, le passage relatif aux *« incitations fiscales à l'investissement »* leur fit dresser l'oreille alors que se rapproche très vite la période, ô combien délicate, des arbitrages sur le budget de 1985.

Mais il n'y avait pas d'appel de note pour l'expliciter. Et le mot de « croissance », employé par le ministre dans sa déclaration, n'était pas clair non plus. De quoi voulait-il parler au juste ? De relance, quand l'OCDE déconseille formellement à la France de se lancer dans une aventure aussi dangereuse et préconise de maintenir le cap sur la rigueur ?

Bref, la communauté boursière est restée sur sa faim.

Là-dessus, Wall Street allait de nouveau se donner en spectacle. Et quel spectacle ! Féerique. A grandes enjambées, le « Dow » se rapprochait du pic historique des 1 287,20 atteint le 29 novembre 1983. Vendredi soir, il n'en était plus éloigné que de 40 points. Mais cela, la Bourse, à la veille du week-end, ne le savait pas encore. Mieux valait, car, à mi-parcours, sur un claquage, l'écart se creusait (68 points). En revanche, la prouesse de la veille (près de 28 points de hausse encore) aurait dû la mettre en appétit. Au lieu de cela, toujours avec des courants d'affaires passablement étriqués, le marché devait se borner, comme à son habitude, à faire son ordinaire de quelques décimales (+ 0,7 %). Juste de quoi avoir l'air. Quelqu'un, à propos de cette reprise – en était-ce une vraiment ? – lança : *« C'est un mouvement tranquille »*. Beaucoup étaient quand même déçus.

Mais faut-il s'étonner des réticences de la Bourse de Paris ? Voir Wall Street, en l'espace d'une seule semaine, gravir presque toute la longue pente descendue durant six mois, a de quoi couper le souffle. Incroyable mais vrai. Les boursiers se frottaient les yeux pour constater qu'ils ne rêvaient pas. *« Et puis, vous comprenez,* nous disait le chef du département Bourse d'un grand établissement de la place, *tant que le gouvernement n'exprimera pas clairement ses intentions sur la façon dont il entend mener les affaires de la France... »* Ce qu'un gérant de portefeuille, traduisit plus crûment par : *« Qu'est-ce que M. Bérégovoy nous mijote ? Au bout du compte, ne sera-ce pas quelque chose qui ressemblera à de la relance, aura le goût de la relance mais ne sera pas de la relance ? »*

Sous les lambris, d'autre part, l'atmosphère de suspicion était entretenue par les craintes diffuses qu'inspirait la rentrée. Sera-t-elle chaude ou bien seulement tiède ? La CGT a-t-elle les moyens de déclencher des mouvements d'agitation de grande envergure ? Et puis, disons-le tout net : la Bourse de Paris est au creux de l'été. Nombre de « décideurs » sont en vacances. Leurs remplaçants marchent sur des œufs et n'osent pas prendre trop d'initiatives dans la crainte de se tromper. D'autres s'apprêtent à partir et ne parlaient que de cela. Avec la coupure du 15 août, un grand nombre céderont probablement à la tentation de faire le pont... ou le viaduc. La semaine prochaine a de bonnes chances d'être complètement creuse. Mais sait-on jamais ? Le songe d'une belle nuit d'été peut conduire parfois à des réveils triomphants.

En attendant, si les investisseurs ont fait la fine bouche devant les valeurs françaises, ils ont continué à croquer à belles dents les belles étrangères. En début de semaine notamment, les transactions se sont élevées à 238 millions de francs quand, sur le marché des actions domestiques, le volume d'affaires atteignait péniblement 182 millions. Cette fringale s'est un peu calmée ensuite pour reprendre à la veille du week-end. Les hauts niveaux maintenus par la devise titre (jusqu'à 10,53 francs et 10,10 francs au plus bas) en témoignent. La hausse de 8 % de l'indice INSEE des valeurs étrangères aussi. Il y avait longtemps que pareil phénomène ne s'était pas produit au Palais.

ANDRÉ DESSOT.

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

	Cours 3 août	Cours 10 août
Or fin (kilo en barre)	96 950	99 400
– (kilo en lingot)	96 850	99 400
Pièce française (20 fr.)	617	613
Pièce française (10 fr.)	410	435
Pièce suisse (20 fr.)	576	582
Pièce latine (20 fr.)	569	570
● Pièce tunisienne (20 fr.)	560	550
Souverain	724	726
Souverain Elizabeth II	721	732
● Demi-souverain	371	380
Pièce de 20 dollars	4 195	4 200
– 10 dollars	2 110	2 070
● – 5 dollars	1 350	1 340
– 50 pesos	3 890	3 850
● – 20 marks	700	701
– 10 florins	595	596
● – 5 roubles	400	405

VALEURS LE PLUS ACTIVEMENT TRAITÉES A TERME (*)

	Nbre de titres	Val. en cap. (F)
IBM (1)	64 463	79 398 643
BSN (1)	25 742	63 491 781
L'Oréal	28 124	62 748 535
Elf (1)	277 052	56 446 963
St-Gobain part. (1)	43 761	51 696 185
CSF	154 421	48 746 539
Club Médit. (1)	52 403	46 600 336
Bail Invest.	77 902	43 470 035
Schlumberger (1)	90 035	41 192 978
Moët (1)	23 619	39 292 019
CNE 3 % (1)	9 770	34 804 960
Carrefour	17 878	25 887 675
United techn. (1)	61 949	24 751 111
General Elec. (1)	39 149	22 878 213

* Du 2 au 9 août.
(1) Séance de vendredi incluse.

LE VOLUME DES TRANSACTIONS (en milliers de francs)

	6 août	7 août	8 août	9 août	10 août
RM	350 000	249 183	208 236	189 266	343 993
Comptant R. et obl.	1 716 166	2 041 246	1 761 330	1 785 347	2 283 401
Actions	23 940	21 733	17 035	24 457	20 281
Total	2 090 343	2 312 162	1 986 601	1 999 070	2 647 675

INDICES QUOTIDIENS (INSEE base 100, 29 décembre 1983)

Franç.	108,6	107,1	107,8	107,8	–
Étrang.	91,7	86,5	88,8	89,3	–

COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100, 29 décembre 1983)

Tendance	105,4	104,1	104,7	104,8	105,6

(base 100, 31 décembre 1981)

Indice gén.	162,7	160,9	160,9	161,5	163,6

BOURSES ÉTRANGÈRES

NEW-YORK

Une vigueur étonnante

Cette semaine encore, Wall Street a fait preuve d'une étonnante vigueur. Malgré les efforts déployés depuis le 24 juillet dernier, qui lui avaient permis de regagner tout le terrain perdu durant les six derniers mois, le marché new-yorkais s'est encore offert le luxe de progresser un peu.

Après avoir consolidé ses positions avec aisance, jeudi, il repartait en flèche. La séance de vendredi s'annonçait époustouflante. A midi, le « Dow » enregistrait déjà une avance de 26 points. Las ! Des ventes bénéficiaires survenues au dernier moment provoquaient un renversement de tendance. Mais la journée s'achevait sur un repli de 6 points, le bilan définitif restait brillant : 1 086 hausses pour 546 baisses. D'un vendredi à l'autre, l'indice des industrielles n'en a pas moins monté de 15,90 points, à 1 217,97, et n'est plus distant de son plus haut niveau de toujours (1 287,20 le 29 novembre 1983) que de 69 points. Pourquoi cette défaillance au dernier moment quand tout contribuait à pousser le marché vers de nouvelles cîmes (ralentissement de l'expansion, détente des taux, forte concentration de la masse monétaire) ? L'annonce d'une augmentation des prix de gros en juillet (+ 0,3 %), plus forte qu'escomptée, accompagnée soudain d'une tension sur le loyer de l'argent interbancaire. Mais le marché en a vu d'autres et les grands investisseurs, à l'origine du récent « boom », n'ont pas, disait-on, désarmé.

Un nouveau record est encore tombé cette semaine avec 753,86 millions de titres échangés (contre 696,16 millions).

	Cours 3 août	Cours 10 août
Alcoa	35	37 1/8
ATT	19 1/8	19 1/4
Boeing	51 3/4	51
Chase Man. Bank	38 5/8	43 1/8
Du Pont de Nemours	48 3/8	48 3/4
Eastman Kodak	76 3/4	75 3/4
Exxon	39	41 3/8
Ford	42 7/8	45
General Electric	56 3/4	57 5/8
General Foods	57 3/8	58 3/4
General Motors	73	75 1/2
Goodyear	27	27 1/2
IBM	120	121 1/8
ITT	24 7/8	25
Mobil Oil	24 5/8	27 5/8
Pfizer	35 1/4	35 7/8
Schlumberger	45	46 1/2
Texaco	32 3/4	34 7/8
UAL Inc.	40	36 3/8
Union Carbide	54 1/4	55 5/8
US Steel	24 1/2	26
Westinghouse	25 3/8	25 3/8
Xerox Corp	37 1/8	38 7/8

LONDRES

Nouvelle hausse

Stimulé par le double abaissement des taux de base bancaire, l'annonce d'une diminution de la masse monétaire et la hausse de Wall Street, le marché s'est redressé en fin de semaine pour atteindre son plus haut niveau depuis deux mois.

Indices « FT » du 10 août : industrielles, 846,3 (contre 831,4) ; mines d'or, 557,2 (contre 514,40) ; Fonds d'Etat, 80,08 (contre 77,98).

	Cours 3 août	Cours 10 août
Beecham	343	340
Bowater	165	162
Brit. Petroleum	453	478
Charter	248	238
Courtaulds	119	129
De Beers (*)	553	590
Dunlop	39	39
Free State Geduld	32 1/2	32 7/8
Glaxo	915	945
Gt. Univ. Stores	545	568
Imp. Chemical	582	606
Shell	588	630
Unilever	895	925
Vickers	175	172
War Loan	33 3/4	35 1/2

(*) En dollars.

TOKYO

Effritement

Peu d'affaires cette semaine au Kabuto-Cho, qui, comme Paris, n'a pas cédé au chant des sirènes de Wall Street.

Vendredi 10 août, le Nikkeï Dow Jones s'inscrivait à 10 375,93 (contre 10 385,12) et l'indice général à 801,66 (contre 802,81).

	Cours 3 août	Cours 10 août
Akaï	407	414
Bridgestone	610	602
Canon	1 270	1 290
Fuji Bank	855	880
Honda Motors	1 290	1 450
Matsushita Electric	1 650	1 680
Mitsubishi Heavy	219	231
Sony Corp.	3 600	3 510
Toyota Motors	1 390	1 470

Encouragé par Wall Street, mais aussi grâce à des achats d'origine étrangère, le marché a poursuivi son avance.

Indice de la Commerzbank du 10 août : 986, contre 974,2.

	Cours 3 août	Cours 10 août
AEG	96,80	94,80
BASF	154,80	156,30
Bayer	165,30	167,50
Commerzbank	150	153,70
Deutschebank	334,50	342
Hoechst	167,40	169
Karstadt	231	240
Mannesman	141,80	143,70
Siemens	385,50	390,90
Volkswagen	177,70	180

Crédits-Changes-Grands marchés

BOURSES ÉTRANGÈRES

NEW-YORK

LONDRES

TOKYO

L'euromarché

Les banques américaines défendent leur territoire

Une formidable bataille paraît engagée entre les banques américaines et leurs euroconsœurs. Les premières sont résolues, à la suite de l'abolition de la retenue à la source aux Etats-Unis, à conserver pour elles seules les bénéfices de cette disparition et l'exclusivité du marché américain des capitaux. La cession par Paribas à Merrill-Lynch de Becker-Paribas, sa filiale à part entière, semble s'inscrire dans ce conflit. Peut-être même apparaîtra-t-elle un jour comme la Gettysburg des Européens au terme d'une guerre où la sécession aura été le fait des Américains.

A première vue, l'opération n'apparaît évidente ni pour Paribas ni pour Merrill-Lynch. La banque française donne l'impression de faire un pas en arrière en abandonnant sa position américaine au moment même où tout le monde se rue à New-York, qui, sous l'effet de la disparition de la taxe sur les emprunts émis aux Etats-Unis, tend à devenir le premier centre financier mondial. En outre, Becker-Paribas possède à Londres une excellente maison dont l'activité dans les secteurs secondaire et primaire du marché euro-obligataire s'est fortement accrue récemment. Chacun s'attendait même que Paribas, à l'instar d'autres banques françaises, transfère de plus en plus son euro-activité dans la City.

Pour Merrill-Lynch qui a enregistré durant le deuxième trimestre de cette année une perte de 33 millions de dollars, l'acquisition de Becker-Paribas, dont les résultats ne doivent pas être très brillants, ne semble à première vue guère susceptible d'améliorer sa situation, même si le négoce de papier commercial dans lequel Becker-Paribas est en partie spécialisé est de nature à parachever l'ambition de Merryll, qui est d'être le premier dans ce domaine aux Etats-Unis.

En fait, l'achat de Becker-Paribas par Merryll-Lynch va lui valoir une mauvaise publicité aux Etats-Unis. Mais c'est peu cher payer si le retrait de Paribas, après vingt-cinq ans de présence outre-Atlantique, reflète la volonté de la communauté bancaire américaine d'expulser du marché les banques étrangères qui tentent présentement de s'y précipiter. De la même manière, les 100 millions de dollars d'actions Merrill versés à Paribas, en échange de la cession de Becker-Paribas, ne sont rien pour l'établissement américain au regard de l'effet dissuasif sur les maisons non américains désireuses de s'implanter à New-York. Le message a, du reste, été déjà compris par les Allemands et les Suisses, tandis que les banques françaises installées à New-York sont concernées par l'absorption de Becker-Paribas.

Moins spectaculaire que l'affaire Becker-Paribas, mais tout aussi significatif, a été le refus cette semaine de la banque d'investissements américaine Morgan Stanley d'inclure le Crédit suisse-First Boston (CS-FB) dans le syndicat de direction d'un nouvel euro-emprunt Texaco de 300 millions de dollars sur trois ans. Morgan Stanley ayant obtenu le mandat, au terme d'une soumission des plus concurrencées, a estimé que la stratégie de placement relevait de sa seule autorité et que les prétentions en la matière du CS-FB étaient inacceptables. Ce dernier, qui, cette année, avait dirigé et placé 1,7 milliard de dollars d'emprunts euro-obligataires nouveaux pour Texaco, pense que ce précédent lui confère une expérience et une connaissance de l'emprunteur lui permettant d'avoir son mot à dire dans la nouvelle transaction.

En définitive, toute l'affaire semble plus politique que technique. Le Crédit Suisse-First Boston est de loin l'eurobanque la plus active sur le marché international des capitaux. Elle est, comme sa raison sociale l'indique, le résultat d'une alliance qui jusqu'à ce jour s'est révélée des plus fructueuses entre le Crédit suisse zurichois et la First Boston, l'une des principales banques d'investissements des Etats-Unis. On peut maintenant s'interroger pour savoir si, dans le cadre du présent conflit qui oppose les grands établissements bancaires américains aux européens, l'association pourra survivre pendant longtemps encore.

Une activité exceptionnelle

En attendant, le temps n'est pas aux vacances sur le marché euro-obligataire. Il a fait preuve cette semaine d'une activité exceptionnelle : plus de 3 milliards de dollars d'euro-émissions nouvelles ont vu le jour ! Trois d'entre elles ont été dirigées par Paribas, dont en l'occurrence il faut souligner la diligence, l'expérience et la technologie.

La française Thomson est venue, au travers de sa filiale néerlandaise Thomson-Brandt International, solliciter 75 millions de dollars de notes à deux ans à partir d'un prix au pair d'un coupon annuel de 13,25 %, et d'une commission pour les banques dirigeant l'opération de 1,125 %. De plus, l'emprunteur espère lever 75 millions supplémentaires parce qu'à son émission sont attachés des warrants offerts à un prix unitaire de 12,50 dollars, qui donneront au porteur la possibilité d'acquérir au pair des euro-obligations à sept ans, dont le coupon annuel sera également de 13,25 %. La proposition Thomson a immédiatement bénéficié d'un grand succès ; vendredi, les warrants se traitaient à 18 dollars et les euro-obligations à 100/100,75.

En choisissant une durée de seulement deux ans pour les notes initiales, Paribas a trouvé un créneau qui s'est confirmé être le bon. Il y a très peu d'europapier français à relativement courte échéance parce qu'en dessous de cinq ans il est soumis à la retenue à la source. Dans le cas présent, l'euro-emprunt échappe à cette règle parce qu'il est émis par une société domiciliée hors de l'Hexagone.

Pour Thomson, le résultat est excellent. L'euro-émission s'appuyant sur un swap, le débiteur se trouvera en fin de course avec des capitaux dont le coût est inférieur au Libor. Cette pratique, qui est courante chez les banquiers, l'est moins parmi les sociétés industrielles parce que très souvent leurs directeurs financiers ne sont pas au fait des dernières techniques de pointe.

Auparavant, Paribas avait lancé un euro-emprunt de 250 millions de dollars pour le compte d'une banque américaine d'épargne et de prêt, la Dade Savings and Loan Association. D'une durée de cinq ans, il a été proposé au pair avec un coupon annuel de 13,125 % et la traditionnelle eurocommission de 1,875 %.

A ce sujet, il faut souligner l'énorme différence entre le niveau des honoraires encaissés par les eurobanques et celui en vigueur aux Etats-Unis. Outre-Atlantique, la commission bancaire, pour un emprunt comme celui de la Dade Association, aurait au maximum totalisé 0,55 %. On comprend dès lors le désir farouche des banques américaines d'arrêter l'invasion européenne sur leur territoire, qui, dans le cadre de la vive concurrence qui s'en-suivrait, aurait certainement pour effet d'entraîner une érosion supplémentaire des commissions bancaires et des conditions générales.

C'est pour un établissement américain de même type que le précédent, l'Atlantic Federal Savings and Loan Association, que Paribas a offert au pair 150 millions de dollars d'euro-obligations à dix ans, qui, à la demande des porteurs, pourront être remboursées par anticipation après cinq et sept ans. La structure du taux d'intérêt, qui est variable et trimestriel, est des plus originales. Ce taux sera le plus bas, soit de l'addition de 75 points de base au rendement des Bons du Trésor américains à un an, soit sans aucune marge, du seul rendement des notes à cinq ans du gouvernement américain. En refixant tous les trois mois le coupon basé sur des taux de référence plus étendus, et en choisissant pour ceux-ci un taux à court terme et un autre à moyen terme, le risque pour les prêteurs de voir la courbe des taux d'intérêt s'inverser, les plus courts devenant supérieurs aux plus longs, est réduit. Vendredi, le papier se traitait avec une très minime décote de 0,04-0,02. Le marché a donc vivement apprécié cette formule, qui démontre une fois de plus en quel état de désuétude est tombé le Libor.

CHRISTOPHER HUGHES.

Les devises et l'or

Une pause pour le dollar ?

Le dollar allait-il, cette semaine, pulvériser tous ses records et pour la première fois dépasser 9 F ? Mardi 7 août, nombreux étaient ceux qui, dans les milieux financiers, tenaient l'événement pour imminent. Ce jour-là, la devise américaine avait en effet coté 8,9730 F, niveau déjà inégalé et flirté avec cette fameuse barre des 9 F quelques heures plus tard à New-York. En même temps, il avait atteint 2,93 DM à Francfort (plus haut niveau depuis onze ans et demi) et s'était approché très près de 2,48 francs suisses et des 3,30 florins, ce qui, aux Pays-Bas, ne s'était pas vu depuis treize ans.

La semaine avait pourtant commencé, comme la précédente s'était achevée, c'est-à-dire sous le signe d'une certaine détente. Avec le léger reflux des taux d'intérêt et la confirmation, aux Etats-Unis, d'un ralentissement de l'expansion, le dollar s'était maintenu lundi à peu près partout au voisinage de ses cours du vendredi précédent.

Mais, une fois encore, l'accalmie ne durait pas et le lendemain le billet vert démontrait, dans des marchés redevenus très nerveux, qu'il n'avait rien perdu de son allant.

Il y avait de bonnes raisons à cela. Le Trésor américain s'apprêtait à lancer ses trois opérations de refinancement portant sur une somme globale de 16,07 milliards de dollars. Les taux d'intérêt sur les federal funds étant d'autre part remontés à leur plus haut niveau depuis deux ans, la crainte était vive que le Trésor n'éprouve des difficultés à trouver autant d'argent sans offrir des taux plus rémunérateurs, ce qui aurait favorisé l'apparition de nouvelles tensions sur le front monétaire.

Simultanément, l'on enregistrait aux États-Unis un afflux assez considérable de capitaux en quête de placements tant à Wall Street, dont les prouesses avaient suscité des convoitises pour les valeurs américaines, que sur le marché obligataire new-yorkais.

Enfin, M. Paul Volcker, président de la Réserve fédérale, avait repris la parole. Ses déclarations, qui avaient la semaine précédente contribué à calmer le jeu, ont cette fois jeté un sérieux froid. Qu'a dit M. Volcker ? Que les journalistes avaient mal traduit ses propos et que, s'il n'entrait pas dans ses intentions de durcir sa politique de crédit, il était décidé à passer outre la situation l'exigeait.

Bref, tous les éléments étaient en place pour favoriser une nouvelle hausse du dollar. Elle n'eut pourtant pas lieu immédiatement. La première adjudication du Trésor américain (6,5 milliards de dollars) passait comme une lettre à la poste. Du coup le loyer de l'argent interbancaire fléchissait et, en dépit de sérieuses réticences, le dollar était contraint de rebrousser chemin : 8,9485 F, 2,9190 DM.

Mais les mouvements de Yo-Yo de la monnaie américaine n'étaient pas, pour autant, terminés. Jeudi, d'abord en baisse sur le succès rencontré par la deuxième adjudication du Trésor, le dollar remontait brusquement sur toutes les places, à la suite cette fois des nouvelles inquiétantes parvenues du golfe Persique faisant état d'une recrudescence des bombardements irakiens, et se retrouvaient à ses niveaux de la veille.

Nouveau sursaut, nouvelles inquiétudes. Comment allait se dérouler la troisième et dernière opération de refinancement du Trésor ? Beaucoup donnaient à l'événement le caractère d'un test . Heureusement, tout se passa le mieux du monde. En prime, les milieux financiers eurent droit à une bonne surprise : la contraction de la masse monétaire fut quatre fois plus importante que prévu : 2,6 milliards de dollars au lieu de 500 à 700 millions. Vendredi, le dollar décrochait nettement : de 1 % à Paris, d'autant à Zurich et même de 1,2 % à Francfort. Bref ! le dollar à 9 F, ce n'était pas encore pour cette fois. Et les cambistes, dont les nerfs avaient été mis à rude épreuve, pouvaient souffler. Alors que, la semaine précédente, le sentiment était franchement haussier sur les différentes places, les spécialistes s'attendent maintenant à une pause... d'« *au moins huit jours* », disait-on au service des changes de la filiale parisienne d'une grande banque étrangère.

Mais « *le dollar est farceur* », ajoutait le chef cambiste d'un autre établissement. « *Et si d'aventure Wall Street et le marché obligataire américain drainent trop de capitaux étrangers, nous allons encore avoir du pain sur la planche.* » Il ne pensait pas si bien dire, puisque, dans la nuit de vendredi, le dollar remontait vivement à New-York (2,8950 DM, 8,9050 F) sur la soudaine poussée des taux interbancaires déclenchée par une hausse des prix de gros en juillet (+ 0,3 %), plus forte que prévu.

Si rien n'indique que le dollar puisse durablement s'assagir vis-à-vis des monnaies européennes, il pourrait bien au moins ne plus monter par rapport au yen. Le gouverneur de la Banque du Japon, M. Haruo Maekawa, est de cet avis. Mais, prudent, il y met quand même une condition : « *Que la perspective d'une hausse des taux d'intérêt américains s'éloigne.* »

Les cours de l'or ont étroitement suivi les fluctuations du dollar. D'abord en hausse jusqu'à 352,40 dollars l'once, ils sont redescendus à 342 dollars avant de remonter vendredi soir, comme le 3 août, un peu au-dessus de 350 dollars. Dans la nuit, à New-York, l'or rechutait à 343 dollars.

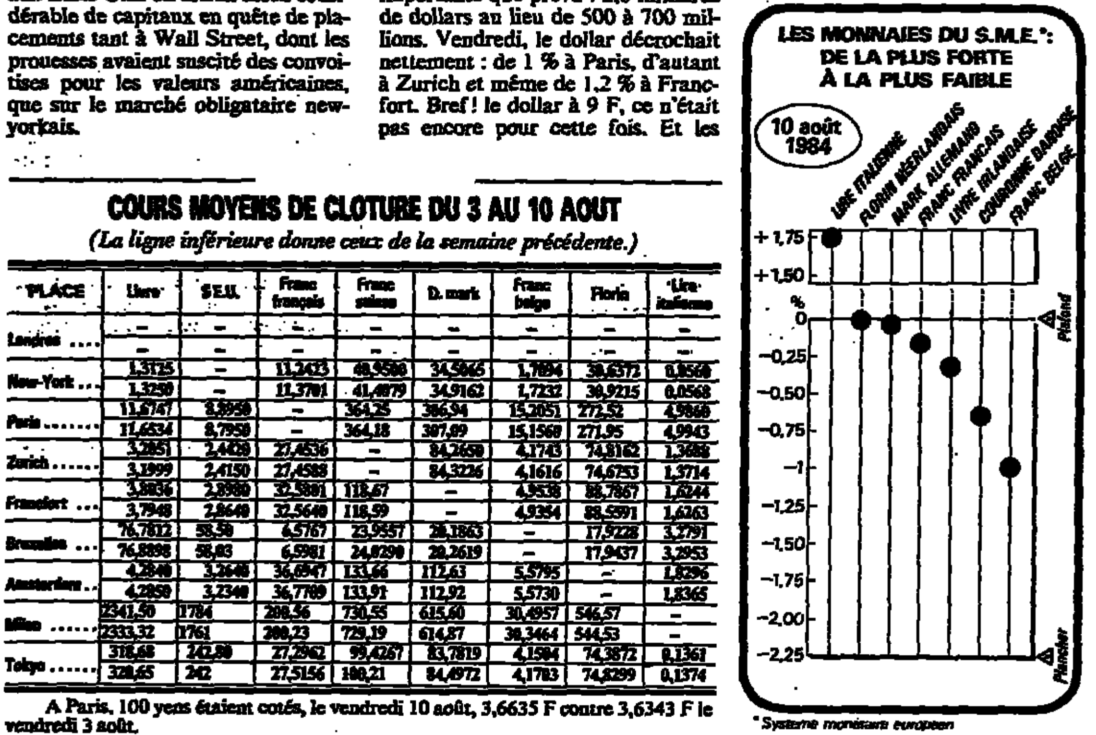
A. D.

COURS MOYENS DE CLOTURE DU 3 AU 10 AOUT

(La ligne inférieure donne ceux de la semaine précédente.)

PLACE	Livre	$ E.U.	Franc français	Franc suisse	D. mark	Franc belge	Florin	Lire italienne
Londres	—	—	—	—	—	—	—	—
	—	—	—	—	—	—	—	—
New-York	1,3125	—	11,2423	40,9500	34,5065	1,7094	30,6372	0,0560
	1,3250	—	11,3701	41,4879	34,9162	1,7232	30,9215	0,0568
Paris	11,6747	8,8950	—	364,25	306,94	15,2051	272,52	4,9860
	11,6534	8,7950	—	364,18	307,09	15,1560	271,95	4,9943
Zurich	3,2051	2,4420	27,4536	—	84,2650	4,1743	74,8162	1,3688
	3,1999	2,4150	27,4588	—	84,3226	4,1616	74,6753	1,3714
Francfort	3,8036	2,8980	32,5801	118,67	—	4,9538	88,7867	1,6244
	3,7948	2,8640	32,5640	118,59	—	4,9354	88,5591	1,6263
Bruxelles	76,7812	58,50	6,5767	23,9557	20,1863	—	17,9228	3,2791
	76,8898	58,03	6,5981	24,0290	20,2619	—	17,9437	3,2953
Amsterdam	4,2840	3,2640	36,6947	133,66	112,63	5,5795	—	1,8296
	4,2850	3,2340	36,7709	133,91	112,92	5,5730	—	1,8365
Milan	2341,50	1784	200,56	730,55	615,60	30,4957	546,57	—
	2333,32	1761	200,23	729,19	614,87	30,3464	544,53	—
Tokyo	318,68	242,80	27,2962	99,4267	83,7819	4,1504	74,3872	0,1361
	320,65	242	27,5156	100,21	84,4972	4,1703	74,8299	0,1374

A Paris, 100 yens étaient cotés, le vendredi 10 août, 3,6635 F contre 3,6343 F le vendredi 3 août.



* Système monétaire européen

Les matières premières

Hausse de l'argent

Fluctuations de prix contenues dans d'étroites limites, ralentissement de l'activité en fonction de la trêve estivale, telles ont été les caractéristiques essentielles de cette semaine sur les places commerciales. Toutefois, la situation monétaire (dettes des pays en voie de développement et taux d'intérêt encore élevés) ne manquera pas d'exercer une influence déterminante sur les prix.

MÉTAUX. – *Le mouvement de reprise s'est confirmé sur l'argent à Londres dans le sillage de l'or. Mais la hausse ne sera vraiment durable que si les taux d'intérêt revenaient à des niveaux normaux.*

DENRÉES. – *Nouvelle chute des cours du sucre sur tous les marchés. Les mauvaises nouvelles abondent. Ainsi, la production mondiale de la campagne 1983-1984 est plus importante que prévue, elle atteint en effet 96,44 millions de tonnes.*

LES COURS DU 10 AOUT 1984

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente)

MÉTAUX. – Londres (en sterling par tonne) : cuivre (high grade), comptant, 1022,50 (1010,50) ; à trois mois, 1041 (1029) ; étain comptant, 9 475 (9 510) ; à trois mois, 9 401 (9 420) ; plomb, 356,50 (374) ; zinc, 648 (643) ; aluminium, 887 (876,50) ; nickel, 3 605 (3 645) ; argent (en pence par once troy), 598 (573,50). – New-York (en cents par livre) : cuivre (premier terme), 59 (58,50) ; argent (en dollars par once), 7,84 (7,46) ; platine (en dollars par once), 343,90 (338,20). – Penang : étain (en ringgit par kilo), inch. (29,15).

TEXTILES. – New-York (en cents par livre) : coton, octobre, 66,20 (66,88) ; décembre 67,04 (67,64). – Londres (en nouveau pence par kilo), laine (peignée à sec), octobre, 512 (523). – Roubaix (en francs par kilo), laine, octobre, inch. (51,60).

CAOUTCHOUC. – Londres (en livres par tonne) : R.S.S. (comptant), 645-670 (665-680).

DENRÉES. – New-York (en cents par lb ; sauf pour le cacao, en dollars par tonne) : cacao, septembre, 2 186 (2 062) ; décembre, 2 053 (2 055) ; sucre, septembre, 3,90 (4,31) ; octobre, 4,07 (4,44) ; café, septembre, 144,74 (140,12) ; décembre, 141,80 (137,20). – Londres (en livres par tonne) ; sauf le sucre en dollars : sucre, octobre, 115 (121,80) ; décembre, 124,60 (130) ; café, septembre, 2 337 (2 245) ; novembre, 2 340 (2 259) ; cacao, septembre, 1 852 (1 816) ; décembre, 1 655 (1 666). – Paris (en francs par quintal) : cacao, décembre, 1 932 (1 925)) ; mars, 1 930 (1 910) ; café, novembre, 2 673 (2 630) ; janvier, 2 660 (2 590) ; sucre (en francs par tonne), octobre, 1 321 (1 300) ; décembre, 1 354 (1 340) : tourteaux de soja. – Chicago (en dollars par tonne), septembre, 157,80 (160,90) ; octobre, 159,60 (162,20). – Londres (en livres par tonne), octobre, 133,40 (136,50) ; décembre, 140,20 (142,80).

CÉRÉALES. – Chicago (en cents par boisseau) : blé, septembre, 354 (354 1/2) ; décembre, 372 1/4 (373 1/2) ; maïs, septembre, 294 3/4 (296 1/2) ; décembre, 283 3/4 (285).

INDICES. – Moody's, 1 012,3 (1 011,70) ; Reuter, 1 874 (1 874,6).

Marché monétaire et obligataire

Baisse des taux

Un ton résolument confiant à la Maison Blanche – élection présidentielle oblige – et des propos plus mesurés à la Réserve fédérale, où l'on persiste à souffler le chaud et le froid. Voilà bien le climat psychologique qui prévalait (une fois de plus, est-on tenté d'écrire), de l'autre côté de l'Atlantique. Dans un premier temps, le Bureau du budget, qui présentait, lundi, au Congrès, son rapport de conjoncture, permettait de repasser au crayon les esquisses tracées depuis quelques jours : la croissance économique devrait se ralentir par rapport au rythme du premier semestre, mais les taux d'intérêt devraient demeurer encore élevés cette année, pour ne baisser que modérément en 1985, en raison de l'importance du déficit budgétaire.

En publiant cette étude, à quarante-huit heures de l'audition de M. Donald Regan, on sentait bien que le Congrès voulait le tirer discrètement par la manche, afin de modérer les termes de son discours. Mais, mercredi, quand le secrétaire au Trésor a pris la parole devant la commission économique, autre instance parlementaire du Congrès, il a démarré sur les chapeaux de roue en annonçant d'emblée pour le PNB un taux de croissance de 6,5 % sur l'ensemble de l'année 1984, nettement supérieur aux prévisions établies en avril dernier (5 %), voire à celles du mois de janvier (4,5 %).

Il est vrai que cette moyenne repose sur un taux ramené à 4 %, voire 4,5 % pour les six derniers mois, contre 7,1 % au premier semestre, a admis M. Regan, continuant à asséner quelques bonnes nouvelles, qui devraient intervenir d'ici à la fin de l'année : un taux de chômage réduit de 7,5 % à 6,8 % et un « trou » budgétaire de 175 milliards de dollars (sensiblement identique au chiffre avancé par les parlementaires), qui devrait commencer à être un peu comblé en 1985. Et les taux d'intérêt ? murmurait-on sur les bancs de la Commission. Eh bien, on devrait assister à une désescalade, accompagnée d'un taux d'inflation modéré, ne serait-ce que pour donner une bonne leçon à « *ces économistes qui ne paraissent pas encore avoir compris la nature et la force de la reprise actuelle* ».

En écho à ces prédictions baissières sur les taux, on assistait effectivement, cette semaine, à un repli général des rendements à l'occasion des adjudications diverses de bons du Trésor lancées en trois tranches distinctes, notamment sur les longues échéances. A titre d'exemple, lors de la vente aux enchères d'effets à trente ans (elle a porté sur 4,8 milliards de dollars), le taux de rendement moyen de ces bons du Trésor a été ramené à 12,52 % contre 13,32 % pour la précédente adjudication de même nature, laquelle remontait au 15 mai dernier. Soit le plus bas niveau depuis celle du mois de février 1984, lorsque ce taux de rendement était ressorti à 11,88 %.

De son côté, M. Paul Volcker, le patron du Fed, s'est déclaré un peu préoccupé par la croissance du crédit (la masse monétaire a pourtant baissé de 2,6 milliards de dollars), signe, selon lui, que la reprise économique est actuellement supérieure à un rythme jugé normal. Adressant au passage un démenti à l'attention de ces journalistes du *Washington Post* qui avaient cru déceler dans ses derniers propos – un tantinet ambigus – la crainte d'un redémarrage de l'inflation, M. Volcker s'en est pris, une fois de plus, à sa bête noire : le déficit budgétaire. Après réflexion, l'avertissement aurait-il été entendu ? Vendredi soir à New-York, les taux interbancaires remontaient à 10 3/4 %.

L'initiative britannique

Ailleurs, c'est-à-dire sur notre Vieux Continent, l'Allemagne fédérale a annoncé la suppression prochaine de la taxe de 25 % frappant, sous la forme d'une retenue à la source, les revenus d'obligations détenues par des étrangers. Après les Etats-Unis, en juillet, c'est donc au tour de la RFA de vouloir essayer de retenir chez eux une partie des capitaux qui filent sur l'euromarché. Le Japon pourrait bien faire de même.

A Nottingham, sur le sol de cette Grande-Bretagne en proie à un interminable conflit des mineurs, grévistes et « jaunes » faisaient le coup de poing, mais, pendant ce temps, à la City, avec le flegme qu'on leur connaît, les Britanniques abaissent successivement, à deux reprises, le taux de base pratiqué par leurs banques commerciales, pour le ramener de 12 % à 11 1/2 %, puis à 11 % vendredi matin.

Chez nous, le loyer de l'argent au jour le jour est monté de 11 % à 12 % en fin de semaine sur le marché monétaire, simple conséquence des émissions de bons du Trésor (plus de 10 milliards de francs). Depuis quelque temps (*le Monde* daté 15-16 juillet), on parle de plus en plus d'un abaissement probable (d'un point ?) du taux de l'épargne populaire, phénomène logique dans un contexte de ralentissement de l'inflation et de – légère mais régulière – baisse des taux. Sur le marché, « *on espère que cette décision interviendra rapidement* », afin de diminuer de 1/2 point les taux des échéances à trois, quatre ou cinq ans.

Sur le marché obligataire, la demande est soutenue sur les emprunts TMO et TRA ainsi que sur les fonds d'Etat, tandis que les émissions *in fine* du secteur public sont recherchées. Communiqués par Paribas, les taux hebdomadaires de rendement moyen s'établissent ainsi : emprunts d'Etat à plus de sept ans : 12,54 % contre 12,68 % ; à moins de sept ans : 12,35 % contre 12,48 % ; émissions publiques, taux brut : 13,86 % contre 13,96 % ; taux net : 12,32 % contre 12,42 % ; secteur industriel, taux brut : 14,31 % contre 14,34 % ; taux net : 12,76 % contre 12,54 %. Aucune insertion d'emprunts n'étant prévue au *BALO* du 13 août, les prochaines émissions sur le marché primaire ne devraient pas intervenir avant la semaine suivante (toujours la Citibank et la Sapar), dans le meilleur des cas.

SERGE MARTI.

Le Monde

UN JOUR DANS LE MONDE

EN APPLICATION DU NOUVEAU CONCORDAT

Les rapports financiers entre l'Etat italien et l'Eglise catholique sont modifiés

Rome. – La commission bipartite chargée de définir les rapports financiers entre le Vatican et l'Etat italien a terminé ses travaux le jeudi 9 août. Le nouveau concordat signé entre les deux parties le 18 février et remplaçant les accords de Latran de 1929 (*le Monde* des 27 janvier et 21 février 1984) n'était en fait qu'une sorte d'accord cadre et stipulait qu'une commission devait, dans les six mois, régler la question du statut des biens ecclésiastiques et du financement de l'Eglise par l'Etat. Une question épineuse sur laquelle avaient buté toutes les tentatives précédentes de révision des accords de Latran de 1929.

La commission présidée, du côté italien, par M. Francesco Margiotta Broglio, professeur, spécialiste de droit canon à l'université de Florence, et Mgr Attilio Nicora pour le Saint-Siège, a rempli sa mission dans les temps et mis sur pied une construction juridique originale.

Partant du principe de l'autofinancement de l'Eglise, la commission a libéré celle-ci de tout contrôle de l'Etat. Lui reconnaissant d'autre part un rôle social, elle a prévu un système de financement public sur la base d'une sorte de « pacte social » avec les citoyens.

Aux termes des accords de Latran, l'Etat mussolinien qui recevait

De notre correspondant

de l'Eglise une légitimation politique, accordait en retour à celle-ci une subvention financière. Chaque paroisse disposant d'un patrimoine en tirait une rente; mais l'Etat s'engageait à compenser la différence entre celle-ci et le minimum de revenu fixé par la loi, que devaient recevoir les différentes catégories du personnel ecclésiastique.

Ainsi, en 1984, un curé de paroisse en Italie doit toucher au minimum 7,2 millions de lires par an (environ 36 000 F) ; si la rente de la paroisse ne lui permet pas d'obtenir cette somme, l'Etat lui verse la différence. Au total, cette année, l'Etat italien devra verser à l'Eglise, à titre de pension compensatoire pour les traitements du clergé, 320 milliards de lires.

Ce « supplément de prébende » étant chiffré en fonction des revenus du patrimoine, l'Etat s'octroyait un droit de regard sur la gestion de celui-ci : les ventes, locations, etc., devaient être autorisées par l'administration. L'Etat disposait, en outre, d'un droit de contrôle sur les nominations ecclésiastiques.

Des instituts diocésains

Le nouveau système est complètement différent. Des instituts diocésains prévus par le nouveau code de droit canon et que l'Italie sera le premier pays à rendre opérationnels se verront remettre l'ensemble des propriétés ecclésiastiques et seront chargés de les gérer. Ils devront également vérifier, pour chaque membre du personnel ecclésiastique, le montant de son revenu (en tenant compte de ce qu'il obtient par exemple dans l'enseignement). L'institut diocésain aura à sa tête un conseil d'administration dont un tiers des membres sera élu par les prêtres.

Le passage des propriétés et biens ecclésiastiques à l'institut diocésain aura pour effet secondaire mais non négligeable de permettre un recensement indirect du partimoine de l'Eglise dont il n'existe aucune évaluation à jour : selon des estimations datant d'une vingtaine d'années, l'Eglise italienne posséderait 750 000 hectares.

Un nouveau rôle est affecté également à la Conférence épiscopale, dont la personnalité juridique sera reconnue. Elle devra fixer le montant des traitements pour chaque catégorie ecclésiastique et c'est à elle que reviendra la charge de verser les rémunérations après avoir effectué une retenue à la source au titre des impôts. Ce nouveau système devrait permettre une péréquation entre paroisses et faire par conséquent régner une plus grande justice dans l'Eglise. L'Etat reconnaît en outre aux membres du personnel ecclésiastique qui n'auront pas reçu le traitement qui leur est dû le droit de porter plainte devant le tribunal.

Un défi

Quelle part de financement revient à l'Etat ? Les experts ont écarté le système d'un impôt ecclésiastique comme il en existe par exemple en Allemagne ou en Espagne et ont préféré le principe de la contribution volontaire. Celle-ci sera cependant encouragée par la possibilité de déduire du revenu imposable les sommes versées à l'Eglise à concurrence de 1 million de lires. On estime qu'en Italie 30 % de la population est pratiquante et devrait donc contribuer au financement de l'Eglise.

En outre, chacun, en remplissant sa feuille d'impôts, devra indiquer à quoi il souhaite voir affecter la part des impôts (O,8 pour mille) que l'Etat consacre à des dépenses à but humanitaire. La liste des affectations possibles, (lutte contre la faim, contre les catastrophes naturelles, culte religieux, etc.) est déjà fixée par la loi. Chaque contribuable devra en privilégier une. La part revenant à l'Eglise sera ainsi déterminée par les citoyens et transmise à la Conférence épiscopale.

« *L'Eglise italienne a accepté un grand défi*, commente M. Margiotta Broglio. *Chaque année, elle se soumettra en quelque sorte à un référendum sur sa popularité en s'en remettant aux fidèles pour une partie de son financement. Si les Italiens se conduisent bien, l'Eglise devrait bénéficier de ces règles nouvelles qui lui permettront en outre une meilleure gestion de son patrimoine. Il s'agit d'une réforme profonde des relations Eglise-Etat.* »

L'Etat favorise l'action de l'Eglise mais ne la finance plus : il ne crée pas de nouveaux impôts mais, en revanche, s'engage à gérer de manière différente et en fonction d'une sorte de démocratie directe des dépenses figurant déjà au budget, encourageant en outre les fidèles à faire des dons à l'Eglise, déductibles de leur revenu imposable.

L'Etat, en outre, renonce à tout contrôle sur les biens de l'Eglise et sur les nominations. En revanche, il édicte des règles précises (figurant dans l'accord) pour la définition légale des institutions ayant des activités purement religieuses. Celles-ci bénéficiant d'abattements d'impôts substantiels (près de 50 %) sont recensées de manière limitative en fonction de leur activité : exercice du culte, formation du clergé, missionariat, enseignement du catéchisme et éducation chrétienne. D'autres organismes, tels que des cliniques, des imprimeries, des hôtels dépendant de l'Eglise mais qui ne répondent pas « *aux exigences religieuses de la population* » n'entreront plus dans cette catégorie.

L'Eglise disposera désormais librement de son patrimoine mais l'Etat aura un droit de préemption pour les immeubles d'un coût supérieur à 1,5 milliard de lires. En outre, la Conférence épiscopale devra, chaque année, présenter un état de ses comptes aux autorités de l'Etat.

PHILIPPE PONS.

AU TCHAD

Six tendances du GUNT décident la création d'un « Conseil national de la libération »

Niamey (*AFP*). – Six tendances de l'ex-gouvernement d'Union nationale de transition du Tchad (GUNT) ont décidé la création d'un « *Conseil national de la libération* » (CNL), « *organe suprême de la révolution tchadienne* », a annoncé vendredi 10 août Radio-Bardai, la radio du GUNT, captée à Niamey.

Défini dans un accord en vingt-deux points en date du mardi 7 août, comme « *l'organe suprême de direction, d'union, de conception, d'orientation et de contrôle de toutes les activités de l'Etat* », le CNL se donne pour but d'« *instaurer, dans les conditions spécifiques du Tchad, un pouvoir démocratique, populaire et socialiste et de renverser la clique de l'usurpateur installé à N'Djamena par l'impérialisme international* ».

La création du CNL vise, en particulier, à « *mettre un terme à l'existence de tendances* », dont les « *aspects néfastes ont essentiellement miné l'action du GUNT* », a ajouté la radio.

Toutes les tendances signataires de l'accord – Première armée, Forces armées occidentales (FAO), Conseil démocratique révolutionnaire (CDR), Union nationale démocratique (UND), Forces armées populaires (FAP, de M. Goukouni Oueddeï), Forces armées tchadiennes (FAT) – s'engagent, « *dans un délai d'un mois, à suspendre toutes leurs activités aux plans intérieur et extérieur et à conjuguer leurs efforts dans le sens de l'unité du CNL et du GUNT* ».

TASS : les troupes d'occupation françaises

Le président du CNL, « *chef de l'Etat et président du gouvernement* », est le président du GUNT, M. Goukouni Oueddeï.

Une réunion de toutes les tendances du GUNT se tient depuis jeudi à Ouagadougou, capitale du Bourkina-Faso (ex-Haute-Volta), avait indiqué vendredi un communiqué du conseil des ministres du Bourkina-Faso.

Le CNL a son siège provisoire à Bardai (nord du Tchad). Le conseil est par ailleurs chargé de la mise en place d'une commission d'arbitrage et des conflits, indépendante du CNL et du gouvernement, chargée *de « résoudre les conflits pouvant surgir entre les différentes institutions* » de la révolution.

Le texte prévoit enfin que le mandat du CNL « *prend fin après la tenue du premier congrès constitutif* », qui doit être organisé dans un délai d'un an.

La création du CNL intervient alors que les rumeurs sur de graves dissensions au sein du GUNT se faisaient de plus en plus insistantes. Elle intervient d'autre part un mois après la constitution par le président Hissène Habré d'une nouvelle formation politique, l'Union nationale pour l'indépendance et la révolution (UNIR), englobant le Conseil de commandement des forces armées du Nord (CCFAN) et plusieurs autres organisations.

« *Combien de temps les troupes françaises vont-elles encore rester au Tchad ?* », écrit dans un commentaire jeudi 9 août l'agence soviétique Tass, qui poursuit : « *A en juger d'après les déclarations officielles, on n'est nullement pressé de les retirer de ce pays africain autrefois souverain. Les soldats français y resteront aussi longtemps que Paris le jugera bon. Cette conclusion s'impose à entendre parler le ministre français de la défense nationale, Charles Hernu, qui a déclaré, tentant de justifier l'intervention de son gouvernement, que les troupes françaises avaient été introduites au Tchad il y a un an pour* « rétablir l'ordre ».

» *En général, certains milieux parisiens sont prêts à l'occasion à raisonner sur la liberté, l'indépendance nationale, la souveraineté. On aime, on aime même beaucoup faire la leçon aux autres, mais lorsqu'il est question de certains aspects de la politique française elle-même, on fait l'impossible pour prouver la légitimité d'actions nettement illégitimes.*

» *en effet, de quel* « rétablissement de l'ordre » *au Tchad peut-il être question du moment que tout le monde sait que les unités françaises se trouvent dans ce pays à titre de troupes d'occupation ?*

» *Elles y ont été introduites il y a un an, jour pour jour, au cours d'une opération appelée « Manta » comme une* « force d'actions rapides » *formée à l'image de la force américaine de* « déploiement rapide ». *D'aucuns ne veulent manifestement pas abandonner leurs habitudes coloniales, ne peuvent pas oublier « le bon vieux temps » où la force et l'arme étaient les « arguments les plus éloquents » vis-à-vis des pays en voie de développement.* »

LA SITUATION DE L'AUTOMOBILE

Le PCF met en cause le patronat et les pouvoirs publics

M. Claude Poperen, membre du bureau politique du PCF, estime, dans une déclaration publiée le vendredi 10 août, que « *les soudaines « révélations » du rapport Dalle* », qui « *relèvent plus d'appréciations personnelles que d'une réflexion de toutes les parties intéressées à l'avenir de l'industrie automobile* » et « *les fuites organisées sur l'annonce de 15 000 licenciements chez Renault* » procèdent « *d'une grande offensive de la part du patronat, qui entend poursuivre sa politique de réduction de notre appareil économique* ».

« *Le gouvernement ne devrait pas laisser faire*, souligne M. Claude Poperen. *Les communistes, pour leur part, entendent s'y opposer. Il n'est pas pensable que les questions découlant de la modernisation, que les difficultés de l'automobile soient traitées avec une telle désinvolture, avec un tel mépris pour les salariés.* »

Selon M. Claude Poperen, « *il est vrai qu'il y a une dégradation de la situation de l'industrie automobile* », et que « *la politique des pouvoirs publics et du gouvernement n'est pas exempte d'erreurs. On ne peut*, dit-il, *transformer l'automobile en vache à lait de la fiscalité, augmenter de 48 centimes en huit mois le prix de l'essence, quand elle baisse en RFA, sans que cela ait des répercussions sur le niveau des ventes et, donc, de l'emploi.* » Mais, ajoute M. Claude Poperen, « *il serait criminel de licencier des dizaines de milliers de salariés, de porter un coup extrêmement dur à l'économie de la région parisienne, quand les mesures ne sont pas prises pour reconquérir le marché intérieur, développer la filière automobile, étendre les gammes, moderniser les équipements, élever la qualité, qualifier les travailleurs* ».

AUCUNE DÉCISION N'EST PRISE AU SUJET DE LA BAISSE DU TAUX DES LIVRETS DE CAISSE D'ÉPARGNE, indique le ministère des finances

Le ministère de l'économie, des finances et du budget ne confirme pas l'information selon laquelle il s'apprêterait à baisser d'un point les taux de rémunération des livrets des caisse d'épargne. Bien que l'on reconnaisse que cette baisse serait logique, compte tenu des progrès enregistrés dans la lutte contre l'inflation, on indique qu'aucune décision n'interviendra dans les jours qui viennent.

Les taux sont actuellement de 7,5 % pour les livrets A des caisses de l'Ecureuil, B du Crédit Mutuel, les CODEVI (compte d'épargne pour le développement industriel) et de 8,5 % pour les livrets d'épargne populaire (LEP ou livret « rose »).

L'an dernier, le 1er août, le gouvernement avait abaissé ces taux d'un point de 8,5 % à 7,5 % (à l'exception du LEP) pour tenir compte de la réduction de la hausse des prix, qui était revenue à un rythme annuel de 9,8 % contre plus de 13 % en octobre 1981, date du relèvement à 8,5 %.

La hausse des prix a de nouveau ralenti depuis un an (3,7 % au premier semestre), et l'on s'attend à une hausse de 6,7 % sur l'année 1984. Aussi une nouvelle réduction des taux d'intérêt servis par les caisses d'épargne paraît-elle prévisible.

Les hussards modernes

Charles Péguy avait tenté de regrouper, dans les premières années de ce siècle, les enseignants autour des Cahiers de la quinzaine. *C'est lui qui glorifiait les maîtres d'écoles,* « hussards noirs de la République ». *Une République encore bien fragile, qui avait besoin de l'influence des instituteurs pour s'imposer dans les campagnes.*

A l'image des ministres de la Troisième République, M. Laurent Fabius lance un appel aux enseignants. Mais en 1984, il ne leur demande plus d'aider la République à se maintenir au pouvoir, mais à se moderniser. « Après avoir été les hussards de la République, les enseignants doivent devenir les hussards de la modernisation », *a déclaré le premier ministre le 9 août au lycée d'enseignement professionnel (LEP) de Neufchâtel-en-Bray (Seine-Maritime), ouvert pendant les vacances pour permettre l'initiation à l'informatique.*

● *Décès du chef d'état-major adjoint du Bourkina-Faso.* – Grièvement blessé au cours d'un attentat, à Ouagadougou, le 19 juillet (*le Monde* du 27 juillet), le chef d'état-major adjoint bourkinabé est décédé, mardi 7 août, à l'hôpital du Val-de-Grâce à Paris.

UN MORT DANS LES MANIFESTATIONS DE SANTIAGO DU CHILI

L'un des manifestants du jeudi 9 août, devant la cathédrale de Santiago du Chili (*le Monde* du 11 août), M. Hugo Bravo Fuentes, dix-neuf ans, est mort, dans la nuit de jeudi à vendredi à l'hôpital, d'une blessure par balle.

A B C D F G H

Faits divers

Bandits de la route

Ils appellent, affolés, les commissariats ou les gendarmeries, cherchant aide et protection. Ils demandent ici la garantie d'un itinéraire « surveillé », l'assurance que la nationale de leurs vacances est bien vide de toute forêt dangereuse, de tout parking obscur, de tout terrain vague coupe-gorge.

Pauvres touristes ! Les plus inquiets sont allés jusqu'à réclamer une escorte pour s'aventurer vers le Lubéron ou la Camargue. Chaque jour, depuis bientôt un mois, les « pirates de la route », ces détrousseurs de bitume estival, font un peu plus peur. Des étrangers, sur l'autoroute du soleil, interrogent très sérieusement les employés pour savoir si le « *triangle infernal* » (selon l'AFP) que composent le Gard, le Vaucluse et les Bouches-du-Rhône, est aussi mal famé qu'on le dit, qu'on l'écrit, depuis plusieurs semaines.

Devant cette inquiétude croissante, ce risque de psychose, la gendarmerie et la police ont compris qu'il était nécessaire de répondre très vite à cette nouvelle variété d'insécurité. En une seule nuit, ces jours derniers, quatre-vingts gendarmes ont sillonné les routes du Gard. Un escadron de gendarmes mobiles envoyé en renfort se fait le plus voyant possible. La police et la gendarmerie des trois départements sont mobilisés avec ostentation et les préfectures multiplient les campagnes de prévention auprès des centaines de milliers de vacanciers qui passent en ce mois d'août par ce « triangle » obligé du sud de la France.

Les autorités ne contestent pas le phénomène. Des cas de rodéo automobile rappelant, les queues de poisson en plus, les bandits de grands chemins, sont signalés dans la zone concernée. Mais les gendarmes et les policiers redoutent surtout les effets actuels de l'exagération par la presse, et les vacanciers eux-mêmes, d'une situation qui semble finalement se répéter tous les ans à la même époque et dans les mêmes départements.

Les truands sont comme les honnêtes gens : ils prennent des vacances. Chaque été, les cambriolages, les hold-up, les vols de voitures sont nombreux sur le trajet qui mène à la mer. Des villes comme Avignon ou Nîmes connaissent ce brusque gonflement estival des statistiques de la délinquance locale. L'an dernier, selon la direction de la gendarmerie, on détroussait plutôt les touristes endormis sur les parkings d'autoroute au plus profond de la nuit. Mieux surveillés cette année, les parkings sont estimés moins dangereux. Les truands ont simplement trouvé la parade : l'agression par dépassement et freinage brutal, par le choc psychologique des armes pointées et des cagoules. On détrousse bien sûr, mais on vole aussi n'importe quoi, souvent en vrac. A Bedarrides (Vaucluse), le 21 juillet, un camping-car ; à la sortie d'Aix-en-Provence, du matériel d'escalade ; dans le Gard, la modeste 2 CV Citroën d'un jeune chômeur...

Il faut reconnaître que ces agressions d'un type nouveau ont sans doute surtout fait impression par la répétition en quelques jours de plusieurs actes de piraterie — une vingtaine au total — dans le même secteur géographique. Et par l'arrestation, le 24 juillet, à Lunel (Hérault), de Gérard Camié, âgé de vingt-quatre ans, originaire du Rhône ; puis, deux jours plus tard, de son frère Pierre âgé de vingt et un ans et d'un complice. On tenait pour la première fois de l'été trois de ces fameux « pirates ». En fait, de tout petits délinquants désœuvrés, voleurs en vacances des mêmes voitures que celles qu'ils empruntent pendant l'été. Détrousseurs en balade, après les vols commis dans leur ville d'origine.

C'est cette médiocrité d'ambition et d'agresseurs qui justement fait peur. Les rôdeurs des nationales s'octroient aux yeux des usagers trop facilement cette année des prises de guerre à peu de risques sur la route des vacances, comme ces envahisseurs qui se servent sur l'habitant.

PHILIPPE BOGGIO.

En Espagne

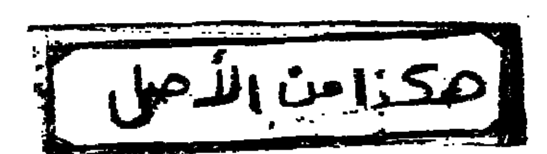
ATTENTATS ET MANIFESTATIONS CONTRE LA FRANCE AU PAYS BASQUE

Neuf passants ont été légèrement blessés, le vendredi 10 août, lors de deux attentats à l'explosif contre une succursale de la Société générale et contre un concessionnaire Renault, au centre de Bilbao. Les explosions, très violentes, ont causé de sérieux dégâts dans les deux édifices et dans plusieurs immeubles voisins.

D'autre part, environ cent cinquante personnes ont manifesté vendredi à Santurce, en Biscaye, contre l'avis favorable de la cour d'appel de Pau à la demande espagnole d'extradition de quatre militants de l'ETA.

Les manifestants, qui ont crié des slogans hostiles aux gouvernements français et espagnol et favorables à l'organisation séparatiste, ont brûlé un drapeau français à la fin de la manifestation. D'autre part, des inconnus ont jeté un coktail Molotov, vendredi, sur une voiture française à Pampelune. – (*AFP, Reuter.*)

Le numéro du « Monde » daté 11 août 1984 a été tiré à 427 576 exemplaires



Le Monde
Aujourd'hui



SOUTH/ATLAS-PHOTO

Ces Zoulous qui faisaient trembler l'Angleterre, page II

Supplément au numéro 12300. Ne peut être vendu séparément. Dimanche 12 - Lundi 13 août 1984.

Illustres sauvages : *les peuples qui ont nourri l'imaginaire de l'Occident.*

Les nuages où gronde le tonnerre

Ces Zoulous qui ont fait trembler l'Angleterre.

C'EST par un coup d'éclat que les Zoulous sont entrés dans le paysage intellectuel du grand public européen.

Nous sommes en 1879, au début du marathon impérialiste dans lequel l'Angleterre a déjà pris une sérieuse avance. Dans cette course où chacun les donne favoris, les Anglais attachent une importance particulière à l'Afrique du Sud, où l'on a découvert d'énormes gisements de diamant. Or le 22 janvier, à Isandhlwana, l'armée britannique, forte de 15 000 hommes, est sévèrement battue par l'armée zouloue. On ramassera sur le terrain 1 600 cadavres d'Européens, le revers le plus sévère subi par les troupes de Sa Majesté depuis la guerre de Crimée. Bien sûr ce n'est qu'une bataille. Les Anglais gagneront la guerre six mois plus tard, et de quelle manière : l'armée des Zoulous sera taillée en pièces et leur Etat démembré avec l'habileté d'un boucher. Mais cette guerre zouloue a été l'événement journalistique de 1879 en France (le prince impérial, Louis Napoléon, y a trouvé la mort) et en Grande-Bretagne. La République sauvée de l'hypothèque impériale par une « tribu » d'Afrique ! Mais la presse britannique n'a pas été en reste. Car, dans le partage des dépouilles du royaume zoulou, le meilleur morceau échut à un Écossais, John Robert Dunn, qui se fit proclamer par les Zoulous et reconnaître par le résident britannique « *King of Zululand* ». Les journaux du Cap et de Londres reçurent des dizaines de lettres d'indignation, traduisant le sentiment général : « *Un Blanc qui a vécu la vie des Zoulous pendant vingt ans ou davantage, qui a épousé plusieurs femmes zouloues et qui a choisi la compagnie de ces femmes de préférence à celle de femmes qu'un Blanc doit aimer et honorer, n'est pas un homme qui puisse représenter la reine d'Angleterre dans un pays de sauvages.* »



SPENCER-RAPHO

A ce moment, les Zoulous sont politiquement finis, mais, sur le plan intellectuel, leur aventure est loin d'être terminée. Celle-ci est, en substance, l'histoire de l'ensauvagement d'un peuple apparu très tôt dans les récits de voyages et crédité de toutes les qualités de la civilisation, jusqu'à ce que, à la suite d'une révolution d'une rapidité et d'une intensité exceptionnelles, il se dote de structures radicalement nouvelles et change de fond en comble ses manières d'être. Persuadé d'avoir accompli un bond gigantesque dans le progrès, il se voit au contraire rejeté dans l'archaïsme et la barbarie.

Zoulou a d'abord été le nom d'un chef, le deuxième d'une généalogie dont les commencements sont obscurs et difficiles à dater. Il deviendra, au début du XIXe siècle, le nom officiel d'un peuple dont la langue et l'existence au Natal sont attestées dès les premiers voyages transocéaniques. Il faut ici enterrer un mythe que l'ethnographie et l'histoire officielles du régime de l'apartheid s'efforcent de répandre : les Zoulous, comme les autres peuples de langue bantoue, se seraient établis en Afrique du Sud après l'installation au Cap (1652) des Hollandais, principaux ancêtres des Afrikaners actuels. Les marins du *Sao Bonto*, naufragé au large du Natal, en avril 1554, ont longuement décrit comment « *le pays était densément peuplé et pourvu en bétail* ». L'étude des traditions orales fait remonter vers 1300, et peut-être plus tôt encore, l'établissement au Natal des Ngunis, groupe linguistique bantou, dont les Zoulous furent d'abord l'un des rameaux. Les ethnonymes africains n'apparaîtront dans les écrits européens qu'après 1688. En attendant, on prend l'habitude d'appeler « Cafres » les Noirs du Natal et « Cafrerie » leur pays : ce nom, tiré de l'arabe *kaffir*, c'est-à-dire « infidèle », s'appliquera longtemps à tout ou partie des Ngunis, on les trouve dans un texte portugais dès 1552 et sa diffusion vient probablement des Portugais du Mozambique qui l'ont pris, avec toutes ses connotations péjoratives, aux Arabes avec lesquels ils étaient en guerre pour le contrôle du littoral africain de l'océan Indien.

A condition qu'ils aient survécu à leur désastre, les naufragés, apparemment très nombreux aux XVIe et XVIIe siècles, font aujourd'hui le bonheur des spécialistes. Les détails précis dont nous disposons sont les relations déjà fameuses en leur temps des survivants portugais des naufrages du *Sao Joao* (1552), du *Sao Bento* (1554), du *Santo Thomé*.

Les naufragés portugais qui entreront en contact avec les Ngunis s'étonneront du fait que ceux-ci refusent de participer à la traite négrière. « *Il serait impossible d'acheter le moindre esclave chez eux, car ils n'accepteraient pour rien au monde de se séparer de leurs enfants ou de n'importe quel parent : les liens de l'amour qu'ils se portent sont d'une force tout à fait remarquable* », rapporte en 1688 Simon van Der Stell, ancien commandant du *Stavenisse*. En fait, les Ngunis ignorent le commerce et se contentent d'échanger, dans un rayon très restreint, des biens d'usage. Un autre Européen rapporte à la même époque qu'on peut aller et venir à travers le pays sans craindre pour sa sécurité, à condition de ne pas porter sur soi des objets et surtout des armes en fer ou en cuivre, et sans se soucier de sa subsistance : « *On n'a nul besoin de s'inquiéter de ce qu'on va manger et boire, car ils entretiennent dans chaque village une maison d'accueil pour les voyageurs, où ceux-ci ne sont pas seulement logés mais aussi nourris.* »

Ces peuples consacrent l'essentiel de leur temps à l'élevage bovin. Dès 1497, Vasco de Gama avait signalé l'existence de troupeaux abondants. Le rôle central de l'élevage dans les rapports sociaux, qui semble très ancien, résistera et survivra finalement aux bouleversements du début du XIXe siècle. Il ne fournit pas seulement la viande, le lait et les peaux. La dot est également calculée ou fournie en têtes de bétail. Le statut social d'un homme se mesure au nombre de bœufs et de vaches qu'il possède. Il faut en sacrifier dans tout rituel important. Le *kraal* – le mot, d'origine hollandaise, est d'usage courant dès la fin du XVIe siècle pour désigner l'enclos où l'on regroupe le bétail après la pâture – est aussi le centre de la vie sociale : les cases sont construites tout autour ; cette cour est tabou pour les femmes qui, spécialisées dans l'agriculture, n'ont pas le droit d'y pénétrer ; seuls les hommes s'y retrouvent pour palabrer sur la politique ou sur des questions d'intérêt commun.

La structure politique est très lâche. L'habitat, très dispersé, semble s'opposer à la constitution et à tout contrôle d'un pouvoir étatique. Les gens vivent dans des villages dont la taille varie de deux à quarante cases, et qui, le plus souvent, correspondent chacun à un lignage. Le village et le lignage moyens ressemblent à ceux que décrivent longuement les naufragés du *Santo Alberto* : « *Un village comprenant un petit nombre de cases autour d'un kraal, dans lequel il y avait une centaine de vaches et vingt très gros moutons. Là vivait un vieil homme en compagnie de ses fils et de ses petits-fils.* » Donc trois générations de vivants, descendant d'un ancêtre commun en lignée paternelle et partageant la même résidence : c'est le minimum. Au-delà, le lignage peut regrouper jusqu'à six générations de vivants et de morts, les vivants résidant alors dans des villages différents. Les clans sont aussi attestés à cette époque et les voyageurs en décrivent quelques-uns : de cinq cents à quatre mille personnes vivantes, quatre à dix générations descendant d'un ancêtre commun et soumises à la prohibition du mariage. Un petit nombre de chefferies s'étaient constituées regroupant chacune quelques clans.

Le lignage ne répugne pas à absorber des étrangers. Dès le XVIe siècle, de nombreux Européens naufragés ou fugitifs du Cap viennent se mélanger aux Ngunis : en 1635, les naufragés du *Belem* rencontreront un homme abandonné par les siens en 1593 alors qu'il était enfant et « *devenu très riche, marié à trois femmes qui lui ont donné beaucoup d'enfants* ». Pressé de suivre ses frères de race, il refusera avec énergie. Le cas se reproduira souvent, surtout parmi les fugitifs du Cap.

C'est sans doute à cette catégorie d'Européens qu'on doit les histoires fantastiques qui commencent à circuler sur les Ngunis au XVIIe siècle. On raconte ici que « *les Cafres parcourent en vingt jours des distances que les Européens mettent deux mois à couvrir* ». Pour d'autres, « *les hommes de ce pays sont très maigres, ils se tiennent droit, sont grands de taille et beaux. Ils peuvent endurer de grands travaux, la faim et le froid. Ils vivent deux cents ans et même davantage en bonne santé et avec toutes leurs dents. Ils sont si agiles qu'ils peuvent parcourir des montagnes escarpées aussi rapidement que des poulains* ».

Les récits relatifs aux Zoulous présentent un grand vide, du dernier quart du XVIIIe au milieu du XIXe siècle : quelques lignes souvent très sèches et peu explicites ici et là jusqu'à ce que l'évêque anglican du Natal, John William Colonso, ouvre une nouvelle série de relations substantielles avec son *Ten Weeks in Natal* publié en 1855 et son *Three Native Accounts of the Visit of the Bishop of Natal... to Umpando, King of the Zulus*, rédigé en 1859. L'absence, un silence total au moment le plus crucial : car tout s'est passé entre-temps. En l'espace d'une génération à peine : entre 1810 et 1828, les Ngunis se sont mués en Zoulous.

Lorsque les Européens reprendront contact avec l'intérieur du Natal, ce sera pour découvrir un autre pays, une société, une civilisation, des coutumes radicalement différentes de celles qu'ils avaient connues. Et surtout menaçantes. La grande peur, née de ce choc, ne s'est toujours pas éteinte. Il y peu, en 1970, dans la plus ambitieuse *Histoire de l'Afrique du Sud* jamais publiée en France, Robert Lacour-Gayet évoquait ainsi ces « *guerres d'extermination* » : « *Vers le Nord-Est... à quelque 2 000 kilomètres du Cap se déroulaient des tragédies dont l'horreur tenait de l'invraisemblable... Pendant une quinzaine d'années, les Noirs s'entre-tuèrent avec une telle passion que les spécialistes évaluent à deux millions le nombre des victimes. Simple hypothèse, d'ailleurs, comme tout ce qui a trait à ces massacres.* »

Voici les faits, tels que deux ou trois générations d'anthropologues et d'historiens les ont patiemment reconstitués (1). A la fin du XVIIIe siècle, les Ngunis ont traversé une crise dont la nature et les causes continuent d'alimenter d'interminables débats. Y a-t-il eu, dans ce pays généreusement doté par la nature et épargné par les ravages du commerce négrier, une croissance plus ou moins brutale de la population, une sorte de révolution démographique entraînant une dramatique pression sur la terre et un besoin impérieux de contrôler celle-ci ? Sinon, comment rendre compte de la brusque détérioration des relations entre les clans et les chefferies ngunis, dont les traditions orales ont conservé le souvenir en évoquant des guerres peu graves mais de plus en plus fréquentes et une insécurité croissante pour les individus et les groupes ? Faut-il au contraire considérer le *trek* des colons européens, cette longue migration les poussant toujours plus loin du Cap à la recherche de pâturages, qui aurait limité les ressources foncières des Ngunis et leur aurait fait brusquement prendre conscience du danger imminent d'encerclement par les Européens ? Et y a-t-il, en tout état de cause, une relation immédiate entre ces faits et l'émergence de nouvelles formes d'organisation militaire et politique ? La question essentielle est là, car le peuple zoulou, ce fut d'abord une série de ruptures et d'innovations.

Celles-ci commencent vers 1790 lorsque quelques chefs militaires, parmi lesquels Dingiswayo, se mettent à lever des armées d'un genre nouveau, à supprimer les rites de la circoncision et de l'initiation et à regrouper des clans et des chefferies. Puis, de 1818 à 1828, c'est la révolution. Le mot zoulou qui désigne cette période est *mfecane*, dont on peut rendre la richesse par « mouvement tumultueux de populations ». Il est remarquable que même les peuples non zoulous d'Afrique australe l'aient intégré tel quel à leur vocabulaire. Ce mouvement est identifié à un homme, Chaka, qui se fait connaître d'abord comme lieutenant de Dingiswayo pour prendre rapidement la tête d'une chefferie. Il fera ensuite la conquête, à une cadence précipitée, de tout le peuple nguni.

Une armée nouvelle est mise sur pied, qui exploite jusqu'au bout les innovations de ses prédécesseurs : permanente, dirigée par les *Induna*, des commandants nommés et rétribués par Chaka, elle quadrille tout le pays ; universelle, elle brasse, sur les bases des classes d'âge, tous les hommes de 16 à 40 ans et toutes les femmes, tandis que les jeunes gens des peuples voisins vaincus y sont incorporés de force ; instrument de la conquête, elle n'est équipée que d'armes offensives et entraînée à l'imparable technique de la « tête de buffle » sur le terrain. On ne fait pas de prisonniers : les blessés, les infirmes et les vieillards, charge inutile pour cette société guerrière, sont exécutés. Il faut un butin énorme et renouvelé constamment pour entretenir l'armée : un commandant qui n'en ramène pas est passible de la peine de mort.

Au niveau politique, les bouleversements ne sont pas moins profonds : supprimés les clans et les chefferies ; assujetties les autorités les plus dociles ; éliminés les chefs récalcitrants ; abolies les coutumes anciennes ; enterrés les rites consacrés par l'usage ; interdites les réunions et palabres. Rien ne survivra à cette politique de la table rase. Sur ce terrain vide, on érige des structures nouvelles : un appareil administratif s'installe, avec des agents nommés par Chaka. Défi suprême aux traditions, il débaptise les Ngunis et les nomme Amazoulous, c'est-à-dire « ceux du ciel » car, dit-il, « *je ressemble à ce gros nuage où gronde le tonnerre. Personne ne peut l'empêcher de faire ce qu'il veut. Moi aussi je regarde les peuples et ils tremblent* ».

de l'Occident

Voilà ce qu'on connaît aujourd'hui. Il y a cent cinquante ans, le pays zoulou était de fait interdit d'accès. Les légendes vont néanmoins commencer à circuler sur les Zoulous. Car ces guerres incessantes n'ont pas seulement ravagé le Natal, le Transvaal et le bassin de l'Orange. Les peuples mis en branle par cette formidable révolution vont à leur tour ravager, puis peupler et coloniser tout ou partie des Etats actuels du Botswana, du Lesotho, du Swaziland, du Mozambique, du Zimbabwe et du Malawi : la course la plus folle sera celle des Ngunis, qui n'arrêteront leur marche forcée qu'au bout de trente ans environ, au centre de la Tanzanie. L'image des Zoulous dans l'esprit des Européens sera avant tout celle colportée par ces fugitifs : l'image que des peuples vaincus, dispersés, humiliés, expulsés de leurs territoires se font du responsable de leurs misères. Les Européens croiront d'autant plus aisément ces histoires qu'elles leur auront été transmises par les missionnaires. Or la nouvelle génération des missionnaires, qui partent à la conquête de l'Afrique australe à partir de 1820-1830, est persuadée qu'elle travaille sur des âmes vertueuses et pures, qui ne sauraient mentir ni médire. Les Livingstone, Colenso et autres pasteurs de la *London Missionnary Society* ou de la *Société des missions évangéliques de Paris* diffuseront sans retenue ces légendes saisissantes.

Ces légendes, c'est d'abord un ensemble de ragots. Chaka ? Un bâtard, miné par l'esprit de vengeance et une ambition insatiable : sa mère, une dévergondée du nom de Nandi, l'a conçu hors mariage, et le père légitime, un fils de chef, refusera longtemps de reconnaître la paternité en prétendant que la grossesse de Nandi était en réalité l'*I-Tshaka*, une maladie intestinale. Un tel homme n'a pu réunir derrière lui que des hordes de pillards et de tueurs. Son règne ? Du sang, du feu et des ruines, la terreur. Car ces légendes ce sont aussi les souvenirs des batailles perdues : souvenirs vivaces, entretenus et constamment actualisés car ils ne fondaient pas seulement la conscience collective de ces peuples — Sotho, Matabele, Swazi, Nguni... — qui se sont (re)constitués à la suite du Mfecane ; ils fondaient aussi la légitimité des royautés qui se sont formées alors. Trente ans après le choc, Livingstone s'entendra conter ces histoires diaboliques par Sebitwane, le roi des Kololo. Le célèbre *Chaka* de Thomas Mofolo, écrit en langue sotho vers 1908 puise abondamment dans ce florilège (2).

Mais il y a aussi les innombrables zones d'ombre que les spécialistes n'ont pas encore sondées et sur lesquelles une longue lignée d'amateurs impatients n'a cessé de jeter des éclairages douteux. On ne compte plus, sur le thème du « *remake* africain de César et Brutus » les variations relatives à la mort de Chaka, assassiné en 1828 par deux de ses frères. D'aucuns n'ont pas hésité à appeler la psychologie au secours. Cette armée des terribles Zoulous avait de curieuses règles imposées par le roi fondateur : il était interdit aux soldats, c'est-à-dire aux hommes et aux femmes de seize à quarante ans environ, d'avoir des relations sexuelles et c'est lui, Chaka, qui, l'heure venue, libérait les régiments et décrétait le temps du repos et des épousailles pour les guerriers. A la mort de sa mère, Chaka proclame un deuil national d'un an : pas de relations sexuelles pendant ce temps, pas de lait non plus.

Dans un livre à succès, *The Washing of the Spears* (1966) écrit, paraît-il, à l'invitation d'Ernest Hemingway, Donald R. Morris a conclu à l'homosexualité latente et à l'impuissance de Chaka. D'autres ont évoqué une filiation à rebours entre Chaka et Hitler, entre le peuple zoulou et les non moins terribles SS... Sans parler de la dérive poético-romanesque à laquelle Chaka et les Zoulous ont donné naissance : cette littérature exceptionnellement féconde et de production africaine n'a rien à voir avec l'Europe : elle concerne d'abord les relations difficiles des intellectuels africains avec leur histoire (3).

Le colonialisme, bien sûr, a jeté son grain de sel dans ce bouillon. L'anthropologie et l'histoire ont commencé à établir solidement que ces processus complexes se ramènent en définitive à deux choses : l'émergence d'un Etat et la constitution d'une nation. Au moment où le colonialisme précoce des Boers cherchait à se renouveler et où l'impérialisme britannique commençait à s'épanouir, c'était un obstacle majeur à la domination étrangère. Les Boers se sont victorieusement frottés aux Zoulous dès 1938 à la bataille de Blood River : ce jour, le 16 décembre, célébré d'abord comme le *Dingane's day* puis, depuis 1952, comme le *Day of Covenant*, est devenu la fête nationale des Blancs d'Afrique du Sud. Côté britannique, il y eut, après la raclée d'Isandhlwana (22 janvier 1879), la revanche rapide d'Ulundi (4 juillet 1879) qui mit fin à l'existence de l'Etat Zoulou. Mais la nation zouloue restait furieusement vivante, comme elle le rappela lors de l'impressionnante révolte bambata de 1906 : les Boers et les Britanniques réconciliés, après la guerre des Boers (1899-1902), se retrouvèrent pour l'écraser.

Depuis, c'est l'assujettissement. Les Zoulous, aujourd'hui, c'est un peuple de plus de quatre millions d'individus. Une identité niée, noyée par l'apartheid dans la masse informelle des « Bantoues ». Des sujets dociles qui fournissent de nombreux policiers et pas mal d'ivrognes. Rejetés dans le « bantoustan » du Kwazulu. Une énergie qui s'épuise dans la ferveur des danses et des luttes folkloriques pour touristes. Les Zoulous dominés, méprisés, manipulés, parqués dans des réserves : Chaka n'a pas fini de se retourner dans sa tombe.

ELIKIA M'BOKOLO.

(1) A.T. Bryant *Olden Times in Zululand and Natal* (1929). M. Gluckman « The Kingdom of Zulu » in *African Political Systems* (1940) et « The Rise of a Zulu Empire » in *Scientific American* (1963). J.D. Omer-Cooper *The Zulu aftermath* (1966).

(2) La traduction française a été rééditée par Gallimard en 1981.

(3) Cf. Le classique Cl. Wauthier *L'Afrique des Africains* (Seuil, 1964) et l'article d'A. Gérard « Relire Chaka » dans *Politique africaine* (nº 13, mars 1984).

● Historien. Enseigne à l'école des Hautes études en sciences sociales et à l'Institut d'études politiques de Paris. A notamment publié *le Continent convoité. L'Afrique au XXe siècle* (Etudes vivantes) et *Noirs et Blancs en Afrique équatoriale, 1820-1874*.





PHOTOS ROGER VIOLLET

La génétique *des populations françaises vient de faire l'objet d'une vaste et passionnante enquête*

L'« inventaire »

LES premiers résultats de la grande enquête conduite sur la génétique des populations françaises seront rendus publics cet été lors du symposium de géographie de la santé de Montpellier.

La découverte des groupes sanguins et, surtout celle des groupes tissulaires et de systèmes génétiques extraordinairement nombreux et dont on peut suivre la trace de génération en génération, autorisent cet « *inventaire anthropologique de la France* » sans précédent et dans lequel se sont lancés, sous la direction du professeur E. Ohayon (INSERM, Toulouse), des équipes du CNRS de Toulouse, des laboratoires de Brest, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Lille, Limoges, Lyon, Marseille, Montréal, Nancy, Paris, Poitiers, Rennes et Strasbourg, sans compter les centres de transfusion sanguine de tout le pays.

Les populations de Provence et d'Alsace diffèrent-elles sur le plan génétique ? Les grandes invasions des Arabes et des Huns ont-elles laissé des traces ? La résistance de certaines régions françaises ou de certains villages aux épidémies dévastatrices, comme la peste ou le choléra, s'explique-t-elle par des facteurs spécifiques, héréditairement transmis ?

L'inégalité devant la maladie et la mort que relèvent les études d'épidémiologie entreprises dans les provinces françaises a-t-elle un fondement génétique ?

Comment se sont produites les migrations successives au cours de l'histoire, et quelles conséquences ont-elles eu sur la génétique des populations ?

C'est à tout cela que s'efforce de répondre le vaste projet en cours de réalisation et dont nous avons demandé au professeur Jacques Ruffié, du Collège de France, d'analyser la portée.

Au centre de ces travaux, l'étude du sang, qui recèle finalement le secret de l'histoire des peuples.

L'évocation de cette question lors d'un congrès récent de la Société d'hématologie a donné lieu à un discours de Philippe Sollers, que les biologistes interrogeaient sur la signification mythique et littéraire du mot.

Le professeur Jacques-Paul Binet nous rapporte l'essentiel du dialogue qu'il a eu avec le romancier sur le thème « Le sang dit-il la vérité ? » Vérité qui n'est à l'évidence pas la même pour le romancier et pour ceux qui tracent la géographie génétique de la France.

Dr ESCOFFIER-LAMBIOTTE.

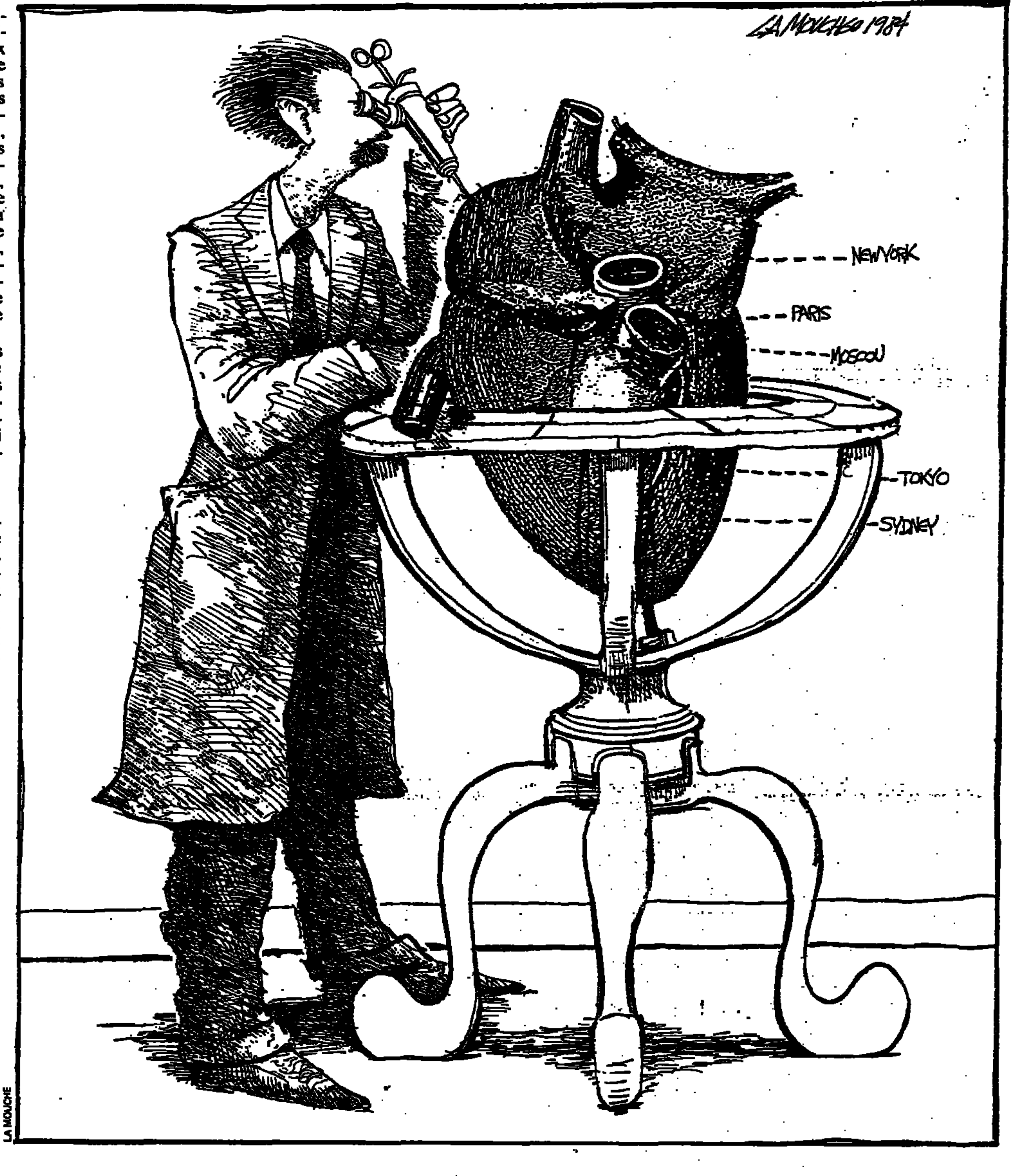
Une histoire biologique de l'Hexagone

Nancy et Strasbourg ; Toulouse et Bordeaux. D'où viennent les parentés et les différences.

EN 1900, un savant autrichien, Karl Landsteiner, fixé plus tard aux Etats-Unis, mit en évidence que tous les sangs humains n'étaient pas identiques, mais que les globules rouges pouvaient appartenir à trois types, selon deux substances qu'ils portaient ou non à leur surface : le groupe A, le groupe B, le groupe O (ainsi appelé parce qu'il ne possède ni A ni B). Un quatrième groupe AB, fait de sujets qui ont les deux facteurs, fut décrit peu après. Ces découvertes eurent un retentissement considérable, tant dans le domaine pratique que dans le domaine théorique.

La connaissance des groupes sanguins permit d'abord de faire entrer la transfusion dans la pratique courante, en révélant des « règles de comptabilité » (résumées aujourd'hui dans le fait que donneurs et receveurs appartiennent au même groupe sanguin).

En matière de chirurgie, après les découvertes pasteuriennes, le facteur limitant ne fut plus l'infection des plaies opératoires, mais les hémorragies. La transfusion permettait de pallier les pertes de sang au cours même de l'intervention et donc de prolonger celle-ci. De nouveaux domaines, qui eussent paru jusque-là comme de la science-fiction, furent abordés avec succès (chirurgie à cœur ouvert avec circulation extra-corporelle, neurochirurgie, chirurgie ostéo-articulaire lourde etc). La deuxième conséquence, plus profonde encore, fut d'ordre conceptuel.



LA MOUCHE

Jusqu'à la découverte des groupes sanguins, on découpait l'humanité en grandes races (essentiellement : blancs ou caucasoïdes, jaunes ou mongoliens, noirs ou négroïdes), elles-mêmes subdivisées en races secondaires (pour les blancs, par exemple on décrivait une race nordique faite de grands blonds aux yeux bleus, au crâne allongé, habitant surtout le nord de l'Europe ; des petits bruns au crâne allongé répartis sur le pourtour de la Méditerranée et composant la race méditerranéenne ; d'autres, un peu moins bruns, plus grands et plus trapus, au crâne aplati, appartenaient à la race alpine).

Dans cette conception typologique, qui demeura le « credo » des anthropologues pendant plusieurs siècles, tous les individus appartenant à une même race devaient porter les mêmes caractères raciaux, qui permettaient de les classer. En termes génétiques, cela signifiait qu'ils avaient en commun une certaine partie de leur patrimoine héréditaire.

Si ce schéma correspondait à la réalité, chaque race (ou tout au moins chaque grande race) devait avoir son propre groupe sanguin, et lui seul. Or, dès 1917-1918, un couple de sérologistes polonais, Ludwig et Hanna Hirszfeld engagés comme volontaires dans les services de santé des armées alliées du front de Salonique, montrent, à partir des contingents envoyés par la Grande-Bretagne et la France des différentes parties de leurs empires coloniaux, que toutes les races possèdent tous les groupes sanguins connus à cette époque, qu'il y avait des noirs A ou B, comme les jaunes ou les blancs, et qu'aucune race n'avait l'exclusivité absolue de tel ou tel type, même si les fréquences pouvaient fortement varier d'une population à l'autre.

D'autres systèmes sanguins, découverts plus tard, (MNSs, P, Rhésus, Kell, Duffy, Kidd etc.) ont montré les mêmes variations intra-raciales. Aussi, pour le généticien, il ne saurait exister de races au sens strict du terme (sous-espèce) mais des populations faites d'individus vivants à la même époque, dans un même lieu, et capables de se croiser. Ils participent au même pool de gènes dont ils constituent, en quelque sorte, l'émergence visible.

Depuis cette époque, on s'est rendu compte que la variété génétique existait dans toutes les populations naturelles, tant végétales qu'animales. Elles constituent la loi fondamentale de la vie. La substitution de la pensée populationnelle à la pensée typologique est sans doute la plus grande résolution conceptuelle qui a touché les sciences naturelles depuis les découvertes de Darwin. Par la suite, on devait identifier un nombre élevé de « nouveaux » systèmes génétiques, présents ailleurs que sur les globules rouges. Citons les immunoglobulines (molécules présentes dans le sérum, mais non sur les cellules et qui forment plusieurs « groupes », Gm, Inv, etc.) étudiées en France surtout par Claude Ropartz et son équipe, les enzymes cellulaires et plasmatiques.

Enfin les groupes d'histocompatibilité, derniers venus qui correspondent à des substances présentes sur les globules blancs (leucocytes) et la plupart des cellules composant les organes. Ils furent décrits par J. Dausset dans la décennie 1960 et permirent les premières transplantations d'organes (de rein et de cœur en particulier), tout comme la découverte de Landsteiner avait permis la transfusion de sang. Le système majeur d'histocompatibilité dit HLA est génétiquement très complet, il comprend peut-être une dizaine de locus (c'est-à-dire de séries de facteurs très proches les uns des autres), situés sur le bras court de la sixième paire de chromosomes humains.

Les locus maintenant bien identifiés ont été désignés par : A, B, C, D, DR, DC, Bf, C4A, C4B, C2, etc. Ils peuvent être occupés par des gènes très variés (on dit des allèles), selon la population étudiée. C'est dire que le nombre de combinaisons possibles est très élevé et que, en dehors des jumeaux vrais, il n'existe pas au monde deux individus qui aient le même type HLA.

En étudiant la répartition des systèmes génétiques du sang dans les populations humaines, y compris dans celles qui sont les plus isolées (Andes, vallées himalayennes, nomades du Sahara, de la péninsule Arabique et Indiens de la forêt amazonienne), il a été possible de dresser des Atlas qui visualisent une hématologie géographique (1). Toutefois, si certaines familles de facteurs sont largement étudiées (tels les groupes sanguins des globules rouges, grâce à l'organisation mondiale d'un vaste réseau de centres de transfusion), celles du système HLA sont beaucoup moins connues. Leur identification exige en effet des techniques délicates qui doivent être appliquées sur du sang frais.

Cette carence est en voie d'être comblée au moins pour la France, grâce à une enquête subventionnée par l'INSERM et impliquant un certain nombre de laboratoires spécialisés (en particulier ceux des grands centres de transfusion sanguine, bien équipés pour de telles recherches). Cette enquête, initiée et coordonnée par le professeur E. Ohayon de Toulouse, vient de publier ses premiers résultats.

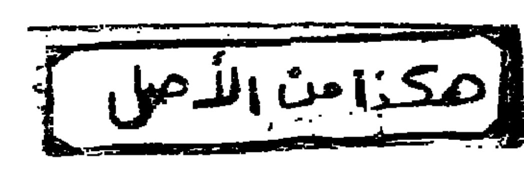
Ils ne couvrent pas l'ensemble du territoire, mais quelques régions choisies en raison de leurs caractéristiques géographiques ou de certains faits historiques. Comme on pouvait s'y attendre, on observe de nombreuses variations spatiales dans la répartition des différents gènes étudiés. Quelques-unes confirment ce que l'on savait déjà par l'étude des autres systèmes (essentiellement : groupes sanguins des globules rouges). Si l'on considère les fréquences des facteurs HLA étudiés (en particulier au locus B), il est possible de regrouper les populations françaises en zone « naturelle » à l'intérieur desquelles les individus d'une même zone sont génétiquement plus proches les uns des autres que de celles des zones voisines.

Une première entité (Caen-Paris) correspond approximativement à la vallée de la Seine ; une seconde (Dijon, Lyon, Marseille) à la vallée du Rhône, lieu de passage fréquenté depuis les temps préhistoriques ; une troisième (Limoges-Poitiers) est séparée de la précédente par le Massif Central.

Par contre, Nancy et Strasbourg sont nettement dissociées, tout comme Toulouse et Bordeaux, bien que topographiquement voisines.

D'où viennent ces parentés ou ces différences ? Il serait tentant, mais simpliste, de les rechercher uniquement dans des phénomènes préhistoriques ou historiques de migrations.

Celles-ci eurent très rarement un caractère massif et prirent le plus souvent une forme d'abord culturelle. Les exemples sont multiples : les « invasions » néolithiques du Proche-Orient se traduisirent par l'implantation, en Europe de l'Ouest et en Afrique du Nord, de l'élevage et de l'agriculture vite appris par les indigènes et qui, de proche en proche, à la vitesse moyenne de



dont le professeur Jacques Ruffié, du Collège de France, nous commente les premiers résultats.

2 km par an, finirent par atteindre la Grande-Bretagne, comme plus tard l'industrie des métaux, la voile, la charrue, l'écriture et l'alphabet. Ces acquis techniques, qui multipliaient les ressources, entraînèrent chaque fois une poussée démographique des populations locales. Il en fut de même pour les invasions indo-européennes, qualifiées de celtiques mais qui impliquèrent des éléments humains très différents selon les époques et les régions.

Plus près de nous, les invasions arabes du septième et huitième siècle, qui allaient être arrêtées en 732 par Charles Martel à Poitiers, impliquaient une grande majorité d'autochtones convertis à l'islam par une poignée de guerriers entreprenants qui les amenaient dans leur sillage. L'influence politique et culturelle des Arabes fut très grande, jusqu'à la « reconquista », par Isabelle et Ferdinand d'Aragon, qui provoqua l'effondrement de ce qui restait du califat de Cordoue ; mais leur incidence biologique demeure faible, voire négligeable malgré un millénaire, ou presque, d'occupation. En fait, la conquête culturelle ou politique modifie rarement de façon notable la composition d'un peuple.

Que l'Alsace ait été française avant 1870, germanique plus tard, puis à nouveau française avant d'être regermanisée puis refrancisée, n'a changé que le drapeau flottant sur les édifices publics et la langue enseignée dans les écoles, mais non le profil biologique des Alsaciens. Dès lors, à quoi tiennent les variations de fréquences observées sur le terrain ? A deux ordres de faits, qui ne sont pas exclusifs mais complémentaires.

D'abord, la valeur adaptative de certains gènes. Malheureusement, si l'on a pu analyser avec assez de précisions le patrimoine héréditaire de quelques organismes inférieurs (virus, bactéries, levures), celui de l'homme n'est encore que très partiellement élucidé.

Il semble toutefois acquis qu'il est des types sanguins (au moins dans le système ABO) résistant mieux que d'autres à diverses agressions virales, bactériennes ou parasitaires (2). Le groupe O serait plus sensible au virus de la grippe, mais résisterait mieux à la peste, et le groupe A, à la variole.

Quand on considère le rôle joué par les épidémies ou les endémies dans l'expansion de notre espèce, on conçoit qu'il puisse exister, surtout dans les zones où les maladies furent fréquentes, une corrélation entre une variation progressive du milieu (gradient écologique) et une variation parallèle de la fréquence d'un gène qui assure à son porteur un avantage (gradient génétique) (3). Mais, répétons-le, bien peu d'éléments ont été démontrés avec certitude chez l'homme.

Toutefois, on ne voit pas pourquoi l'être humain échapperait aux phénomènes biologiques présents chez divers mammifères.

A l'opposé, d'autres gènes semblent dépourvus de toute valeur adaptative. C'est ce que soutient le généticien japonais Motoo Kimura (4) pour qui seules quelques mutations défavorables sont éliminées, alors que le plus grand nombre reste neutre et suit, dans sa distribution, les seules lois du hasard. Cette théorie, dite neutraliste, repose sur des faits bien contrôlés et que les plus récentes données de la biologie moléculaire sont venues confirmer.

Notre espèce ne descend pas d'un seul couple (Adam et Eve) comme on l'a cru longtemps, mais de la transformation globale d'un groupe de singes qui, en passant de la forêt à la savane, acquirent la station debout permanente et s'engagèrent dans la voie de l'hominisation dont le premier anneau correspond à la famille des australopithèques. Ils portaient déjà un patrimoine génétique fort varié, si l'on en juge par ce qu'il en reste aujourd'hui chez les grands singes anthropomorphes d'Afrique (chimpanzés et gorilles), leurs plus proches parents encore vivants, véritables cousins germains descendant d'ancêtres communs.

Par la suite, la multiplication démographique présentée par les hominiens, surtout à partir des révolutions néolithiques survenues une dizaine de millénaires avant notre ère dans le Proche-Orient, l'Asie du Sud-Est et, un peu plus tard, la méso-Amérique, ne put qu'augmenter les probabilités de mutation et donc le polymorphisme de notre espèce. Cette extraordinaire richesse génétique, qui allait s'accompagner du développement du psychisme à un niveau inconnu jusque-là, assura la réussite évolutive de nos ancêtres.

C'est ainsi qu'un groupe bien fragile en ses débuts et fort mal armé physiquement pour répondre avec efficacité à tous les défis d'un environnement hostile put, grâce à son intelligence, plier ce milieu à sa volonté et l'aménager selon ses besoins.

L'étude du système HLA constitue une étape fondamentale dans l'histoire de l'anthropologie biologique, même si, face à une typologie aujourd'hui dépassée, elle ne bouleverse pas les concepts utilisés par la génétique des populations depuis la découverte des premiers groupes sanguins, il y a plus de quatre-vingts ans. Mais déjà une nouvelle « révolution » se profile à l'horizon : c'est l'étude directe des séquences de DNA (acide désoxyribonucléique), véritable banque d'où partent toutes les informations qui font de chacun de nous ce qu'il est.

Ayant commencé tout récemment, ce type d'analyse moléculaire montre que la variété génétique (on dit : le polymorphisme de l'homme) est d'une richesse plus grande encore que ne le laissaient entendre les facteurs sanguins. Car il existe des informations différentes, mais qui se traduisent par la synthèse d'un même facteur (synonymique). En rassemblant toutes ces connaissances, nul doute que l'on décrypte bientôt, peut-être avant la fin du siècle, l'histoire biologique très complexe de notre groupe et les vraies raisons de son extraordinaire succès.

JACQUES RUFFIÉ
professeur au Collège de France.

(1) J. Bernard et J. Ruffié. *Hématologie géographique.* 2 vol. Masson, 1966 et 1972.

(2) A.E. Mourant, A.C. Kopec, K.D. Sobjak. *Blood Groups and Diseases.* Oxford University Press, 1978.

(3) J. Ruffié, J.C. Sournia. *Les Epidémies dans l'histoire de l'homme.* Flammarion, 1984.

(4) Motoo Kimura. *The Neutral Theory of Molecular Evolution.* Cambridge University Press, 1983.

Le sang dit-il la vérité ?

Dialogue entre Philippe Sollers et le professeur Jacques-Louis Binet.

LES membres de la Société française d'hématologie, réunis dernièrement à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière sous la présidence du professeur Michel Boiron, avaient demandé à l'écrivain Philippe Sollers ce que représentait pour lui le sang, objet essentiel de leurs travaux.

∴

Jacques-Louis Binet. – Vous n'êtes pas resté sourd à la musique de la science. Dans *Vision à New-York,* vous insistiez sur ce point qui, dites-vous, vous distingue de tous les autres : *« La génétique et la biologie étant, pour moi, particulièrement passionnantes, j'essaye de voir un petit peu les nouvelles nervures, la nouvelle articulation logique, mathématique et cet imaginaire qui descend de plus en plus bas, et l'encore plus petit, et puis qui va être très loin dans l'espace et le temps. »*

Mais, en réalité, les étapes du raisonnement scientifique d'aujourd'hui et l'approche logique du vivant restent enfermées dans un cercle de spécialistes et d'initiés. Sous couvert d'information ou de vulgarisation, leur message se voit grossi, déformé, mal contrôlé, schématisé en termes publicitaires.

La récente histoire du SIDA l'illustre bien. Grande peur des épidémies, puis indignation morale du public ; publications spectaculaires et guerres scientifiques des chercheurs (récemment évoquées dans ces pages) : elle a suscité en quelques mois tous les poncifs de l'histoire de la médecine.

Comme vous l'avez senti, ce que vous appelez les « *nervures* » du raisonnement biologique sont sous-tendues par un imaginaire qui, pour être mieux compris, doit être confronté à d'autres imaginaires, et c'est ce difficile mais nécessaire jeu de miroirs qui peut donner à la recherche scientifique sa lumière culturelle.

Philippe Sollers. – Balzac pensait que tout le matériel du romancier se trouvait dans les tribunaux et dans les hôpitaux. Il faut y ajouter les accélérateurs de particules. Je m'étonne toujours de voir les écrivains d'aujourd'hui fuir la réalité d'aujourd'hui, se réfugier dans l'exotisme, les périodes historiques lointaines, une sorte de provincialisme généralisé. La vibration du monde où nous vivons et mourons, là, tout de suite, parcouru par une mutation sans précédent de l'information et des connaissances me paraît, au contraire, exaltante. Il s'agit d'un défi à relever.

J'aime bien rencontrer des individus dont j'imagine que leur pratique quotidienne les place dans le minimum d'illusions. Un banquier. Un physicien. Un publicitaire. Un médecin. Ce sont pour moi les acteurs du théâtre moderne des passions.

Par exemple, vous, et la Société d'hématologie. Vous entrez comme personne dans l'intimité silencieuse des figurants que nous sommes, dans ce grand flot de la vie en train de basculer dans la mort. Vous êtes au confluent, pourrait-on dire, du profane et du sacré, comme le prouve l'émotivité apocalyptique touchant les « maladies mystérieuses » (vous avez bien raison de parler du SIDA, épisode qui mériterait à lui seul de longues analyses sur la mythologie qui porte notre culture).

Parler devant vous, c'est, d'une certaine façon, m'assurer que je ne parle pas tout à fait dans le vide.

Vous connaissez cette phrase magnifique de Nietzsche : *« Qui écrit avec son sang ne veut pas être lu mais su par cœur. »* On écrit toujours en direction de cette ambition secrète. Voilà la vérité que je voulais essayer d'exposer.

Jacques-Louis Binet. – Le sang coule en filigrane à travers tous vos livres. Depuis *le Parc* jusqu'à *Paradis,* de *Tel Quel* à *l'Infini,* le même thème est sans cesse repris, transformé, orchestré, pour devenir l'interrogation du 30 mars : *« Le sang dit-il la vérité ? »* J'aimerais que vous vous arrêtiez sur ce que vous appelez le *« côté exercice spirituel »* de *Drame* et *Nombres.* Pouvez-vous commenter l'épisode d'Amsterdam ? : *« Je vois tout à coup mon sang couler de mon nez sur le papier, c'est beau... Comme si j'avais atteint le cœur de la pulsation de la chose. »* Et *Drame* s'ouvre sur cette citation : *« Le sang qui baigne le cœur est pensée. »*

Quelle est la place du sang dans le corps du narrateur, et comment la traduit-il dans les mots ?

Philippe Sollers. – J'écris à la main de façon très rapide ou très lente, en « entendant » ce que je trace, en tentant d'atteindre un point où le déroulement ramassé des mots, leur mélodie et leur rythme fassent coïncider le dehors et le dedans, l'histoire et la fantaisie, la substance la plus objective et le rêve. Il arrive un moment où je peux imaginer que, au lieu de me faire « un sang d'encre » (expression révélatrice de l'angoisse qui consiste à être écrit malgré soi), l'encre devient sanguine, une sorte de sang bleu, oxygéné par le souffle.

Que veut dire Rimbaud, par exemple, quand il écrit : *« J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis... Je suis réellement d'outre-tombe, et pas de commissions. »* Ou encore : *« Dure nuit ! Le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi, que cet horrible arbrisseau !... »* Est-ce qu'il s'agit de formules « poétiques » ? Sûrement pas.

Il y a donc une « scène spirituelle » où le sujet verbal se perçoit comme distinct de son corps, à côté de lui. L'expérience d'Amsterdam est véridique. J'étais un peu effrayé et, en même temps, j'avais la sensation d'une sorte de signature inespérée. *« Le sang qui baigne le cœur est pensée »* est une formule d'Héraclite.

Quand je commence un texte ou un récit, j'essaye de me placer là, tout près, au point où la raison devient une autre raison, pas du tout irrationnelle, simplement battante.

Jacques-Louis Binet. – Le point fort de cette journée du 30 mars fut votre lecture d'un passage encore inédit de *Paradis II.*

Philippe Sollers. – Pour éviter la « conférence », j'ai décidé de lire un passage de *Paradis II* très chargé de cette référence insistante au sang. C'est un fragment construit à partir d'*Isaïe* (63) et de *l'Apocalypse* (19). L'idée est celle du « pressoir mystique ». En même temps surgit l'événement de la pâque juive, *« lourde nuit du retournement du temps dans le temps »*. Je voulais faire sentir la très grande différence entre « parler » et « parler de ». Entre écrire, au sens où un écrivain écrit, et « écrire au sujet de ». Le côté transitif, immédiat, de la littérature me paraît lié à la voix, éloquence et musique.

Ecrire, pour moi, écrire en tenant compte que c'est un corps de souffle et de sang qui écrit, c'est une mise en question de la communication elle-même. Chaque syllabe compte, chaque lettre est une couleur. Un écrivain a en effet deux corps (au moins). Mon commentaire était que seule la Bible donne au sang cette place centrale, illuminante. C'est pourquoi, d'ailleurs, elle sera toujours la cible de tous les racismes ; il y aurait beaucoup à dire là-dessus. La rupture avec le sacrifice humain est, en ce sens, le moment-clé du « combat spirituel » dont parle Rimbaud.

C'est la Bible qui nous apprend que le sang « crie » vers Dieu, qu'il est donc, à la limite, une véritable parole inextinguible. C'est le sang de l'agneau sur les portes qui protège les Hébreux le jour de l'extermination en Egypte : *« Le sang sur vos maisons sera pour vous le signe que vous êtes là : je verrai le sang et je sauterai au-delà de vous. »* Quelle scène !



Philippe Sollers au professeur Binet : « Vous êtes au confluent du profane et du sacré comme le prouve l'émotivité apocalyptique touchant les « maladies mystérieuses ».

Jacques-Louis Binet. – Vous avez aussi lu un passage de la Bible et dans *Paradis* comme dans *Femmes,* le sang de la Bible est souvent repris : le sang de la circoncision opposé à l'eau du baptême, le sang de la chute, *« le rouge et la chute dans le rouge, dans le sang, dans le voile des yeux, dans les choses aveuglantes, ce rideau du sang constitue l'espèce »*.

Philippe Sollers. – Le corps et le sang. Deux « choses » distinctes. Je voulais surtout montrer à quel point l'histoire de la transsubstantiation était, si l'on veut, « logique ». Le pain et le corps, le vin et le sang... *« Ceci est mon corps, ceci est mon sang »*... Dans cet acte bouleversant (c'est peu dire), on sent que la parole prononcée transforme la substance désignée. Les conséquences ont été, de toute évidence, incalculables. Combien de controverses là-dessus ! C'est l'histoire de l'Occident ! Et, en un sens, il s'agit aussi de toute l'aventure de l'art. Joyce, par exemple, se faisait une idée absolument « transsubtantiatrice » de son écriture. Il y fait tout le temps allusion.

L'influence de la liturgie catholique est sur moi profonde, ineffaçable. Le moment eucharistique de la messe m'a toujours paru sublime, enveloppé d'une émotion fabuleuse. *In vino veritas !* C'est du moins, à Bordeaux, ce que nous aurions mauvaise grâce à ne pas penser. Le verbe qui se fait chair, la chair qui se fait pain et vin pour retourner au verbe, c'est quand même le circuit des circuits ! Il y a là, en dehors de la tragédie incroyable qui se joue, une sorte de joie paisible, rayonnante, énigmatique. Une forme d'interruption absolue.

Jacques-Louis Binet. – Le 30 mars, vous parliez pour la première fois dans un hôpital et c'est non pas dans un hôpital, mais dans la maladie, dans vos propres maladies d'enfance que vous avez découvert l'écriture avant même la lecture.

Philippe Sollers. – Je pense en effet que le corps qu'on se donne pour écrire est gagné sur la maladie. Sur la maladie qu'est la vie ? Sans doute. D'une certaine façon, il n'y a aucune raison qu'existent ces animaux étranges qu'on appelle « écrivains », lesquels sont décidés, semble-t-il, à tout faire passer par le filtre de leurs sensations en première personne.

Proust est probablement, ici, le cas le plus saisissant. Mais songez aussi à Céline, à ses bourdonnements d'oreille. Il n'y a pas une œuvre littéraire qui ne soit habitée par cette lutte sourde, patiente ou au contraire explosive, ouverte (Artaud) contre ce corps de hasard, cet habit d'emprunt, ces tissus, ces organes, ce sang, qui viennent de plus loin que moi et qui veulent parler à ma place.

Peut-être l'œuvre la plus inspirée dans ce domaine est-elle celle de Faulkner. Un monde de sang et de récitatif planant au-dessus du sang. Mais nous revoici tout près de la Bible... Le plus étonnant est de se dire au cœur de la maladie comme au plus profond du sommeil, dans le creux du coma comme, peut-être, au seuil de la mort, *le langage veille.* J'étais ému en pensant que nous parlions ensemble entourés d'agonisants, de ceux qui n'ont plus rien à savoir, solitude inouïe et terrible. Quelle pensée, quelle parole, sont à la mesure de cette démesure enfouie ?

Quand on appelait Hitler, monsieur

En 1933, l'homme ne faisait pas mauvaise impression...

LES images d'horreur laissées par la seconde guerre mondiale, le nazisme et la collaboration, ont exorcisé durant une génération la tentation fasciste dans notre pays. Et c'est au moment où les derniers régimes de ce type se sont disloqués en Europe que les slogans totalitaires de l'extrême droite retrouvent aux yeux d'une partie de l'opinion publique une sorte d'honorabilité. Ne lisions-nous pas dans *le Figaro* du 19 juin : *« Il serait dérisoire de voir dans onze Français sur cent des émules de Hitler et de Mussolini. Faut-il qualifier ces électeurs d'« extrême droite ? La plupart ne seraient-ils pas surtout irrités à l'extrême contre la gauche ? »* (A. Peyrefitte) et : *« Que dit Le Pen qui soit si terrifiant à entendre. Il ne dit, pour des millions de Français, que des évidences : que l'insertion des travailleurs étrangers, surtout ceux d'origine maghrébine, pose des problèmes qui vont s'aggravant... Que le travail, la famille et la patrie sont les piliers de la nation... Il faut prendre le Front national pour ce qu'il est : un parti politique de droite. De cette droite française conservatrice, moralisante, nationaliste... »* (J. Bothorel).

Certes les fascistes français ont toujours eu leurs références propres. L'historien se refuse aux amalgames, même à propos de ceux qui en font leur pain quotidien. Mais l'histoire offre des échos qui font réfléchir. Avant de travailler sur l'Afrique des XIXe et XXe siècles, l'auteur de ces propos s'était intéressé à l'Allemagne du XXe siècle : terrains de recherche qui offrent chaque fois le spectacle étonnant de la facilité avec laquelle des secteurs entiers des sociétés occidentales ont pu se familiariser avec le racisme. L'acceptation benoîte de stéréotypes allant de soi, la répétition satisfaite de slogans serinés par certains médias sous couvert d'économie ou de culture, la phobie lancinante de tout contact avec « les autres », constituent peu à peu une sorte de fanatisme tiède dont se nourrissent ensuite les extrémismes les plus violents.

Aujourd'hui, en France, le « Maghrébin » ou le « Noir » sont en passe de jouer le rôle du « Juif » dans les années 30. Attention aux anachronismes, nous dira-t-on : seule l'Allemagne chaotique de 1933 a pu produire un monstre comme Hitler. Mais n'est-il pas aussi anachronique de lire ce phénomène historique en feignant d'oublier que l'on connaît la suite. Tant que les camps de la mort ne furent pas découverts, on ne prit guère au sérieux les propos « excessifs » de l'auteur de *Mein Kampf*, même en France où on avait des raisons de redouter particulièrement l'ultranationalisme allemand.

Nous avons relu des notes prises dans les journaux français de janvier, février et mars 1933, au moment où « Monsieur Adolf Hitler » venait d'être nommé chancelier (30 janvier) par le président Hindenburg. Le Reichstag dissous, des élections législatives se déroulent alors dans une ambiance d'exactions et d'arbitraire (journaux de gauche suspendus, bandes nazies intégrées dans une police auxiliaire, incendie du Reichstag le 27 février, arrestations des communistes...). La gravité de l'événement est-elle perçue ?

C'est en juillet 1932, quand le parti nazi avait obtenu deux cent trente députés, en pleine crise économique et politique, que le danger d'une dictature hitlérienne s'était réellement profilé. Aussi, en janvier 1933, alors que ce mouvement semblait en reflux (depuis les élections de novembre 1932) et que la nomination de son leader à la Chancellerie s'effectuait à la suite de tractations subtiles entre le président Hindenburg, les dirigeants du parti conservateur deutsch-national (Von Papen et Hugenberg) et Hitler lui-même, avec la bénédiction de hobereaux prussiens, d'industriels rhénans et du banquier Schröder, l'opinion française est paradoxalement soulagée par ce qui apparaît comme un compromis parlementaire. Finalement, les ministres nazis ne sont que deux sur dix : Frick à l'intérieur et Göring à l'aviation. Même la dissolution du Reichstag le 1er février est interprétée comme la recherche d'une nouvelle majorité associant les deux droites (« nationaux » et « nationaux-socialistes »). Or cette coalition n'aura pas la majorité absolue, affirme *Paris-Soir* le 9 février, ce qui amène la presse catholique *(la Croix, l'Aube)* à estimer que le parti du centre va devenir l'arbitre de la situation.

En attendant que se vérifient ces hypothèses, style « troisième république », on trouve que la promotion provisoire de Hitler a le mérite de clarifier les choses en mettant ce démagogue au pied du mur. On allait constater *(Paris-Soir,* 31 janvier) qu'*« un hitlérien ministre n'est plus un ministre hitlérien »*. Le lendemain, ce même quotidien publiait des photos du logement *« simplement meublé »* du nouveau chancelier ; à la fin du mois il insérait une réclame pour un séjour à Berlin à l'occasion d'un match de football qui faisait miroiter l'intérêt du spectacle d'une capitale *« en pleine effervescence politique »*. Mais *« un peuple ne vit pas exclusivement de feux de joie et de retraites aux flambeaux » (le Journal,* 7 mars) et, que la crise économique soit résolue ou non, l'opinion allemande allait vite revenir à la raison. Les obstacles, les oppositions, les conflits qui devaient désarçonner Hitler sont décrits à plaisir, chacun puisant dans son arsenal idéologique préférentiel (la classe ouvrière pour *l'Humanité*, le régionalisme bavarois pour *le Journal des débats*, l'Eglise pour *la Croix...).*

En juillet 1933, *le Crapouillot* résumait la résignation de l'opinion : *« On avait tant répété : « l'arrivée au pouvoir » de Hitler sera la fin de tout », que cet événement apporta à l'opinion française une sorte de soulagement : l'homme à chemise brune s'était assis dans le fauteuil de Bismarck, les Français s'aperçurent que la Terre continuait à tourner. »*

Au début, presque tous les observateurs s'accordent pour voir le vrai maître du pays en la personne du chancelier Von Papen, l'homme du président et des Junker prussiens. Le tribun nazi serait tombé dans un piège manipulé par les milieux dirigeants traditionnels. *« Il est en effet engagé par Von Papen, représentant de l'aristocratie terrienne, et par M. Hugenberg, délégué de l'industrie lourde. Il est au service de ces deux classes de privilégiés qui veulent l'utiliser pour protéger leurs intérêts de classe » (le Populaire,* 1er février). *L'Echo du Nord*, écrit le 11 février que ce *« pourrait bien être, pour le nouveau chancelier, le commencement de la grande pénitence »*. *« Hitler aura la parole. Les actes seront le lot de Papen, d'Hugenberg et des autres : il apparait encore plus comme un prisonnier que comme un chef » (le Correspondant,* 10 février). Quelles que soient les tendances des journaux, Hitler apparaît sous ce jour « décoratif » peu reluisant : qualifié de *« mannequin doré »*, d'*« homme de paille »*, de *« Ruy Blas »*, d'*« agent »*, de *« balai »*, d'*« exécuteur des hautes œuvres des droites en Allemagne »*, etc., on le voit *« faisant patte blanche » (l'Echo du Nord,* 4 février). Dans *l'Echo de Paris*, Gérard Bauer s'étonne de voir *« dans le fauteuil de Bismarck... cet homme dont le destin et le physique font penser à quelque « Charlot dictateur »* (23 février). Image prémonitoire ! Mais c'est toujours le même aveuglement sur la prise du pouvoir nazi, et le coup d'Etat légal qui se passe sous leurs yeux.

La compromission de Hitler avec la vieille droite est plutôt analysée comme un signe de faiblesse et de contradictions : ses troupes de « déclassés » vont l'abandonner, désenchantées. Certains imaginent même qu'il n'est qu'une sorte de Monk préparant les voies à un retour des Hohenzollern, à tout le moins une restauration de la vieille Allemagne prussienne. Un *« nouvel esprit de Potsdam » (Dernières Nouvelles de Strasbourg,* 3 mars) en lequel la presse de droite reconnaît volontiers *« le vrai visage de l'Allemagne »*. Maurras, quant à lui, compare Hitler à Mac-Mahon *(l'Action française,* 6 mars) !

Mais les semaines passant, l'hypothèse d'une alliance durable, d'un compromis historique, dirait-on aujourd'hui, où les nazis joueraient le fer de lance contre le « péril communiste » se fait jour. Dès le 10 février, *le Temps* signale les bases d'une telle alliance : *« autarcie »*, militarisme, xénophobie, politique de puissance, en quelque sorte *« l'ancien régime à la sauce fasciste »*. *Le Figaro* renchérit le 4 mars : *« En dépit de ses allures d'agitateur, il est avant tout un homme d'ordre, qui met l'autorité de l'Etat au-dessus de tout et qui, pour faire respecter cette autorité contre ceux qui cherchent à la détruire, n'hésite pas à recourir à la force. »* On s'aperçoit alors que ce que des observateurs « modérés » redoutaient surtout dans le nazisme, c'était son allure révolutionnaire et sociale : le nouveau visage de Hitler les rassure.

Dans cette perspective, le nouveau chancelier apparaît sous un jour presque sympathique ici et là, notamment dans plusieurs organes de droite, et cela dès février 1933. On n'est pas surpris de lire dans *l'Action française* que *« la formule hitlérienne »* se résume dans une *« guerre au marxisme qui a ruiné l'Allemagne, et à la démocratie, véhicule du marxisme »* (J. Bainville, 18 février), ou que l'événement *« signifie la mort du parlementarisme et de ses bobards »* (Léon Daudet, 8 mars). Le vieux périodique catholique *le Correspondant* publie le 25 mars ces propos sentencieux de Jacques Maupas : *« Il ne faut pas oublier que Hitler mène la lutte contre le communisme pour la défense de la civilisation occidentale et de l'idée chrétienne »*. Dans *le Figaro*, le parfumeur François Coty, qui est alors le grand bailleur de fonds, ne se contente pas de publier des placards faisant l'éloge de Hitler, grand adversaire de *« la finance internationale »* et du *« bolchevisme »* et porteur *« d'une politique de large union nationale et raciste »* (sic) (7 février) ; il conseille (7 et 8 mars) d'*« endiguer le flot des égorgeurs communistes »* qui vont fuir en France et de les orienter vers des *« camps de concentration »* (sic).

A ces prosélytes de principe il faudrait ajouter les journalistes envoyés en reportage et que les manifestations de rue des nazis ont impressionnés : Philippe Barrès *(le Matin)* fasciné par *« le jeune chancelier »* ; les frères Tharaud *(Paris-Soir)* éblouis par le succès de *« ce petit peintre en bâtiment »*. Mais Bertrand de Jouvenel lui-même n'affirme-t-il pas dans le journal radical *la République*, le 10 février, que *« Hitler a rendu un immense service moral à la nation »*, en recueillant *« les épaves de la Métropolis bâtie par les banquiers et tolérée par les socialistes »*. L'organe de la CGT, *le Peuple*, peut dénoncer le *« raboulangisme français »* (le 24 février) : *« Il y a des gens, ici même, en France, qui vont se félicitant pas trop haut, mais assez pour être entendus si l'on prête l'oreille, du succès de Hitler, c'est-à-dire de l'alliance fasciste opposée à l'organisation démocratique... »*.

Rétrospectivement, il nous semble curieux que l'adjectif « socialiste » ait été pris au sérieux dans l'intitulé du parti hitlérien. Pourtant à l'époque il a inquiété les conservateurs, on l'a vu, et il a aussi fait illusion concernant l'aspect démocratique du mouvement. Le programme social nazi de lutte contre le chômage par l'ouverture de grands chantiers publics a même conduit un journaliste à comparer Hitler à Roosevelt *(la Liberté,* 6 mars). *La Croix* du 16 février voit dans le futur *« troisième Reich »* une sorte de bolchevisme militaire étatisant les moyens de production ! Plus surprenant encore, des théoriciens marxistes décrivent la situation allemande comme potentiellement révolutionnaire, le succès de Hitler devant représenter le dernier feu de paille d'un Etat capitaliste en crise. Cela conduit J. Berlioz, dans les *Cahiers du bolchevisme* du 15 février, à définir le parti nazi comme un mouvement de masse dressé contre la misère, l'impérialisme versaillais et l'impuissance des sociaux-démocrates.

L'effet de masse conduit plusieurs journalistes à le définir comme un pur produit de la démocratie. Pour les frères Tharaud, dans *Candide* (23 février) et dans *Paris-Soir* (9 février), Hitler, qui représente *« les petits bourgeois allemands, le peuple des campagnes, les petits fonctionnaires et la jeunesse des universités... souhaite faire une politique démocratique... en s'annexant les deux à trois millions de syndicalistes catholiques qui lui apporteraient cet appoint ouvrier qui fait défaut à son parti »*. Pour Georges Suarez dans *le Temps* (5, 14 et 24 février), l'hitlérisme a *« les mêmes origines quarante-huitardes que le briandisme : né dans la rue, avec ses origines populaires caractérisées, il reste la preuve vivante, irréfutable, qu'il existe une démocratie allemande. Il en est le produit le plus pur, le reflet le plus fidèle. Sous une monarchie il n'eût pas vécu »*.

Certes beaucoup s'étonnent de voir le nouveau régime user de la violence et briser les libertés alors qu'il s'appuie sur une telle base populaire. Mais on l'explique, comme on a vu, par le poids de l'alliance conservatrice.

A partir du 15 février, et surtout de l'incendie du Reichstag, l'opinion est généralement consciente d'assister à la naissance d'une dictature. Mais l'assimilation du nouveau régime en gestation avec le fascisme mussolinien est rare et tardive. On la trouve dans les organes de gauche comme *l'Humanité, le Populaire, l'Ere nouvelle* ou *l'Aube*. *Le Temps* peut affirmer le 2 mars : *« Le fascisme n'est plus seulement un fait italien, il tend à devenir une doctrine internationale. »* Maurras et d'autres ratiocinent néanmoins sur l'opposition entre les âmes nationales allemande et italienne. Et d'une manière générale la notion même du totalitarisme fasciste n'est pas perçue.

La qualification de « raciste » revient souvent, mais comme une étiquette de circonstance sans gravité spéciale : *« Des arguments racistes ramassés dans les vieux traités pangermanistes » (l'Echo de Paris,* 23 février) ; *« Hitler n'est pas assez bête pour croire qu'un massacre des Polonais ou même un pogrome juif serait capable d'emplir le ventre de ses intellectuels affamés » (la Dépêche,* 11 février). C'est au début de mars que les journaux radicaux *(l'Ere nouvelle, la République, l'Œuvre)* ou socialistes *(le Populaire, le Peuple)*, alertent l'opinion française sur les persécutions antisémites déjà déclenchées.

Rares sont les observateurs qui signalent que les programmes bricolés avec des éléments pris à droite et à gauche sont moins importants, dans ce cas, que le projet essentiel de mobilisation des masses autour d'un chef et d'une mystique passionnelle, dont le succès est lié au désarroi général de la société allemande. *L'Intransigeant* du 22 février le disait bien : *« Les électeurs mystiques qui ont suivi aveuglément Hitler ne se préoccupent guère de savoir si ce grand vainqueur d'hier a ou non un programme politique ; ils ne voient en lui qu'un redresseur de l'orgueil national autant qu'un ennemi des riches. »* Quelques journaux seulement s'inquiètent, au début de mars, de l'émergence d'une nouvelle barbarie en pleine Europe : *le Peuple* (dès le 19 février) dénonce ce régime de spadassins : *« Il n'y a plus de conquêtes de l'intelligence et de la civilisation. L'Allemagne des nazis a l'orgueil en perpétuel devenir. »* Et ils savent bien que ce devenir n'est que le retour aux crimes et à la fange de la barbarie. *L'Œuvre* (5 mars) voit *« le réveil national à la Hitler comme le réveil des plus bas instincts humains »* ; *le Journal des Débats* (5 mars) parle de *« barbarie »*, *les Dernières Nouvelles de Strasbourg* (28 février) de *« scènes bestiales »* (sa vente est interdite en Allemagne) ; *le Petit Parisien* voit son correspondant à Berlin, Camille Loutre, expulsé pour avoir parlé de *« terreur »*.

Mais on trouve aussi des justifications « scientifiques » du changement de régime. Dans cette société moderne (contrastant, dit-on, avec l'Italie), la jeunesse nazie incarnait l'attente d'une nouvelle étape dans le progrès social correspondant à *« la deuxième révolution industrielle »*, celle de l'électricité et des produits synthétiques (P. Delattre, *la Croix*, 16 février) : face aux anciennes oligarchies, Hitler représente *« les masses qui subissent déjà le contrecoup économique des nouvelles inventions et éprouvent instinctivement le besoin d'une réadaptation des institutions à la vie »*...

On voit que les arguments « objectifs » des « nouvelles droites » ne datent pas d'hier. La génération des années 80 en connaît certes plus que celle des années 30 sur les totalitarismes. L'aveuglement ou la fausse naïveté de certains commentateurs n'en sont que plus surprenants, face à la résurgence actuelle de projets néo-fascistes, caractérisés fondamentalement par cette espèce de tribalisme moderne qui consiste à entretenir une confusion névrotique entre la société, si complexe et si ouverte soit-elle, et une famille figée sur son quant à soi organique : le totalitarisme de la terre et du sang.

Ajoutons que peu de gens se rappellent aujourd'hui qu'il y a un peu plus de cinquante ans le nazisme est arrivé au pouvoir légalement : la démocratie est une responsabilité !

JEAN-PIERRE CHRÉTIEN,
historien au CNRS.

● J.-P. Chrétien, *l'Opinion française devant la Machtübernahme nationale-socialiste*, Mémoire DES, Paris-Sorbonne, 1959, multigr., 227 p. ; A. Grosser, *Hitler, la presse et la naissance d'une dictature*, Paris, Colin (Kiosque), 1959, 263 p. ; P. Ayçoberry, *la Question nazie*, Paris, Le Seuil (Points), 1979, 317 p.

KEYSTONE

Le maréchal von Hindenburg et Adolf Hitler.



Le Danois qui balayait

Cinq milliards de couronnes de chiffre d'affaires...

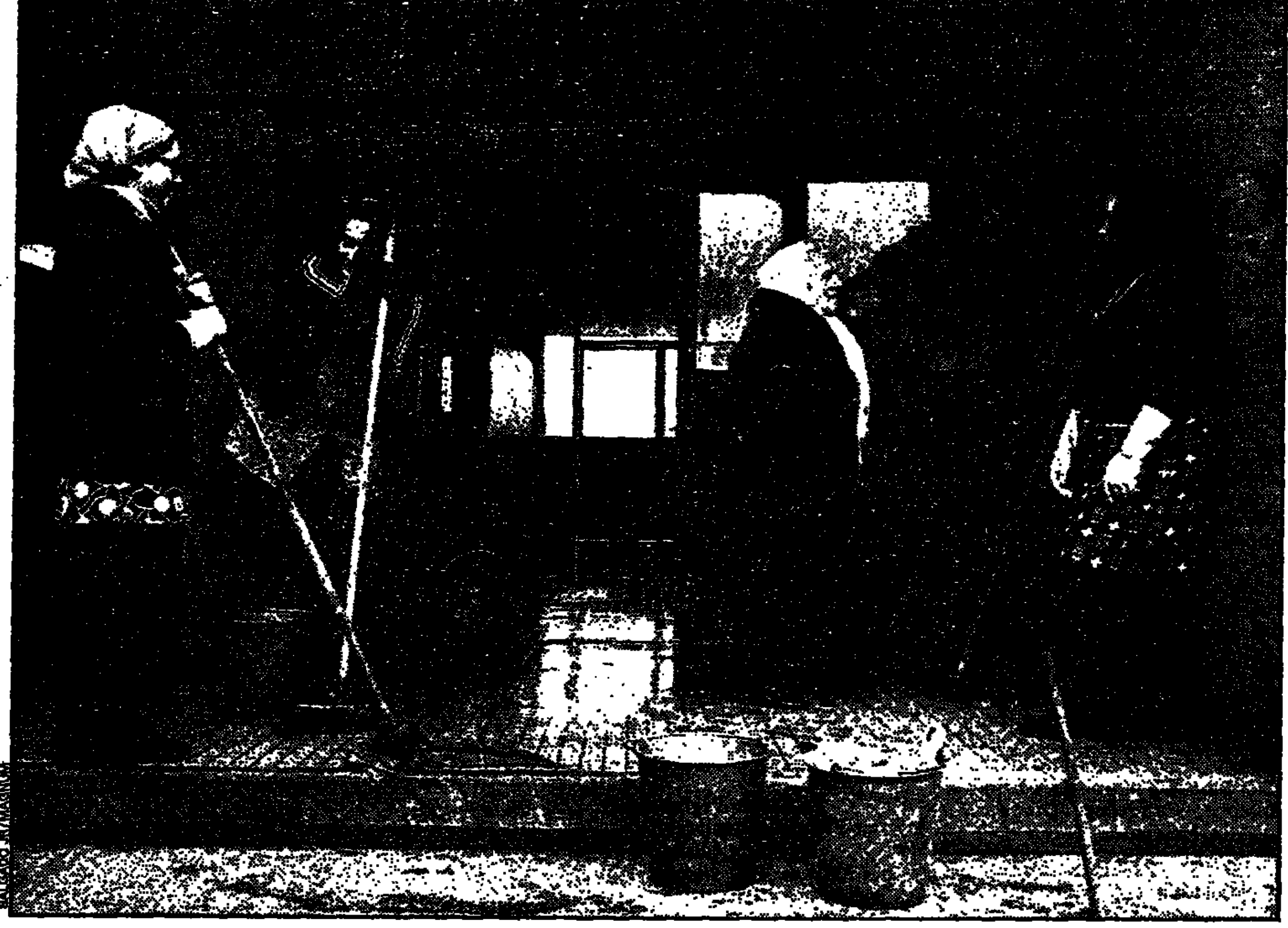
LA serpillière, un métier d'avenir? A écouter Poul Andreassen, l'heureux PDG du groupe danois ISS (International Service System), il faut bien l'admettre : le nettoyage mène à tout, à condition de savoir le faire. Lorsqu'il prend en main la direction de l'entreprise, en 1963, il ne se doute pas que, vingt ans plus tard, il sera à la tête d'une multinationale employant soixante mille personnes dans quinze pays, avec un chiffre d'affaires de près de 5 milliards de couronnes (presque autant de francs), et devenue aujourd'hui la première société de nettoyage du monde.

L'affaire, comme toujours, avait commencé modestement. Et pas dans le nettoyage. L'entreprise, fondée en 1901 à Copenhague, s'occupait uniquement de sécurité : elle fournissait des veilleurs de nuit munis pour tout équipement d'une casquette, de jambières de cuir et d'une veste à boutons dorés. Comme les chauffeurs de maître. En 1934, un premier coup de génie : l'entrepreneur danois imagine d'adjoindre à ses gardiens des équipes de nettoyage qui profiteraient de la nuit pour astiquer les bureaux et vider les cendriers. La DDRS est née (Société danoise de nettoyage). Quatre ans plus tard, elle traverse le détroit de la Baltique et s'implante à Malmö, la ville suédoise d'en face. Mais elle ne mettra le pied dans l'autre pays voisin – la Norvège – qu'en 1952. On reste entre Scandinaves, presque en famille. C'est seulement après l'arrivée de Poul Andreassen, un ingénieur de la SAS (Scandinavian Airlines) alors âgé de trente-cinq ans, que l'entreprise danoise va faire sa percée à l'étranger : Allemagne (1965), Suisse (1967), Grande-Bretagne, Pays-Bas et Belgique (1968), Autriche, Espagne et Finlande (1971), Brésil (1973), France (1974), Grèce (1976) et enfin Etats-Unis (1979), le plus gros marché extérieur du groupe ISS avec une dizaine de milliers d'employés.

Le secret de cette spectaculaire montée en puissance? D'abord, la nécessité. « *Nous sommes un petit pays*, observe, massif et jovial, le PDG dans son bureau de Charlottenlund, un quartier résidentiel de la banlieue de Copenhague. *Il nous faut absolument trouver des clients à l'étranger si nous voulons offrir des services de première qualité.* » Une société de gardiennage, d'autre part, doit inspirer confiance si elle veut se lancer dans la haute sécurité. L'image du Danemark, sur ce plan, est bonne. « *Pour la sécurité, c'est un avantage d'être un petit pays sans image politique marquée.* » Le royaume appartient bien à la Communauté européenne et à l'OTAN, mais du bout des lèvres. Sa belle machine social-démocrate, même dirigée par des conservateurs, rassure tout le monde.

Ce serait l'atout qui, d'après l'état-major de Securitas, la filiale d'ISS spécialisée dans les services de sécurité, a permis aux Danois de décrocher de gros contrats à l'étranger, comme l'équipement de l'armée et des postes suédoises, la protection des bases aériennes saoudiennes et la surveillance électronique de tous les bâtiments de la banque nationale du Koweït. Consécration internationale : le groupe ISS s'est vu confier la sécurité de la dernière conférence de Stockholm et surtout celle de la conférence de Genève sur la Palestine, gardée par six cents policiers et deux mille soldats ! C'est que, outre l'avantage d'être danoise, la compagnie bénéficie de plus de quatre-vingts ans d'expérience. « *Nous avons été les premiers, en 1939, à introduire les systèmes de sécurité électroniques* », explique fièrement Rolf Bladt, qui, de son bureau de Glostrup attenant à l'usine, dirige l'exportation des matériels Securitas les plus sophistiqués, capables de déceler les pas d'un homme sur le gravier ou même une bicyclette posée contre un mur.

En 1974, ISS a racheté une fabrique danoise de valves et de thermostats (Clorius) pour se lancer dans la régulation thermique des locaux. Ainsi, la boucle est bouclée : ISS surveille les bâtiments vides, les nettoie et pourvoit même à leur confort thermique en contrôlant méticuleusement la consommation énergétique. Cette diversification a transformé le groupe danois en une entreprise « multiservices » qui envoie ses équipes à travers l'Europe et l'Amérique pour accomplir les tâches les plus variées. Sous diverses étiquettes nationales, ISS nettoie, lave, entretient d'innombrables collectivités, depuis les écoles de Birmingham jusqu'aux plates-formes pétrolières de Stavanger (Norvège), en passant par les mairies danoises, les hôpitaux grecs et les cliniques suisses. ISS fournit toutes sortes de services à la demande, qu'il s'agisse d'assurer la propreté du tournoi open de tennis des Etats-Unis ou le soutien logistique du marathon de Boston. Sa filiale autrichienne se vante même d'avoir franchi le rideau de fer pour réparer les dégâts d'un incendie dans une usine de cellulose tchécoslovaque – ISS assure aussi les nettoyages après incendie, notamment pour sauver les équipements coûteux.



SALGADO JR/MAGNUM

Cette vocation quasi universelle repose sur la qualité du service, la prestation « haut de gamme ». Cela peut sembler paradoxal, voire présomptueux, s'agissant de nettoyage, mais c'est de cette façon qu'ISS a pu s'imposer. « *Dans une entreprise, les femmes de ménage arrivent en dernier*, constate Poul Andreassen. *Traditionnellement, le nettoyage est mal payé... ou bâclé. Avec nous, c'est différent.* » De fait, les employés d'ISS ne sont plus d'obscurs soutiers d'usine intervenant après tous les autres, mais une catégorie de travailleurs à part entière, dûment formés, payés et syndiqués (« *à 98 %* »). Les « *assistants de nettoiement* », comme on les appelle à Copenhague – qui sont à 80 % des assistantes – reçoivent d'abord une formation de base dans les écoles publiques, avec un manuel qui leur inculque des notions d'hygiène, de chimie, de maintien corporel et tous ces « trucs » qui permettent à une femme de ménage de gagner du temps tout en ménageant sa peine. Le personnel reçoit ensuite une formation « maison », sanctionnée par des diplômes, qui certifient l'aptitude à nettoyer les micros de téléphone ou à astiquer 300 mètres carrés à l'heure (payée 55 couronnes, soit presque autant de francs). « *Au lieu de se sentir proches de leur lieu de travail, elles doivent se sentir proches d'ISS* », conclut superbement Torben Christensen en parlant de ses « assistantes ».

Malgré ses hautes performances, toutefois, ISS a connu l'échec. Par exemple, le contrat pour le nettoyage du métro de Bruxelles, qui n'a pas été renouvelé. Ou encore l'affaire du World Trade Center de New-York : ISS n'était pas peu fier, en 1980, d'avoir emporté l'appel d'offres pour l'entretien des deux fameuses tours qui toisent la ville du haut de leurs 415 mètres. Sept cents personnes à plein temps pour nettoyer, laver, épousseter, aspirer et réparer : fabuleux contrat ! Hélas ! Les Danois ont découvert à cette occasion combien les Américains étaient chicaniers : les services juridiques du World Trade Center n'ont cessé d'entamer des procédures pour payer le moins possible ou différer le règlement des factures. Tant et si bien que, le 1er janvier dernier, au terme des trois ans de contrat, ISS a abandonné.

En France aussi, mais pour d'autres raisons, ISS a souffert. La filiale la Surveillance française, en achetant d'un coup trop de fourgons blindés, a d'abord creusé un trou difficile à combler. Ensuite, les lois sociales et le blocage des prix mis en œuvre en 1982 ont entraîné un « *désastre* » pour les deux filiales (nettoyage et sécurité), selon Poul Andreassen lui-même. « *Si on nous laissait faire*, dit-il avec regret, *on pourrait embaucher deux à trois fois plus en France, qui représente pour nous, potentiellement, un de nos plus gros marchés* » (actuellement, 15 % du marché ISS, avec environ 6 000 employés). Tout en restant social-démocrate – il paye 76 % d'impôts sur le revenu et trouve cela normal, – le PDG danois n'apprécie guère la politique économique des socialistes français. « *Mais on s'accroche quand même, car la reprise viendra bien un jour !* » Déjà, 1983 a été moins mauvais que 1982...

La multinationale danoise est confiante car son créneau, qui va de la serpillière à l'armoire électronique ultra-perfectionnée, est des plus « porteurs ». « *Nous avons déjà dépassé la société industrielle pour une société de services* », constate, sûr de lui, Uffe Johansen, le directeur du centre de Copenhague où ISS peaufine sa gestion (*Service Management*). Si l'avenir appartient aux « services », International Service System ne peut que croître et embellir.

ROGER CANS.

Forages en mers profondes

La France entre dans le club...

MOYENNANT le versement d'une cotisation annuelle de 200 000 dollars (1 700 000 francs environ), la France vient de devenir « membre candidat » de l'Ocean Drilling Program (ODP). L'ODP (1) est la continuation du Deep Sea Drilling Project (DSDP) [Projet de forage en mers profondes], qui a mené à bien, du 11 août 1968 au 20 novembre 1983, quatre-vingt-seize campagnes (ou *legs*, suivant le terme utilisé par tous les scientifiques) au cours desquelles le navire *Glomar-Challenger* a foré et carotté les fonds océaniques en six cent vingt-quatre sites différents. En quinze ans, le DSDP a coûté plus de 200 millions de dollars.

Chaque campagne du nouveau programme durera environ deux mois, comme celles de l'ancien, et le premier site de forage de l'ODP portera le numéro 625. Mais le premier *leg* de l'ODP portera le numéro 101, de façon qu'il n'y ait aucune confusion possible entre les campagnes de l'ODP et celles du DSDP.

Purement américain pour commencer, le DSDP est devenu international en 1975 sous le nom d'IPOD (International Phase of Ocean Drilling), après l'admission de la France, de l'Allemagne fédérale, du Japon, de la Grande-Bretagne et de l'URSS (cette dernière a été exclue de l'IPOD à partir de 1980 par décision de la Maison Blanche). Chacun de ces pays ont d'abord payé une cotisation annuelle de 1 million puis de 2 millions de dollars.

Les campagnes du *Glomar-Challenger* ont été extraordinairement fructueuses pour l'ensemble de la communauté internationale des sciences de la Terre. L'analyse des échantillons prélevés dans les fonds océaniques a montré, entre autres résultats, que la théorie du renouvellement constant des fonds océaniques, moteur de la dérive des continents, est exacte, et que les grands fonds océaniques, contrairement à ce que l'on croyait avant 1968, pourrait recéler des gisements d'hydrocarbures. Cette analyse a également permis de suivre l'évolution du climat et de la circulation océanique au cours des quelque cent quatre-vingts derniers millions d'années.

En outre, le DSDP a été l'occasion de mettre au point la technique de ré-entrée, grâce à laquelle on peut réintroduire le train de tiges pendant sous le bateau dans un puits foré dans les fonds marins sous plusieurs milliers de mètres d'eau, et même si ce puits a été abandonné depuis plusieurs mois. Cette nouvelle technique mise au point pour des forages scientifiques a d'ailleurs été très vite adoptée par les pétroliers travaillant en offshore.

L'opérateur du DSDP était la Scripps Institution of Oceanography (Université de Californie à San-Diego). Celui de l'ODP est la Texas Agriculture and Mechanics University. Et un navire de forage, le *Sedco/BP 471*, va être aménagé pendant l'automne (pour une somme d'une dizaine de millions de dollars), pour commencer en janvier 1985 la nouvelle série de forages des grands fonds marins prévus par l'ODP.

Le *Sedco/BP 471* présente plusieurs avantages importants par rapport au *Glomar-Challenger*. Cinquante scientifiques et techniciens pourront prendre part à chaque campagne dans le nouveau navire (au lieu de vingt-neuf), la surface des laboratoires est double de celle de l'ancien, et surtout le *Sedco/BP 471* peut être muni d'un tube prolongateur (ou *riser*).

Dans les forages pétroliers offshore, tous les navires ou plates-formes « travaillent » avec un tel tube. Celui-ci relie de façon parfaitement étanche la table de forage située en surface et le haut du puits foré dans le sous-sol marin. Les boues de forage, qui lubrifient le trépan creusant la roche, descendent par l'intérieur du train de tiges tournant dans le *riser* et remontent avec les débris de roche par l'espace annulaire existant entre les tiges et le tube prolongateur. Enfin, le poids de la colonne de boues est calculé de façon à équilibrer la pression régnant au fond du trou. C'est lui qui évite, pendant les opérations de forage, les éruptions de pétrole ou de gaz. Le *Glomar-Challenger* ne pouvant être équipé de tube prolongateur, tout forage risquant d'atteindre une couche géologique imbibée d'hydrocarbures lui est donc rigoureusement interdit.

Le programme de la première année de l'ODP est déjà arrêté. Les six croisières de 1985 du *Sedco/BP 471* se dérouleront toutes dans l'Atlantique. En 1986, les forages devraient commencer en Méditerranée, puis continuer dans l'Atlantique pour se terminer peut-être dans l'Antarctique (mer de Weddell).

Le contrat liant les participants couvre la période 1985-1990. Mais il ne faut pas oublier que le DSDP, prévu à l'origine pour durer dix-huit mois, a été prolongé à plusieurs reprises et s'est finalement poursuivi pendant plus de quinze ans. Le DSDP n'est d'ailleurs pas encore terminé : les publications des résultats, les codages des données et les transferts du système d'exploitation des données au nouvel opérateur ne seront achevés qu'à la mi-1987.

YVONNE REBEYROL.

---

(1) L'ODP réunit dix grandes institutions océanographiques américaines fédérées au sein du JOI (Joint Oceanographic Institutions Incorporated) et l'Allemagne fédérale, comme membres à part entière. Le Canada, la Grande-Bretagne et la Fondation européenne de la science (agissant au nom d'un consortium regroupant l'Italie, la Norvège, les Pays-Bas, la Suède et la Suisse) sont membres candidats, comme la France, et le Japon doit l'être très prochainement. Les membres à part entière de l'ODP payent une cotisation annuelle de 2,5 millions de dollars (21,25 millions de francs environ).

Un été roman. *Le long d'itinéraires riches en art et en architecture du Moyen Age, vérifiez vos*

La Normandie du Conquérant

Pays de cocagne pour les Vikings.

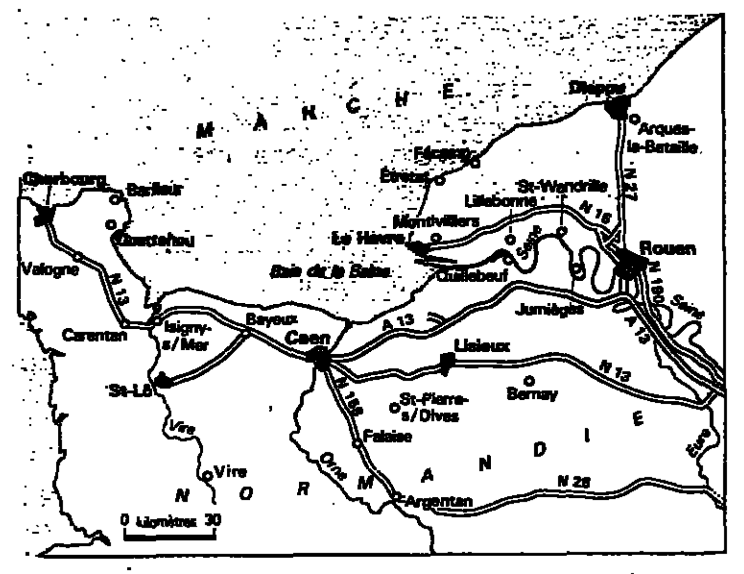
GUILLAUME LE BATARD a reçu la couronne d'Angleterre. Nous sommes le jour de Noël, en l'an 1066, dans l'église Saint-Pierre, qui deviendra l'abbaye de Westminster. Il prend alors le nom de Guillaume Ier, l'histoire va se souvenir de son surnom : Le Conquérant.

Que de chemin parcouru depuis que ses ancêtres vikings ont abordé les côtes de ce pays qui, pour les hommes du Nord, devait être Cocagne : forêts profondes et pleines de gibier, sol riche, mer poissonneuse et climat... méridional ! Ils sont venus par milliers, et les lieux où ils s'installèrent portent encore leur nom : Teurthéville (*Thorketill*), Nehou (*Njall*), Tocqueville (*Toki*), Tourgeville (*Thorgils*), et bien d'autres encore..., ou sont encore presque exprimés dans leur langue « norroise » : Bricquebec, Caudebec, Dieppe, Yvetot, Houlgate...

En 911, Rollon a légitimé l'installation des Scandinaves en Normandie : le comté de Rouen, noyau de la future « duché », lui est cédé par le traité de Saint-Clair-sur-Epte. La Normandie, dans ses limites actuelles, a fini de se constituer en 933, lorsque les territoires des évêchés d'Avranches et de Coutances (à peu près l'actuel département de la Manche) furent rattachés à Rouen.



La nef de l'église Saint-Pierre-de-Jumièges. Cet édifice des XIIIe et XIVe siècles a conservé d'importants vestiges du Xe siècle, les seuls vestiges pré-romans de Haute-Normandie.



Mais comme elle est étendue cette Normandie puissante qui vient de s'adjoindre l'Angleterre ! Elle s'étire en longueur le long de la Manche. Seules les parties côtières et le nord sont peuplés à l'arrivée des Vikings. La partie sud et « profonde » est couverte de forêts. (C'est encore le cas, actuellement, où le département de l'Orne est le moins densément peuplé.)

Les routes intérieures sont mauvaises. Il est plus facile d'aller de Dieppe (dans le Pays de Caux) à Barfleur (pointe du Cotentin) par voie maritime que par voie terrestre, d'autant plus qu'il n'existe pas de pont sur la Seine en aval de Rouen et que la baie des Veys, entre Carentan et Isigny, présente un vaste estuaire marécageux coupé en deux par le parcours impétueux de la Vire. De même, aucun pont ne l'enjambait entre Saint-Lô et la mer. On franchissait cet estuaire à gué, avec l'aide de passeurs qui connaissaient les horaires des marées, ce dont le voyageur d'aujourd'hui n'aura pas à se préoccuper grâce à la RN 13, qui est cependant souvent embouteillée.

D'autres Vikings continuèrent à venir : le jarl Thorketill quitta l'Angleterre en 917 avec son armée danoise pour s'installer dans le Bessin ; en 965, une armée scandinave aida le duc Richard Ier contre le comte de Chartres ; Olaf Hinn digri (futur saint Olaf) fut à la cour de Richard II à Rouen avec son skalde islandais Sigvat Thodarson en 1013.

Un immense travail de défrichement est entrepris ; il est nécessaire, car la population augmente rapidement. Malgré la richesse du pays, quelques cadets de grandes familles sont partis en Italie du Sud, où ils vont reconquérir la Sicile, contre les Arabes, y établissant un royaume normand remarquable par sa richesse matérielle et artistique et par un grand esprit de tolérance : chrétien, grecs, juifs et musulmans y cohabitent sans difficultés.

La conquête de l'Angleterre va également contribuer à résoudre le problème de la surpopulation.

Des villes se développent rapidement. Nous allons en visiter quelques-unes, venant de Paris, après avoir franchi l'Epte, où se trouvait un pieu pour séparer l'eau française de l'eau normande.

A *Arques*, nous pouvons admirer l'une des plus belles forteresse de la duché. Ici Guillaume mena un siège en 1040 contre son oncle Guillaume d'Arques, à qui il avait donné tout le comté de Talou jusqu'à Eu, le rendant maître du Pays de Caux. Mais Guillaume fait édifier une formidable forteresse et, aidé du roi de France, se révolte contre le jeune duc.

Une importante garnison est établie au château d'Arques, qui est pratiquement imprenable : un plateau étroit aux flancs abrupts domine deux vallées, l'une sèche et étroite, l'autre large et marécageuse. Guillaume d'Arques a fait entailler cette langue de terre en son sommet d'un profond fossé. Ainsi, si l'assaillant réussit à gravir les flancs raides du promontoire, après avoir subi une grêle de projectiles meurtriers, s'il emporte ensuite la palissade de bois, il aura la surprise de se trouver sur une escarpe étroite face au château qui le domine, dont il subit les coups et qu'il ne peut atteindre, séparé de lui par un profond fossé sec.

Le point faible se trouve du côté sud, là ou le promontoire est rattaché au plateau. Un double fossé le défend, et la masse du donjon le domine. Comme les forteresses du temps, le château est entièrement en bois (seuls sont en pierre les murs et des châteaux des villes de l'époque romaine comme Bayeux ou Rouen).

Ainsi, le jeune duc, ne pouvant emporter d'assaut la tour du côté du plateau, établit un camp retranché au pied du promontoire, y laisse une garnison et repart. Le comte rebelle, menacé avec ses troupes par la famine, fait appel au roi Henri de France. Les chevaliers du duc provoquent les troupes du roi au combat, mais, moins nombreux, doivent se replier jusqu'au camp retranché. Des chevaliers normands tombent en embuscade sur les Français qui poursuivaient les fuyards. Les Français sont écrasés à leur tour. Le roi arrive en renfort, mais ne peut enlever le camp retranché des Normands. Furieux, il abandonne la partie. Le comte d'Arques n'a plus qu'à capituler. Il sera exilé.

Les ruines actuelles du château d'Arques, énormes et romantiques, sont postérieures à l'époque de Guillaume. Construit au douzième siècle, il fut plusieurs fois remanié. Abandonné après 1660, puis démantelé, envahi par la végétation, il était dans un état déplorable jusqu'à ce qu'une remarquable campagne de restauration ait été entreprise.

L'Etat vient de débloquer 3 millions de francs. On peut visiter le château tous les jours. Pour retrouver les traces de Guillaume d'Arques, le site fournira une évocation suffisante : le grand fossé taillé dans le calcaire du promontoire est encore visible.

Nous arrivons à Dieppe, port qui assure la liaison avec Londres, capitale du jeune royaume anglo-normand. Son nom scandinave vient de la rivière qui l'arrose : la *Diūpā*, qui signifie « rivière profonde ». La rivière a aujourd'hui changé de nom, mais quelques vieux Dieppois disent encore « la Deppa ».

Plus au sud, Fécamp est le siège des cours solennelles de Pâques (celle de Noël a lieu à Rouen). Une belle abbaye, où sont enterrés les ducs Richard Ier et Richard II, fut fondée au septième siècle.

A Lillebonne, ancienne cité romaine, le duc aime à séjourner. C'est là qu'il a tenu l'assemblée décisive où fut mise sur pied l'invasion de 1066. Les ruines du château qui dominent la cité rappellent l'ancien palais de Guillaume.

Pour rejoindre Rouen, nous flânerons par Saint-Wandrille, Jumièges et Boscherville. Rouen, c'est la capitale. C'est là que résidait Rollon, de là que se construisit la Normandie ducale, à partir du « comté de Rouen ». On y bat monnaie. Néanmoins, le pouvoir ducal et l'administration sont largement dispersés à travers les villes de toute la Normandie. La cour ducale est itinérante, selon les saisons. Rouen est une vieille cité protégée par une enceinte rectangulaire remontant à l'époque romaine. La rivière de Robec (nom scandinave : « le ruisseau rouge ») arrose la partie orientale de l'enceinte. Seul un pont de bois permet de traverser la Seine. Jusque vers 1020, les Vikings venaient régulièrement à Rudhuborg (c'est ainsi qu'ils la nommaient) pour vendre des esclaves. On raconte l'extraordinaire histoire du Scot d'Irlande Moriuht, poète de l'entourage de l'archevêque Robert, qui retrouva sa femme vendue comme esclave par les Vikings sur le marché du Vaudreuil.

La cathédrale se trouve presque au milieu de la cité. Rollon et son fils y sont enterrés. Le palais ducal est établi dans un château au sud-ouest de l'enceinte. Il reste peu de chose pour évoquer Rouen au XIe siècle : quelques absidioles de l'église Saint-Ouen, des substructions dans les soubassements de la cathédrale, la crypte carolingienne de Saint-Gervais. Une statue de Rollon nous permettra une autre évocation, et la copie d'une pierre runique danoise rappellera les ancêtres du Nord. Mais la richesse de Rouen réside aussi dans ses églises médiévales et ses maisons à pans de bois.

Falaise joue à l'époque un certain rôle par son puissant château implanté dans un site naturel exceptionnel et par les liens sentimentaux qui attachent le duc-roi à ces lieux : il y est né.

Les châteaux de Lillebonne...

LES ruines du château de Lillebonne sont là pour rappeler le palais d'où Guillaume le Conquérant décida l'invasion de l'Angleterre. Pour rejoindre Rouen, suivre l'itinéraire nº 1 du guide Zodiaque sur les « Itinéraires romans en Normandie ».

Cet itinéraire de 100 km environ passe par Quillebeuf, Saint-Wandrille, Jumièges, Boscherville et suit le cours admirable de la basse vallée de la Seine.

...d'Arques...

LES ruines du château d'Arques, énormes et romantiques, sont postérieures à l'époque de Guillaume le Conquérant ; il s'agit d'un château de pierre construit au douzième siècle (à partir de 1123) et remanié plusieurs fois dans le courant du Moyen Age ; la puissante avancée a d'ailleurs été construite au début du seizième siècle, aux premiers temps de l'artillerie.

Abandonné à partir de 1668, le château fut démantelé dans le courant du dix-huitième siècle. Tombé en ruine et envahi par la végétation, il était dans un état déplorable il y a sept ans.

Depuis, une remarquable campagne de restauration a été entreprise ; l'Etat vient de débloquer 3 millions de francs.

On peut visiter le château tous les jours (pour tous renseignements, s'adresser à la mairie ; tél. : 16 (35) 85.50.26).

...et de Bayeux

BAYEUX a beaucoup changé depuis le onzième siècle, mais le tracé de ses rues est probablement inchangé, dans le centre ville.

Le château et le palais ducal se trouvaient à l'emplacement de l'actuelle place de Gaulle établie après qu'il fut rasé au dix-huitième siècle.

L'actuelle cathédrale fut dédiée le 14 juillet 1077. Les deux grandes tours (sans les flèches) et la crypte datent de cette époque.

Les tours carrées de maints vieux hôtels remontant en partie au quinzième siècle sont là pour rappeler celles dont les textes parlent pour le onzième siècle.

هكذا من الأصل

connaissances et participez à un grand concours. En six étapes. Voici la cinquième.

Mais le duc-roi a choisi le site d'un petit village, Caen, pour établir une nouvelle cité qui supplantera Bayeux dans son rôle de principale cité de l'Ouest. Il y crée un marché, un port. Sa femme Mathilde a fondé l'Abbaye-aux-Dames, dont la dédicace fut effectuée le 18 juin 1066, la crypte fut alors bénie. De son côté, Guillaume fonde l'Abbaye-aux-Hommes, à Saint-Etienne, vers 1063. L'accélération des travaux est permise par le butin de la conquête de l'Angleterre et les revenus des biens anglais qui seront donnés à l'abbaye. La ville sera dominée par le château établi sur le promontoire d'un plateau.

Bayeux était un grand centre de culture scandinave. Le duc Richard Ier y étudia dans sa jeunesse la langue de ses ancêtres. Elle fut longtemps la deuxième ville de « la » duché, après Rouen. On y bat monnaie, c'est un important évêché. Cette petite perle au cœur de la verdure normande est enserrée dans le quadrilatère d'une enceinte du Bas-Empire romain, dont il reste quelques traces. Vers 990, Richard Ier fit bâtir un palais ducal dans les ruines de la citadelle romaine à l'angle sud-ouest de l'enceinte. (Actuellement à l'emplacement de la place Charles-de-Gaulle). Au fil des rues dont le tracé n'a pas beaucoup changé dans le centre de la ville, on remarque de nobles demeures avec une tour carrée particulière, dont la plupart datent du XVe siècle. Odon, demi-frère du duc-roi, songe à reconstruire la cathédrale. Il est évêque de Bayeux et a commandé à des brodeurs du Kent une longue toile qui racontera la conquête de l'Angleterre par Guillaume.

L'actuelle cathédrale fut dédiée le 14 juillet 1077. Les deux grandes tours (sans les flèches) et la crypte remontent à cette époque.

Nous finirons notre voyage à travers la Normandie ducale par la splendide vision de la broderie au Musée de la tapisserie de Bayeux, que nous imaginerons déployée autour du chœur de la cathédrale lors des grandes cérémonies.

GEORGES ET MARIE-CLAIRE BERNAGE.

• Georges Bernage, *la Normandie médiévale*. Editions Heimdal (Weber-Diffusion), en cours de réimpression. 119 F.

• Mogen Rud, *la Tapisserie de Bayeux et la Bataille du pommier gris*. Editions Heimdal (BP 124, 14402 Bayeux). 78 F.

• Itinéraires romans en Normandie, Zodiaque (Weber-Diffusion).

• Nº 22 de la revue *Heimdal*, pour le château d'Arques. 17 F.

• Nº 11 de la revue *Heimdal*, article du professeur Musset : « Quelle était la capitale de la Normandie », 7 F. Revue *Heimdal*, BP 124, 14402 Bayeux. Abonnement : 70 F.

Roi à Jérusalem

Godefroy de Bouillon ou l'idéal chevaleresque.

TOUT à coup, un chevalier vêtu de blanc apparaît sur le mont des Oliviers. Son bouclier jette mille feux. Sa lance étincelle. C'est saint Georges. Cette apparition stimule les attaquants. Devant Jérusalem, sous une avalanche de pierres et de brandons, les croisés poussent une machine de bois recouverte de peaux de bêtes écorchées. Quand elle est assez proche des murs, son pont-levis s'abaisse et, précédé de deux chevaliers flamands, Godefroy de Bouillon pénètre dans la ville sainte aux cris de « Dieu le veut ». C'était en 1099, un vendredi à trois heures de l'après-midi. Godefroy de Bouillon venait d'entrer dans la légende.

Il est né en 1058 à Baisy, un village situé près de Genappe en Belgique. Sa mère, Ida, descendante de Charlemagne, est l'héritière des ducs de Brabant ; son père, Eustache II, a le titre de comte de Boulogne. L'histoire de Godefroy de Bouillon est indissociable de ses faits d'armes, qui font penser aux exploits des chevaliers de la Table ronde ou à ceux du chevalier au cygne. Godefroy de Bouillon, c'est lui qui d'un seul coup d'épée décapite un chameau, qui d'un seul coup de poignard tue un ours, qui d'un seul coup fend le corps d'un Sarrasin en deux.

Sa force légendaire n'est pas liée uniquement à son physique — il est grand et large de poitrine, les membres vigoureux et la taille mince — mais plutôt à son habileté aux armes et à son courage. Il sera toujours au plus fort des batailles et le premier à pénétrer dans les villes assiégées.

Cette aura d'invincibilité est symbolique d'une époque où le merveilleux est nécessaire à la vie quotidienne. Il incarne l'idéal chevaleresque. Les princes le regardent comme un modèle, ses soldats comme un père. Durant la Croisade, il est partout, sur les remparts, en combats singuliers, sous la tente des chefs, le long des routes avec ses hommes. Quand ceux-ci meurent de soif, il se prive d'eau, et distribue des vivres aux femmes qui suivent les convois. Sa gloire et l'amour que ses proches lui portent reposent sur sa conception de la justice. Impitoyable pour lui-même, il est généreux pour les autres et jamais ne confond l'indulgence avec la franchise, la cruauté avec l'énergie. Sa piété renforce cette image. Il aime Dieu et Dieu le protège.

En 1088, il s'associe aux princes qui, à l'exemple de l'évêque de Liège, Henri de Verdun, conçoivent l'idée d'introduire dans leurs Etats les « trèves de Dieu » ou « tribunal de paix », dont le but est de substituer l'autorité souveraine de la loi aux vengeances personnelles... En 1095, quand Urbain II appelle les grands barons à la croisade, la première armée à partir est la sienne. Afin de réunir assez d'argent, il autorise les habitants de Metz à racheter leur ville. Il vend ses biens à l'évêque de Verdun ainsi que ses droits sur le comté de Bouillon. Le 15 août 1096, Godefroy abandonne tout pour sauver Jérusalem en péril. Et, durant trois ans, que ce soit sur les routes d'Allemagne et de Hongrie jusqu'à Constantinople, puis devant Nicée et Antioche, il fait preuve de la même humilité.

Des ambassadeurs de peuplades du Liban le trouvèrent un jour assis par terre. Ils s'étonnèrent de voir ainsi installé le conquérant de la Ville sainte. Godefroy leur répond : *« La terre doit être le siège temporel des hommes pendant leur vie puisqu'elle leur sert de sépulture après la mort. »* Cette humilité, certains historiens l'ont confondue avec de l'effacement.

On a prétendu que Godefroy de Bouillon était un mauvais politique, un piètre administrateur, incapable de pénétrer l'hypocrisie des ambitieux, la perfidie des envieux, bref, un médiocre. On lui a reproché également d'avoir laissé élire comme patriarche de Jérusalem Arnoult de Rohès, à la triste réputation. On a dit encore que jamais Tancrède n'aurait eu de prétentions sur la mosquée d'Omar si son gouvernement avait été puissant.

C'est pourtant lui qu'on désigne comme roi de Jérusalem. Il est conduit en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre, où il fait le serment de respecter les lois de l'honneur et de la bonne foi. La cérémonie de son investiture se borne à cette simple formalité, puiqu'il refuse de porter *« une couronne d'or là où le Christ porta une couronne d'épines »*.



Peinture naïve du XIXe siècle représentant Godefroy de Bouillon devant Jérusalem.

C'est lui encore qui, après la victoire d'Ascalon, repousse les bornes du nouveau royaume latin de Jérusalem, le met à l'abri des invasions et lui donne un code de lois, les assises de Jérusalem dont la première rédaction lui est attribuée. Quand à son rôle effectif dans Jérusalem, il est trop bref pour être jugé ou critiqué. Il meurt en effet un an plus tard, empoisonné, dit-on, par des fruits que lui offrit l'émir de Césarée.

Sur son tombeau érigé dans l'enceinte du Calvaire auprès de celui du Christ qu'il a tant défendu, on écrivit : *« Ici repose l'illustre Godefroy de Bouillon qui conquit toute cette contrée à la religion chrétienne. Que son âme règne avec Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »* Et même les Sarrasins pleurèrent la disparition de celui qui fut appelé « le roi sans couronne ».

C. DE BARONCELLI

Règlement du concours (*extraits*)

Ce concours est ouvert à toute personne majeure au 31 août 1984 résidant en France métropolitaine. Les participants devront inscrire leurs réponses sur les bulletins-réponses prévus à cet effet, et les adresser, en courrier simple suffisamment affranchi, à :

CONCOURS
« LE MONDE » — ZODIAQUE
WEBER DIFFUSION
Boîte postale nº 512
75628 Paris Cedex 13

au plus tard le vendredi 31 août 1984 à minuit (le cachet de la poste faisant foi).

Les réponses inscrites ailleurs que sur les bulletins-réponses découpés dans le journal ou demandés à la société Weber Diffusion ne seront pas prises en considération.

Tout bulletin-réponse illisible, raturé, surchargé, incomplet, présentant un gommage ou une anomalie quelconque, sera refusé.

La participation est limitée à un bulletin-réponse par foyer et par concours hebdomadaire.

Les ex-aequo seront départagés par la question subsidiaire, dont le texte sera examiné par un jury en fonction des critères suivants : originalité, concision, élégance de style.

Le concours sera dépouillé par la société Weber Diffusion sous le contrôle de Me Pascal Robert, huissier de justice à Paris.

Le concours est doté de 100 prix pour chaque série de questions hebdomadaires ; ces lots sont les suivants (selon la disponibilité des titres au moment de la remise des prix) :

1er prix : une collection complète de la Nuit des temps - 58 volumes.

2e prix : une collection des titres français de la Nuit des temps - 36 volumes.

3e prix : une collection complète de l'Introduction à la nuit des temps - 9 volumes.

4e - 5e prix : un Saint Benoît, Père de l'Occident.

6e - 7e prix : une Europe musulmane.

8e - 9e prix : un les Lombards.

10e - 14e prix : une Histoire de l'art - 2 volumes.

15e - 19e prix : un Glossaire.

20e - 24e prix : une Bourgogne romane.

25e - 50e prix : une Initiation à l'art roman.

51e - 100e prix : un Itinéraire roman en... ».

En aucun cas, la contre-valeur des prix ne pourra être obtenue en espèces.

Les prix attribués aux gagnants seront adressés par la société Weber Diffusion à l'adresse figurant sur le bulletin-réponse.

Le fait de participer à ce concours implique l'acceptation du présent règlement dans son intégralité et de la décision des sociétés organisatrices en dernier recours sur toutes les contestations qui pourraient se présenter.

Le texte de celui-ci est, avec les réponses exactes, déposé en l'étude de Me Pascal Robert, huissier de justice, 146, rue Montmartre, 75002 Paris.

Le règlement complet de ce concours peut être obtenu sur simple demande écrite faite à la Société Weber Diffusion, 24-28, rue du Moulinet 75013 Paris. Tél. : 580-31-59.

Concours Le Monde Zodiaque

5e étape



1 Unique exemple en France, pour son emplacement : où se trouve ce faux tympan ?

2 Si l'on reconnaît facilement le pèlerin de Compostelle à sa coquille Saint-Jacques, à quoi reconnaît-on le pèlerin de Jérusalem ?

3 Un seul grand chœur roman de France conserve encore l'ensemble de ses voûtes entièrement couvertes de peintures du douzième siècle. Lequel ?

4 Citez trois œuvres du maître de Cabestany qui se trouvent en France, mais en dehors de Cabestany ?

5 Dans quelle église romane de France trouve-t-on sous un saint Barthélemy la signature « Brunus me fecit » ?

6 Au portail d'une église romane où sont sculptés les vieillards de l'Apocalypse, ceux-ci sont plus nombreux que ne le dit la Bible, trente-deux au lieu de vingt-quatre. De plus, l'un d'eux joue d'un instrument bien particulier. Quelle est cette église ? De quel instrument s'agit-il ?

Question subsidiaire :

Donnez en cinq lignes ce qui, selon vous, caractérise le mieux l'art roman en Normandie.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Chaque « étape » constitue un concours indépendant.
Ce questionnaire est à retourner avant le 31 août 1984 à minuit (le cachet de la poste faisant foi), en courrier simple suffisamment affranchi à :
Concours *le Monde* - Zodiaque
Weber diffusion. Boîte postale nº 512, 75626 Paris Cedex 13

Les olympiades de l'image électronique

A Minneapolis, en juillet, une prodigieuse foire aux images.

SENSIBILISÉ à la recherche-image à travers les colloques de l'Institut national de la communication audiovisuelle (INA), informé de ses potentialités grâce au rapport Stourdzé-False paru en 1982 et alerté des enjeux scientifiques et industriels par la Semaine internationale de l'image électronique du CESTA (Centre d'études des systèmes et des technologies avancées) tenue cette année à Biarritz, le public français et plus largement européen apprivoise peu à peu les techniques informatiques mises au service de la représentation graphique. Le Siggraph 1984, prodigieuse foire aux images, réunissait en juillet à Minneapolis (Minnesota) une internationale bigarrée d'informaticiens, d'artistes et d'industriels venus des quatre coins de la planète pour se recueillir dans le culte du 3 D (1) et de la synthèse graphique.

Pour sa onzième édition, le congrès annuel du Siggraph (*Special Interest Group on Computer Graphics*) a fait la démonstration de l'essor foudroyant de l'imagerie générée par ordinateur. Le *computer graphics* – infographie dans la langue du *Journal officiel* – se situe à la croisée de la science, de l'industrie et de l'art. Le Siggraph 1984 de Minneapolis nous enseigne en effet qu'il s'est émancipé des laboratoires pour investir le monde des affaires et la sphère culturelle. Dans une interview récente, Benoît Mandelbrot, chercheur à IBM et inventeur de la théorie fractale, développait l'idée d'une réconciliation des mathématiques et du monde via la beauté. L'image électronique s'inscrit au plus près dans cet espace. Car le *computer graphics* pratique l'amalgame avec bonheur. Ingénieurs, architectes, graphistes, urbanistes, réalisateurs, industriels, scientifiques, soit plus de 20 000 congressistes, se sont réunis dans le Minnesota pour célébrer les métamorphoses du chiffre : algorithme, pixel, dollar. Les artificiers de Minneapolis nous en ont fait voir de toutes les couleurs.

Le *computer art* – notre langue n'a pas encore forgé une dénomination fixe – s'est constitué en discipline autonome, délimitant un territoire agréablement neuf. D'une année sur l'autre, les progrès sont saisissants. Ces artistes modèlent une manière de dire inédite. Deux noms émergent du lot : Vibeke Sorensen, théoricienne du concept de « synesthétique », illustre à merveille la plasticité des sens à travers les formes visuelles : image sonore, saveur visuelle, attouchement musical. Le succès de la chaîne américaine MTV (Music Television) annonce sous la bannière encore fruste du clip vidéo un mélange perceptif généralisé. Le *la* de l'image, c'est la combinatoire des sens. Les mots céliniens de « féerie » visuelle et de « bouffée d'étoiles » viennent spontanément à la plume.

David Em confectionne des images aux somptueuses textures lissées. *Egg White and the Seven Pixels*, réalisé à partir des programmes informatiques de James Blinn, exhibe l'ovale d'un œuf sous toutes ses coutures. Ces artistes pyromanes accentuent le continuum des images. L'enchaînement merveilleux résulte des métamorphoses par contiguïté.

Une sélection serrée de l'ensemble de la production mondiale – répartie en deux soirées baptisées « *Electronic Theater* » – fit office de défilé de mode infographique.

Révélations du Siggraph 1983, les réalisations japonaises (notamment le robotique *Bio Sensor* de l'université d'Osaka) ont confirmé une maîtrise formelle qui accrédite leur qualité de challenger de la suprématie américaine. Les tenants du titre s'appellent en vrac Bob Abel (les publicités de Southern Bell, d'ITT, la synthèse de peintures rupestres), Magi (les publicités de General Motors, Pontiac, le logotype d'ABC Sports), Digital Effects (synthèse de la silhouette humaine avec métamorphose phosphorescente sur une musique paroxystique), Portal (simulation reptilienne, glissé organique cellulaire), Video Wallpaper I (boules de feu étincelantes et papier enroulé sur le ciel étoilé), Sogitec, seule firme européenne réellement compétitive (publicités Mitsubishi, TF 1, Gaz de France, Bull, Quatro), Lucasfilms (*The Adventures of André and Wally*), Ohio State University (*Snoot and Muttly, Chimera, Skeleton Animation System, Hidden Agenda*). Sous la houlette du professeur d'art Charles Csuri, l'université d'Ohio rivalise dorénavant avec le New-York Institute of Technology, locomotive infographique des années passées.

Baudelaire, critique d'art, aimait à dire : « *La nature n'est qu'un dictionnaire* », l'univers « *un magasin d'images* ». A feuilleter l'album d'images électroniques, on épingle volontiers les images pieuses ou d'Epinal : les clones exacts du monde. Qu'il s'agisse d'arbres ou de nuages, la photographie par ordinateur pervertit à mesure le cerveau et l'outil qui la génèrent. La chance du *computer art* est de s'affranchir du réel, d'accoster de nouveaux imaginaires et d'y chercher fortune. Si la littérature du vingtième siècle a privilégié le travail sur le mot, au détriment du monde et des choses de la géographie, c'est cette fois sur le chiffre et l'algorithme que l'image pratiquerait à son tour l'amnésie de la réalité sensible. Pour l'heure, l'académisme prévaut : natures mortes, univers galactiques ou préhistoriques. Au reste, l'appétit du public s'analyse par la plasticité débridée du spectacle, un savoir-faire-croire que tout est possible. C'est l'image qui pétille, rebondit, et non plus la collection entière qui faisait naguère une histoire.

Tout cela, *Omnimax*, bouquet de virtuosité électronique, le suggère au sens où la suggestion crée l'hypnose. Choc de deux technologies – une salle de projection hémisphérique et l'imagerie synthétique 3D, – ce collage d'images éblouissantes a constitué l'événement majeur du Siggraph 1984. Dans cet environnement, où les gradins sont le diamètre et l'écran la circonférence, le spectateur habite la représentation, visite littéralement le relief feuilleté de l'image.

On observe pourtant un tassement des contributions scientifiques originales, attribuable au leadership des grandes firmes. Ainsi Lucasfilms a assuré plus de 25 % des communications théoriques. Philippe Quéau (INA), l'un des pionniers du *computer graphics* en France, reconnaissait volontiers que « *si l'intérêt des conférences demeurait intact, on n'a pas assisté à des innovations vraiment fondamentales. Cette remarque, on pouvait déjà la faire à Détroit l'année dernière, à Boston il y a deux ans* ».

La recherche devrait pouvoir constituer l'atout maître des Européens. A cet égard, les travaux de l'université de Brême sur des modèles mathématiques hypersophistiqués ne sont pas passés inaperçus, la référence par Alvy Ray Smith (Lucasfilms) au Français René Thom, théoricien des catastrophes, non plus. Mais la vitalité américaine résulte d'un foisonnement d'initiatives universitaires, relayées avec bonheur par les grandes fondations qui pratiquent un mécénat de bon aloi. Autour du New-York Institute of Technology d'Alexander Schure, ont émergé l'Ohio State University, le California Institute of echnology ou Cornell University. Tous ces foyers de recherche irradient en aval le milieu industriel.

En piste : une kyrielle de petites sociétés. Sur les deux cent dix-sept exposants réunis à Minneapolis, l'offensive californienne impressionne. Silicon Graphics, lauréat du Siggraph 1984, symbolise ce dynamisme. Dans son sillage, les dieux tutélaires de l'industrie californienne s'appellent Grinnell, Calcomp, Cubicomp, Megatek, Ramtek, ISSCO, Trilog, Benson, MCI/Quantel. A ce stade de développement des marchés, le jeu de la concurrence amorce un travail de sélection sauvage. Des restructurations s'opèrent en profondeur, et les grands groupes bouleversent les données antérieures. Dans ce contexte, Digital Productions est absorbé par Control Data. Triple I décide de cesser son activité infographique.

Longtemps l'apanage exclusif des gros calculateurs – Cray I ou Vax 11/750, – le *computer graphics* franchit aujourd'hui un seuil décisif. L'attraction majeure du Siggraph 1984, c'est aussi le développement de systèmes légers. Pour une somme inférieure à 100 000 francs, on peut disposer de performances graphiques sophistiquées sur des micro-ordinateurs de type IBM-PC. De la même façon, on assiste à l'éclosion d'une gamme de systèmes en temps réel, très puissants et bon marché. L'exemple du CT 1000 de Privac – 14 000 dollars – en fournit une excellente illustration.

La décroissance stupéfiante des coûts induira une redistribution des cartes. Toutefois, il convient de tempérer cet optimisme prospectif en jetant un coup d'œil sur la facture *d'Omnimax* : la production de chacune des images coûte environ 1 000 dollars. « *C'est une gigantesque industrie qui proposera de bonnes opportunités pour un large éventail de sociétés*, déclare Richard Mueller, président du Siggraph 1984. *D'ici trois ans, le chiffre d'affaires de l'industrie représentera 12 milliards de dollars. La Conception assistée par ordinateur (CAO) réalisera la moitié de ce score dans le seul secteur de la mécanique. Parmi les secteurs prometteurs, figurent le graphique d'entreprises, la médecine, la cartographie, la CAO électronique, l'architecture.* »

La première théière a été synthétisée graphiquement en 1974. Le calculateur, auteur de l'exploit légendaire, vient d'être l'objet d'une donation de Control Data au premier Musée de l'ordinateur, qui ouvrira bientôt ses portes à Boston. A l'occasion des Jeux olympiques de Los Angeles, la télévision américaine a mobilisé une batterie de palettes graphiques, pour décortiquer et embellir les performances des athlètes. Corollaire du succès, la banalisation du *computer graphics* s'accompagne de *revival* et de citations érudites. Pour la première fois en effet, le Siggraph a consacré une session à la rétrospective des principales avancées qui jalonnent son histoire. En illustrant par l'image la technique de sa génération, l'infographie a produit des œuvres réflexives sur son art, sorte de *Huit et Demi* de l'animation 3 D. Mieux : une séquence pornographique de confection nippone, inouïe jusqu'alors dans l'imagerie électronique, inscrivait cette année une ligne de fracture culturelle.

CHRISTIAN DE MAUSSION
(*directeur* de la Lettre de l'image, CESTA)

(1) 3 D : trois dimensions.



KKRIST MIRROR

Médias du Monde

Etats-Unis : le hit-parade des entreprises de communication

Comme chaque année, le bimensuel des professionnels de la publicité aux Etats-Unis, *Advertising Age*, publie le classement des cent premières entreprises de médias américaines (*numéro daté du 28 juin 1984*). Pas de changement pour les quatre premières places où ABC (2,8 milliards de dollars de chiffre d'affaires dans les médias), CBS-Inc. (2,6 milliards de dollars), Time Inc. (2,2 milliards de dollars), RCA Corp. (2,09 milliards de dollars), occupent toujours les premières places. Advance Publication (qui édite notamment *The Boston Globe*) grimpe du septième rang au cinquième, Gannet Co. recule de la cinquième à la sixième place, et Times Mirror Co de la sixième à la septième. Les chiffres fournis par *Advertising Age* indiquent, pour chacune des sociétés citées non seulement le chiffre d'affaires réalisé dans le domaine des médias, son pourcentage par rapport à l'ensemble des activités du groupe, mais détaille aussi le poids des différents supports (quotidiens, périodiques, radio, télévision et câble) réalisés lors des deux derniers exercices de 1982 et 1983. Au bas du tableau, à la dernière place, le groupe Stauffer Communication Inc. (77,5 millions de dollars) est aussi une entreprise multimédia.

CBS en Chine

Le deuxième grand « network » américain a signé fin juillet un accord avec la chaîne nationale de télévision chinoise CCTV pour la cession de soixante-quatre heures de programmes. Parmi les émissions qui seront diffusées à partir du 1er décembre figure le magazine d'information « Soixante minutes », très populaire aux Etats-Unis. L'essentiel de cette transaction – la première du genre entre les deux pays – porte sur des émissions sportives, notamment de hockey, de football américain et de baseball. L'audience de la chaîne CCTV serait de 63 millions de téléspectateurs selon l'agence UPI.

La Voix de l'Amérique investit

L'Agence pour l'information des Etats-Unis (USIA) devrait consacrer 125 millions de dollars à la rénovation d'un émetteur radio de Tanger, au Maroc. Selon l'agence Reuter, l'installation actuelle, qui date de la seconde guerre mondiale, serait remplacée par un équipement qui ferait de cette station *« l'une des plus puissantes au monde »*. Elle sera chargée de diffuser les programmes de la Voix de l'Amérique vers les pays d'Europe de l'Est et la frange occidentale de l'Union soviétique.

La Suède se lance dans le câblage

Le gouvernement suédois a accordé, fin juillet, une autorisation pour la construction de réseaux câblés à vingt-sept villes, dont Stockholm. L'administration des télécommunications sera le maître d'ouvrage de ces projets, qui devraient également associer des entreprises privées. Les autorisations délivrées seront valables jusqu'à la fin de 1985.

Malaisie : premiers pas de la télévision privée

Les téléspectateurs de Malaisie ne seront plus obligés de regarder les programmes peu attractifs des deux chaînes de *télévision d'Etat* : le 1er juin, une télévision privée s'est immiscée dans le tandem, bousculant les habitudes des Malais en leur proposant chaque soir sept heures non stop de comédies, de feuilletons policiers, de séries légères et de shows musicaux.

Un cadeau apprécié des téléspectateurs, lassés des sempiternels discours sur le devoir et la morale prodigués par les deux autres chaînes, ainsi que des exhortations gouvernementales télévisées. Mais une intrusion très critiquée par les conservateurs musulmans, choqués des images de concerts punk, des scènes d'amour, des tenues indécentes et de l'absence d'ambition éducative. *« La négation du code national d'éthique et de culture, ainsi que de tous les principes prônés par notre gouvernement »*, déclare même Kamaruddin Jaafar, secrétaire général de l'influent mouvement de jeunesse islamique.

En fait, le gouvernement semble fermer les yeux sur les excès de la programmation, en raison des liens étroits existant entre la chaîne et le parti en place. TV 3 pourrait même être le premier signe tangible de la politique gouvernementale visant à transférer peu à peu le contrôle des institutions et services publics au secteur privé.

La relative bienveillance dont elle fait l'objet n'a toutefois pas pu éviter à TV 3 de faire quelques concessions : la série chinoise du soir programmée en même temps que les prières et sermons visant, sur la télévision d'Etat, les sept millions de musulmans, a été remplacée par un petit intermède sur un joueur de luth musulman ; et la chaîne diffuse désormais chaque jour la plus importante édition du journal des chaînes publiques encensant le gouvernement. *« ... Façon de montrer qu'on est amis »*, dit-on à TV 3. – (*UPI*.)

Une invraisemblable histoire

par Ula Donner

JE descendis la Bahnhofstrasse jusqu'à Paradeplatz, tournai à gauche en direction de la Limmat, passai le vieux pont qui enjambe la rivière, juste en face de la cathédrale, et déambulai ensuite au hasard et sans but dans le dédale des rues étroites de la vieille ville. Et pendant tout ce temps je pensais à Barney et regrettais notre rendez-vous manqué. Je me sentais seul, justement sans doute parce que j'avais pensé vivre une journée animée et bien remplie, au lieu de me promener maintenant solitaire dans les rues de la ville. J'avais envie de bavarder avec quelqu'un, avec n'importe qui, de n'importe quoi, et ne fût-ce que du temps, mais je n'arrivais pas à détacher mes pensées de Barney. D'ailleurs, avee qui aurais-je pu parler ? Je ne connaissais personne. Dans toute la ville, je ne connaissais personne. J'étais arrivé ce matin seulement à Zurich, et je ne pouvais même pas m'expliquer pour quelle obscure raison j'avais soudain interrompu mon voyage et étais descendu ici, au lieu de le continuer jusqu'à Klosters comme il aurait été dans la logique des choses.

Barney et moi, nous ne nous étions plus vus depuis notre jeunesse, et ce rendez-vous avait été fixé de longue date. Nous avions fait nos études ici même, à Zurich, il y avait plus de vingt ans de cela, et, ensuite, la vie nous avait séparés. Lui, Barney, était retourné en Amérique, mais il n'avait pu oublier la vieille Europe et s'était établi ici en Suisse, plus précisément à Klosters, où il menait une existence paisible avec Ann, sa femme, Barney Jr. et Allan, ses deux fils.

Quant à moi, la vie m'avait plutôt malmené, j'avais roulé ma bosse un peu partout pour me fixer finalement en Amérique du Sud. Mais, moi aussi, j'avais eu la nostalgie du Vieux Continent, et j'étais revenu à Lille, ma ville natale, il y avait tout juste une semaine, pour prendre la tête de notre entreprise familiale, après la mort de mon père.

Quand j'avais informé Barney de mon prochain retour en France, il m'avait tout de suite invité à lui rendre visite, et nous devions nous rencontrer aujourd'hui même à Zurich, quand m'était parvenu ce télégramme, hier soir, juste au moment de monter dans le taxi pour me rendre à la gare.

Je fronçai les sourcils et mes pas s'accélérèrent soudain, comme si j'avais subitement un but, comme si, tout à coup, quelqu'un m'attendait. Mais j'avais eu cette impression étrange déjà plusieurs fois dans la journée, tandis que j'avais continué à me promener, à tourner en rond. A la tombée de la nuit, j'étais retourné à la gare, décidé à partir pour Klosters, mais j'avais abandonné cette idée à mi-chemin et étais revenu en ville, sans savoir exactement pourquoi, comme obéissant inconsciemment à un appel secret. Je haussai les épaules et m'efforçai de marcher plus lentement, mais mes pas reprirent vite leur cadence rapide de tout à l'heure. Arrivé de nouveau sur les quais de la Limmat, je n'hésitai pas un seul instant. Je tournai tout de suite sur ma gauche, comme si tel était mon chemin, et me trouvai bientôt devant le Select. Les Zurichois appelaient ce café leur « café d'existentialistes », et il était toujours plein de jeunes gens d'aspect plus ou moins bizarre. Dans le temps, Barney et moi, nous étions de véritables piliers de cet endroit, passant de longues heures à refaire le monde dans d'interminables discussions propres aux jeunes gens de notre âge. J'entrai, m'assis sur un des tabourets devant le comptoir et commandai un Martini.

J'aurai dû continuer ma route jusqu'à Klosters, pensai-je, mal à l'aise. Pourquoi n'étais-je donc pas allé au bout de mon voyage ? Cela aurait tout de même été la seule chose à faire ! Barney avait eu un accident de voiture, et moi j'étais ici à Zurich et attendais je ne savais même pas quoi...

Je sortis de ma poche le télégramme d'Ann : *« BARNEY ACCIDENT VOITURE STOP VOYAGE ZURICH IMPOSSIBLE. »* C'était tout. Pas de détails. Ça, c'était tout à fait Ann ! Elle ne semblait pas avoir changé : pondérée et efficace comme elle l'était déjà jeune fille. Tout à fait le contraire de Barney. Ne pouvait-elle donc pas imaginer que je m'inquiétais ? Bien sûr que Barney avait été blessé, autrement il aurait pu venir. Mais il n'était pas blessé non plus mortellement, autrement Ann aurait ajouté autre chose que ce *« voyage Zurich impossible »*. Il ne s'agissait sans doute pas non plus de blessures légères, car, dans ce cas, Barney m'aurait téléphoné ou envoyé lui-même ce message. Pensif, je remis le télégramme dans ma poche, tandis que cet inexplicable malaise en moi se fit plus vif. Barney était mon meilleur ami, ou mieux : mon seul ami. Et moi j'étais ici en train de siroter tranquillement un Martini, alors que lui, peut-être...

MAIS j'allais lui téléphoner. Mon Dieu ! pourquoi n'y avais-je donc pas songé plus tôt ? je sautai de mon tabouret. Or à peine avais-je fait un pas en avant que je m'arrêtai, comme cloué sur place. Un homme se dirigeait vers la sortie, à quelques mètres de moi. Je ne voyais que son dos et, pendant un fragment de seconde, son profil, mais je le reconnus tout de suite : c'était Barney ! je l'appelai, mais il ne m'entendit pas. Sa haute et mince silhouette aux épaules légèrement voûtées se glissa dans la porte tournante. *« Barney ! »*

Les gens autour de moi levèrent la tête et me regardèrent, étonnés. Mais me voilà déjà dehors à courir après Barney. Il disparut juste au coin de la rue. *« Barney ! »*

Il se retourna et me fixa. Il ne me reconnut visiblement pas tout de suite. Mais un instant plus tard il me serra en riant dans ses bras et m'embrassa chaleureusement. *« Finalement !* s'exclama-t-il, comme soulagé, *Finalement ! Bon Dieu ! Mais où as-tu été ? Je t'ai cherché dans toute la ville !*

— Tu m'as cherché ? Mais Barney... dis-je, surpris, *Barney... le télégramme d'Ann...*

— Oh ! elle t'avait envoyé un télégramme ? Il rit. *Cette prudente Ann...* » Il se passa les doigts dans les cheveux, un peu gêné, avec un geste que je lui connaissais depuis toujours. Son attitude me paraissait curieuse. Mais qui sait, peut-être avais-je touché là un point sensible. Ann... ? Je l'avais très bien connue en son temps. Elle aussi avait étudié à Zurich, en même temps que nous. Elle avait été une gentille fille, originaire d'une petite ville du Minnesota, sans complications et raisonnable — un peu trop raisonnable peut-être pour ses vingt-deux ans, *« et un petit peu trop possessive »*, m'avait confié Barney un jour.

Mais il me fut impossible de continuer mes réflexions. Barney avait posé sa main sur mon épaule et me força à avancer, tout en bavardant gaiement, exactement comme il le faisait jadis. Il se comporta comme si nous nous étions vus tout juste hier pour la dernière fois. Apparemment, il n'avait guère changé. Son visage étroit et mobile, ses gestes un peu gauches, son rapide sourire qui, de prime abord, semblait superficiel, mais qui cachait en vérité l'inquiétude, l'angoisse d'un être extrêmement sensible : tout cela était encore tout à fait le Barney de nos jeunes années.

Je souris avec indulgence — Barney avait toujours été le plus exubérant de nous deux — et renonçai, après quelques essais infructueux, à l'interrompre. Lui, il semblait tout à la joie de cette première rencontre, après tant d'années. Mais au fur et à mesure que le temps passait, ses discours devenaient incohérents et saccadés. Il sautait d'un sujet à l'autre, avec précipitation, comme quelqu'un désireux d'éviter des questions gênantes ou qui a encore beaucoup à raconter et craint constamment de ne pouvoir terminer. Et soudain, je remarquai la lueur inquiétante de ses yeux, et, effrayé, je m'arrêtai. Mais oui, bien sûr, Barney avait de la fièvre, c'était évident ! Son accident d'hier était certainement beaucoup plus sérieux qu'il n'eût voulu l'avouer. *« Barney,* dis-je et je le rattrapai vite, car il m'avait déjà devancé de plusieurs mètres en gesticulant, *Barney, mon Dieu ! mais tu es malade ! Tu n'aurais pas dû venir, tu as de la fièvre ! Demain matin, je t'accompagnerai à Klosters, mais pour l'instant, je t'emmène dans un hôtel. Il faut que tu te reposes.*

— Oh, non, non! pas encore!, dit-il d'une voix presque suppliante, *pas encore, j'ai encore tellement de choses à te raconter.*

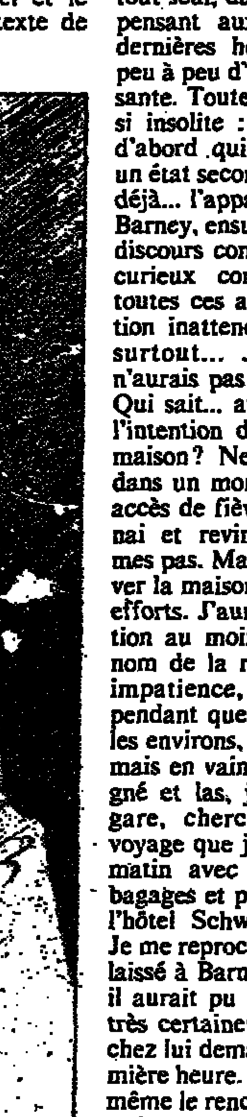
— Tu le feras demain. Maintenant, tu vas te reposer.

— Mais demain il sera peut-être trop tard, dit-il, impatient et énigmatique.

— Trop tard? Comment ça, trop tard? Je le regardai, mais en même temps je sentis à nouveau la pression de sa main sur mon bras.

— Mais viens donc, dit-il de sa voix haletante, *viens, nous n'avons plus beaucoup de temps. »*

Je commençai à m'affoler, et mes yeux se mirent fébrilement en quête d'un taxi. Mais quand Barney vit mon désarroi, il se mit à rire et entoura mes épaules d'un geste apaisant. *« Voyons, calme-toi*, dit-il, *calme-toi, ce n'est rien, je me sens très bien. »* Il prit soin de parler désormais plus lentement, avec sérénité presque, et perdu dans ses souvenirs, mais cela ne dura pas longtemps, et ses phrases s'embrouillèrent et se précipitèrent à nouveau. Il n'arrêta pas de parler. Nous descendîmes jusqu'au lac et, faisant demi-tour, nous longeâmes de nouveau la Limmat et repassâmes devant le Select, et pendant tout ce temps, Barney ne cessa de parler. Mais j'avais pris une décision : je dirigerais nos pas comme par hasard devant un hôtel et le ferais entrer sous prétexte de prendre un verre. Et ensuite je le forcerais à se coucher et appellerais tout de suite un médecin.


NICOLAS GUILBERT

Mais c'était comme si Barney avait deviné mes pensées, car un instant plus tard nous nous trouvions dans la solitude nocturne des ruelles du vieux quartier. Il est vrai que cela avait toujours été notre quartier préféré. Je ne m'y retrouvais plus très bien, tandis que Barney y semblais tout à fait chez lui. *« Je viens très souvent à Zurich »*, m'expliqua-t-il en souriant. Mais soudain il s'arrêta. Il me fixa un instant de ses yeux brûlants de fièvre, d'un regard étrange et presque surnaturel. *« Au revoir*, dit-il brusquement et sans explication, d'une voix qui me sembla déjà lointaine, tandis que son bras glissait lentement de mes épaules. *Au revoir! et surtout, n'oublie pas Klosters! »* Puis il contourna rapidement le coin de la maison près de laquelle nous nous étions arrêtés, et j'entendis une porte se refermer doucement.

Surpris, je me précipitai à sa poursuite et m'arrêtai devant la porte. Ma main resta un instant immobile sur la poignée de cuivre bien astiquée. J'hésitai. La maison était plongée dans le noir, seulement au dernier étage il y avait une lumière, découpant un rectangle clair dans la sombre façade de l'immeuble. Un rideau blanc s'agita mollement, se gonflant par moments sous la brise du soir, et me fit penser à la voile d'un bateau qui partait. *« Je viens très souvent à Zurich »*, avait dit Barney avec un sourire. Mon Dieu! c'était probablement ça! Vingt ans de vie conjugale, c'est long, et Ann n'appartenait certainement pas à cette catégorie de femmes qui donnent à leur mari encore des rêves, après tant de temps! Mais oui, c'était sûrement ça! Sacré Barney... Je souris, et, rassuré, je m'en allai.

Quelque part sonnait une horloge. Il était 11 heures. L'écho de mes pas se perdit, solitaire, dans les rues vides — les Zurichois sont des gens sérieux qui se couchent tôt. Mais en marchant comme ça, tout seul, dans la nuit noire, en pensant aux événements des dernières heures, je fus saisi peu à peu d'une nervosité croissante. Toute la soirée avait été si insolite : mon état d'esprit d'abord qui avait été comme un état second, depuis ce matin déjà... l'apparition soudaine de Barney, ensuite, au Select... ses discours confus et agités... son curieux comportement après toutes ces années... sa disparition inattendue tout à l'heure surtout... Je m'arrêtai. Je n'aurais pas dû le laisser seul. Qui sait... avait-il eu vraiment l'intention d'entrer dans cette maison? Ne l'avait-il pas fait dans un moment de délire, un accès de fièvre? Je me retournai et revins hâtivement sur mes pas. Mais je ne pus retrouver la maison, malgré tous mes efforts. J'aurais dû faire attention au moins au numéro, au nom de la rue, pensai-je avec impatience, et je parcourus pendant quelque temps encore les environs, dans tous les sens, mais en vain. Finalement, résigné et las, je me rendis à la gare, cherchai mon sac de voyage que j'y avais déposé ce matin avec le reste de mes bagages et pris une chambre à l'hôtel Schweizerhof en face. Je me reprochai de ne pas avoir laissé à Barney une adresse où il aurait pu me joindre. Mais, très certainement, il rentrerait chez lui demain matin à la première heure. Qui sait, peut-être même le rencontrerai-je dans le train.

JE passai une nuit blanche et partis de bonne heure pour Klosters. J'avais parcouru le train deux fois d'un bout à l'autre, mais Barney n'y était pas, et je me sentais passablement mal à l'aise. Est-ce que Barney serait déjà chez lui ? Sinon, qu'est-ce que, nom de Dieu, j'allais raconter à Ann ? Je commençai à fumer nerveusement cigarette sur cigarette.

A Klosters, je laissai mon bagage à la consigne et me mis à la recherche du chalet de Barney. Je n'eus pas de difficulté à le repérer, il me l'avait si souvent décrit dans ses lettres. Il se trouvait un peu au-delà du village, au bout d'un chemin bordé de sapins, avec une grande terrasse donnant au sud et un toit en tuiles rouges, maintenu — *« pour faire plus vrai »*, avait-il ajouté, — par quelques grosses pierres non taillées. Je sonnai, et une domestique italienne m'ouvrit. Je souris un peu en voyant ses yeux rougis : les domestiques italiens sont toujours très attachés à leurs maîtres, et tous les événements de la famille les touchent de près. Sans doute était-elle bouleversée par cet accident.

Elle m'introduisit dans une pièce que je devinai tout de suite comme étant celle de Barney : des livres jusqu'au plafond, sur tous les murs. D'un geste distrait, je pris un volume et lus le titre. Mais déjà la porte s'ouvrait.

C'était Ann. Elle resta un moment sur le pas de la porte, silencieuse, puis elle entra. Ses mouvements laissaient deviner une grande fatigue. Elle était très pâle et avait visiblement passé une nuit sans sommeil. Il émanait d'elle quelque chose de distant, d'inaccessible, quelque chose semblait lui être arrivé, et les mots que j'étais sur le point de prononcer me restèrent dans la gorge.

« Ainsi, tu es venu quand même, finit-elle par dire, *je t'avais tellement attendu.*

— Tu m'avais attendu ? Mais Ann... Je m'efforçai de sourire. *Ann, tu oublies le télégramme que tu m'as envoyé.*

— Non. J'avais essayé de te téléphoner, mais je n'avais pu obtenir la ligne, voilà pourquoi je t'ai envoyé un télégramme. Seulement hier dans la journée, je t'avais appelé encore une fois, et comme on m'avait dit — je crois que c'était ta mère — que tu étais parti comme convenu, je t'avais attendu naturellement plus tôt. (Sa voix se fit plus basse.) *Barney, il avait tellement demandé après toi.*

— Barney avait demandé après moi ? Je la regardai, ahuri. *Mais Ann...*, dis-je, *Ann... »*

A cet instant, elle perdit contenance. Elle s'effondra dans un fauteuil et couvrit son visage des deux mains. Consterné, je m'approchai d'elle et touchai son épaule. *« Ann... »*, dis-je doucement. Qu'était-il donc arrivé ? Et, pour l'amour du ciel, où était donc ce sacré Barney ? Je la regardai, troublé. Elle était habillée tout en noir. Je n'y avais même pas encore prêté attention. Pourquoi donc en noir ? pensais-je, l'esprit ailleurs.

« Nous ne croyions pas que cet accident fût si sérieux, sanglota-t-elle, *il avait passé une nuit plutôt calme, et hier matin aussi, il ne se sentait pas mal du tout. Il avait demandé plusieurs fois après toi, et c'est pourquoi j'avais téléphoné encore une fois à Lille pour te prier de venir quand même. Mais en fin d'après-midi, soudain, la fièvre était montée, et puis...*

— Et puis ? Je me penchai sur Ann, saisi d'effroi, en proie à un soupçon fou et sinistre, et ma voix s'étrangla d'épouvante,... *et puis ?*

— Et puis, vers le soir, il commença à délirer. Il se croyait à Zurich, avec toi. Il croyait se promener avec toi, au bord du lac, sur les quais de la Limmat, dans la vieille ville, enfin, partout où vous aviez l'habitude de vous promener jadis, tu comprends ? »

Si je comprenais ! Une panique folle s'empara de moi et me serra la gorge de ses doigts glacés.

« Cela dura des heures, continua Ann en chuchotant, *il parlait sans arrêt. Avec toi. Sa dernière pensée fut pour toi, il était avec toi jusqu'à la fin, jusqu'à... jusqu'à...*

— ... Jusqu'à 11 heures ! dis-je machinalement, comme dans un rêve, et je pensai aux coups d'horloge hier soir, quand Barney m'avait quitté. *Oui, je sais, jusqu'à 11 heures. »*

Je levai la tête. Dehors il y avait un soleil paisible et lumineux qui contrastait étrangement avec les visions hallucinantes, les ombres noires comme la mort qui s'étaient ancrées en moi. Mais mon regard s'accrocha désespérément à cette lumière, et doucement, tout doucement, je retrouvai mon calme. Par bonheur, j'avais parlé si bas qu'Ann, apparemment, ne m'avait pas entendu, et c'était bien ainsi. Car comment aurais-je pu lui expliquer que je savais ?

[Née en Russie, Ula Donner a fait ses études en Allemagne et vit en France. Elle a écrit des nouvelles, des récits de voyage et deux romans non encore publiés.]



Racisme banal

Le racisme avoué est net, franc, si l'on peut dire. Avec lui, pas d'erreur possible : il respire la haine, son visage est connu ; il est aussi dangereux raisonné qu'incontrôlé. Le racisme banal, lui, est plus difficile à cerner : il jaillit d'une phrase, d'un mot, d'une attitude, vous échappe ou vous atteint lorsque vous vous y attendez le moins. Aussi ne le prend-on pas, le plus souvent, pour ce qu'il est réellement : l'affirmation instructive, spontanée, et souvent cruelle, d'une différence.

Un exemple ? Cette scène récente. Epreuve d'anglais à l'oral du concours d'entrée dans une grande école de commerce provinciale. Mon fils se présente, donne sa carte d'identité, française. Interrogation de l'examinatrice, curieuse : « C'est un nom d'où ? » « C'est un nom d'origine juive », répond le candidat. « Ah bon, alors je vais vous donner un texte de votre pays. »

Et elle lui donne à étudier un article de *Newsweek* consacré à la mort de Palestiniens détenus dans un commissariat israélien. Un peu plus tard, elle lui demandera s'il parle yiddish.

C'est tout. Et il se trouvera sans doute bien des gens pour s'étonner que je m'étonne, et que je témoigne, avec indignation. N'est-on pas en droit, en effet, d'attendre de ceux qui se considèrent comme des intellectuels éclairés et qui souhaitent que l'on accorde la plus haute valeur à leur vocation d'enseigner un peu plus d'ouverture d'esprit ? N'est-on pas en droit de juger surprenant que la traditionnelle confusion entre race, religion et nationalité soit encore si fréquente, même dans ce milieu, et surtout dans de telles circonstances ?

Fallait-il préciser que l'on peut porter un nom juif et n'avoir aucune éducation religieuse, que l'on est français et que l'on ne se sent pas plus concerné par les problèmes de l'Etat d'Israël que par ceux de la Bolivie, du Pérou ou de la Chine, au même titre que n'importe quel citoyen français ? Fallait-il également expliquer que, dans le cas contraire d'un candidat portant un nom juif, à l'éducation strictement confessionnelle et aux sentiments pro-israéliens, cette examinatrice n'était en aucune façon concernée par le problème, et que, dans les deux cas, le moindre commentaire sur le sujet était pour le moins déplacé ?

Mais lors de l'oral d'un concours, on ne justifie pas sa nationalité, et surtout, on se garde de mettre l'examinateur (trice) dans une situation inconfortable, même lorsqu'on s'y trouve soi-même, par sa faute : l'enjeu est trop important.

Mon fils n'a rien dit. Mais je le fais pour lui, en espérant que cette dame, qui exerce la même profession que la mienne, lira ces lignes, et qu'elle fera, au concours de l'an prochain, des choix... et des remarques plus pertinents.

HÈLÈNE SABBAH
professeur de lettres.
(Paris.)

Poésie

Serge Fauchereau

Variations sur un thème de Ron Padgett

La nuit paraît si douce après que ton amant latino-américain s'est endormi et qu'il n'y a rien d'autre que le ronron des ventilateurs.

Je m'essouffle vite à présent.

Precioso

C'était un bouquet de palmiers ou bien la tour Eiffel ; et lui qui vient de s'endormir, c'est encore un peu de tes rêves d'adolescence.

Tu aimes qu'il t'embrasse à pleine bouche sous le regard des siens dans la rue ou un magasin, pour eux autant que pour toi.

Ce pays est si beau.

Agitato

Il est reparti, le salaud. Et moi, je reste dans cette ville.

Je devrai faire des distances pour acheter de quoi boire, loin de ma mère et des voisins.

J'écouterai mes disques de Jessi Colter chanter *Lookin' for Blue Eyes*, je me saoulerai jusqu'à pleurer dans ma bière, et avec la bouteille je sais bien ce que je ferai.

Con fuoco

Tu as mis ta plus belle robe de soirée, mais tu devras l'enlever toi-même puis essuyer le rouge à tes lèvres.

Personne pour te dire, te prier : Nous ferions l'amour, ô beauté, sur le clavier des grandes orgues de Notre-Dame...

Et même ton mari qui n'est pas là !

Gracioso

Après tout, je suis une jolie femme. On ne voit même pas que j'ai des cheveux gris quand la teinture est récente.

C'était encore un Porto-Ricain. Je déteste le racisme.

Avec les Latino-Américains c'est plus facile.

Et puis il faut quand même se presser. Pas folle, la guêpe.

Lento

Toi, sentant ses doigts glisser dans les plis de ton corps, penseras-tu brièvement à moi, les yeux ouverts dans le noir ?

La conversation manquait un peu d'intérêt, mais tu as aimé quand il a mis sa main sous ta robe.

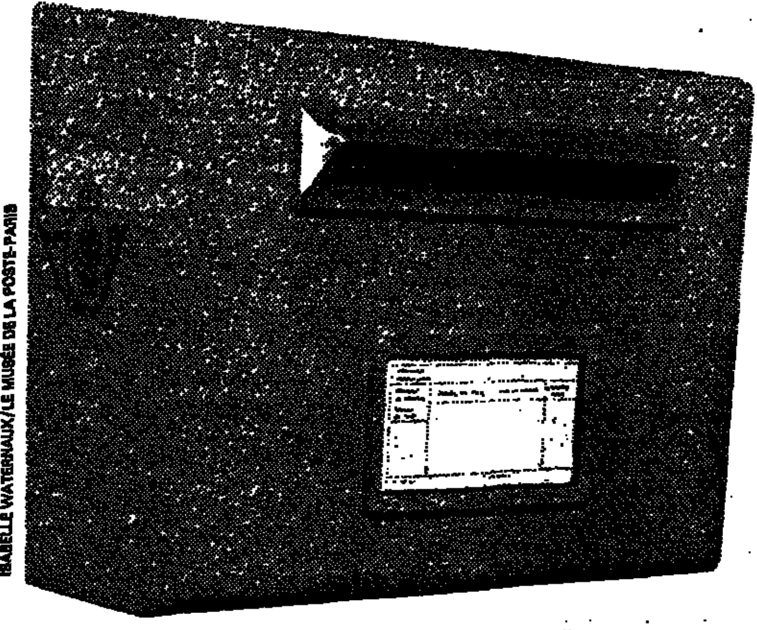
Quelques coups de reins concluent l'affaire. Quelle importance ?

Alors tu peux regarder par la fenêtre les lumières et les enseignes du boulevard.

Serge Fauchereau est né le 31 octobre 1939 à Rochefort-sur-Mer. Après avoir été professeur de littérature américaine à New-York et au Texas, il a travaillé au Centre Pompidou, où il a participé aux expositions « Paris-New-York », « Paris-Berlin », « Paris-Moscou », « Les réalismes »... Il a notamment publié : Lecture de la poésie américaine *(Minuit),* Théophile Gautier *(Denoël),* Expressionnisme dada, surréalisme et autres ismes *(Denoël),* L'avant-garde russe *(Belfond),* la Révolution cubiste *(Denoël),* Fiction complète *(Seghers),* Sculptures du XXe siècle *(CNDP). Il est rédacteur à la revue* Digraphe. *Il y a dans ces courts poèmes la moiteur de films noirs tournés près de la frontière mexicaine. Ici les mots perlent comme des gouttes.*

CHRISTIAN DESCAMPS.

Sauf mention contraire, tous les poèmes publiés dans cette rubrique sont inédits.



ISABELLE WATERNAUX/LE MUSÉE DE LA POSTE-PARIS

Boîte aux lettres belge (1970).

André Latreille et l'abbé Colomb

C'est avec beaucoup d'intérêt et d'émotion que j'ai lu dans *le Monde* du 28 juillet l'article « Fidélité à l'héritage » que le professeur René Rémond consacre à la mort du très regretté doyen André Latreille. Sans aucun doute, l'influence de ce grand universitaire et de ce grand chrétien restera, en de nombreux domaines; beaucoup plus profonde que celle d'autres dont la réputation fit davantage de bruit.

Mais le but de ma lettre est d'apporter un correctif au passage où M. Rémond évoque le fameux article « Christianisme et laïcité », paru dans *Esprit*, non point en 1951, mais en octobre 1949 (p. 520-551), et dont ni le doyen Latreille ni Vialatoux, professeur de philosophie aux facultés catholiques de Lyon, ne sont les auteurs. En effet, voici un extrait de la lettre que m'écrivit, il y a huit mois, le 2 décembre 1983, le doyen Latreille lui-même :

« ...En ce qui concerne l'article sur la laïcité paru en 1949 dans Esprit, *il est exact qu'il a pour auteur l'abbé J. Collomb, — ainsi que j'ai tenu à le dire le jour de ses funérailles devant un petit cercle d'auditeurs, dont des prêtres alsaciens qui doivent être les auteurs des notes que vous me signalez, et dont j'aimerais avoir le texte exact. Nous étions toute une équipe autour du Père Richard, du séminaire universitaire de Lyon, à réfléchir sur la laïcité en 1947-1948. Colomb composa un texte qui correspondait tout à fait à nos positions. Il n'était pas question pour lui de le publier sous son nom dans cette époque difficile. Il fut heureux que Vialatoux, principal animateur, et moi, acceptions d'en prendre la responsabilité, et je fus assez heureux pour décider* Esprit. *Il n'y avait là, vous le comprenez bien, aucune usurpation, plutôt intention de rendre service, puis de compléter (comme nous l'avons fait ensuite) l'énoncé d'une thèse neuve, difficile à faire passer dans les milieux catholiques. Vialatoux surtout a pris un gros risque. En tout cas, l'inspirateur nous a toujours manifesté sa reconnaissance : mais nous n'avons jamais manqué de rendre hommage à la mémoire de ce prêtre admirable, quand la question s'est posée. »*

PIERRE ZIND,
enseignant à l'université de Lyon-II.

Tout compris

Déjeunant régulièrement d'un sandwich et d'un demi dans différentes brasseries des quartiers Opéra, Palais-Royal, Louvre, je suis à chaque fois outré de voir avec quel mépris sont servis et volés les touristes étrangers qui s'assoient pour quelques instants aux terrasses de ces lieux bien parisiens.

Parmi les ruses des garçons et des barmans, voici quelques expédients utilisés, soit pour faire augmenter de manière visible l'addition, soit pour faire croître de façon plus sournoise la marge bénéficiaire du vendeur :

— Remplir un verre d'eau d'une poignée de glaçons, pour rétrécir le volume du liquide servi ;

— Jouer sur les mots et profiter du fait que les consommateurs parlent mal le français pour leur servir et leur faire payer un demi-litre de bière quand la commande correspondait au volume normal (« un demi ») ;

— Servir systématiquement des bières de luxe quand rien n'est précisé dans la commande ;

— Faire couler deux tasses de café dans une seule dose dans le percolateur ;

— Servir certaines boissons « made in USA » non pas en bouteilles individuelles débouchées devant le client, mais par le biais de vulgaires appareils à pression qui ne restituent que les bulles et tout juste la couleur ;

— Servir des sandwichs au jambon de Bayonne ou d'York quand la demande portait sur un sandwich « normal ».

Il existe sans doute beaucoup d'autres moyens pour voler le client (français ou étranger). Je ne suis pas inspecteur de ceci ou de cela. Je ne suis qu'un homme attentif et curieux. Mais voir avec quelles facilités certains cafetiers gagnent de l'argent avec de telles méthodes me semble une honte, non seulement vis-à-vis des touristes, mais aussi vis-à-vis de la majorité des Français qui gagnent leur vie honnêtement.

PS — Quand vous commandez un « café serré », veillez bien à ce que l'on ne vous serve pas une tasse déjà coulée que l'on aura vidé du tiers de son contenu avant de vous la présenter pour ce que vous avez demandé.

CLAUDE BENOIT DESERE
(Paris-17e)

Le tiers-monde et nous

J'ai lu avec effarement la lettre de M. Ducros, de Villefranche-de-Lauragais, dans votre *Monde Aujourd'hui* daté 29-30 juillet. Ce monsieur pèche-t-il par ignorance ? Ou pis ? Il est trop facile de rendre, par principe, l'Occident responsable des famines du tiers-monde. En l'occurrence, ce lecteur sait-il que si l'Ethiopie crève de faim, c'est parce que ses dirigeants, déments expansionnistes, font, depuis des années, une ruineuse guerre de conquête à leurs voisins de l'Est, sans parler des massacres perpétrés dans quelques provinces lointaines rétives vis-à-vis du pouvoir central !

La misère en Ethiopie : très triste. Mais qu'Addis-Abeba affecte plutôt son budget à l'achat de nourriture qu'à celui de tanks soviétiques.

ROBERT CUSIN
(Sèvres.)

Nostalgie

L'île engloutie

IL était une fois une île merveilleuse, quelque chose comme cette île Fortunée qu'évoque Gaunilon. Tout habitée de fées et de korrigans, bien qu'on ne les vît jamais tant ils étaient prompts, dès qu'en se retournant brusquement on aurait pu les surprendre, à se transformer en pins, en rochers, en algues ou en mouettes.

Pour y accéder, admirable symbole, il fallait quitter la terre, cette stupide répétition indéfinie du solide sous chaque pas, qui, chaque fois, paraît consolider plus encore les institutions qu'il supporte, et s'avancer en hésitant sur une planche déjà mobile, son ultime prolongement. Elle introduisait dans les flancs d'un petit vapeur, monstre paisible se balançant imperceptiblement en crachant de la fumée par un gros tuyau. Tantôt accroché au bord, j'admirais l'incessant échange entre son immobilité mobile et l'immobile mobilité des flots, tantôt enseveli dans son plus profond j'admirais plus encore la danse de l'horizon, consciencieusement accroché à son horizontalité nécessaire quoique la mer fît, sans cesse le soulevant et l'abaissant, pour l'en décrocher. Puis la même planche nous faisait franchir le même abîme liquide et, aussitôt, c'était l'entrée dans un autre monde.

Minuscules chaumières aux murs de granit, calvaires de belle pierre grise couverte par la bise et les embruns de délicates micro-sculptures, profondes forêts de pins où éclatait parfois la douce lumière d'un mimosa fleuri, et cette petite église toute pleine chaque dimanche de coiffes blanches et de velours noirs. Descendant verticalement, juste à 2 mètres de ma tête, un extraordinaire navire voguait pour moi toute la messe, sur les invisibles flots de l'air, m'emportant vers les aventures auxquelles s'ouvrait un horizon infini.

Aux courlis, aux mouettes, petits navires aériens, qui, parfois, plongeaient en éclair dans la vague écumeuse, répondaient, mouillés au port immobiles ou lentement glissant sur le golfe, des bateaux noirs à deux voiles rouge sang, grands oiseaux pêcheurs eux aussi, qu'on nommait *sinagots* (1), et il me semblait que chaque syllabe de ce mot, *sinagot*, se chargeât d'une fonction précise et nécessaire : fouettant l'air et l'eau, la première s'y ouvrait le chemin sur quoi s'avançait la seconde en nageant, tandis que l'*o* final, arrondissant comme gustativement à l'arrière la grosse coque noire, enveloppait dans la sphéricité de sa forme à la fois la fluidité de l'eau sur laquelle glissait cette coque et le chaud abri de la poupe où, la nuit, préservé des embruns, le pêcheur dormait.

J'avais un grand frère, André. Il y aimait une jeune fille ravissante, Sonia. Le frère de Sonia, Robert, douze ans, possédait une admirable flottille ; sur une table, chacun à bord d'un de ces petits bâtiments diversement coloriés, nous partions pour d'autres îles encore bien plus lointaines, assurés d'y toucher puisque son âge lui conférait sur le mien les supériorités de la compétence et du grade d'amiral.

C'est là que m'apprit à lire la femme d'un pêcheur, institutrice, dans un exemplaire de *l'Auberge de l'Ange gardien*. Ainsi, Moutiers, Elfy et le général Dourakine vinrent-ils peupler familièrement les allées fleuries qui conduisaient du village à la pointe du Trech ou à la pointe du Brouël.

Parmi les fées qui avaient composé ce monde enchanté, l'une était assez bonne pour conserver en ma présence la forme humaine. Elle voulait bien que ma mère eût part à ses dons mystérieux. Une lettre appliquée sur le front, les yeux clos, murmurant, elle lui révélait tout sur son auteur : âge, santé, avenir, etc. Mes parents la nommaient Mme de Feularde, et, beaucoup plus tard, j'apprendrai que son fils aîné, Serge, diplomate et peintre, avait tiré de l'île de belles images illustrant un recueil de poésies de mon frère, publié bien avant *Rimbaud le voyant* et *l'Expérience poétique*, injustement oublié, *les Ténèbres peintes*. J'apprendrai aussi que, en ce temps-là, l'île avait fait se rencontrer André Rolland de Renéville et Serge de Feularde avec le biologiste Gaston Bonnier et l'illustre Henri Brémond, alors tout occupé à écrire son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Je possède encore un vieux manuel scolaire de biologie dédicacé par Bonnier à André, qui, sous la signature, a inscrit : *« Août 1922. »*

Parfois, un *sinagot* nous abandonnait quelques heures dans une autre île plus merveilleuse encore, que les fées avaient nommée *Gavrinis*, et où l'on pénétrait dans un souterrain. Aux parois, à la lueur vacillante que mon frère promenait dessus, apparaissaient de mystérieuses figures taillées dans le roc, on ne savait plus depuis combien de siècles, par on ne savait plus qui.

Un jour, on m'enseigna que j'avais sept ans, et qu'il me fallait quitter ce paradis. Une dernière fois, le monstre paisible nous emporta. Quand s'annonça le terme de sa navigation, je m'aperçus que la terre de tous côtés accourait, impatiente de recouvrer ses prérogatives, se ranger de part et d'autre, l'enserrant dans une sorte de canal étroit, au point qu'à peine il parvenait encore à disposer d'assez d'élément liquide pour avancer. J'appris ainsi que cet étranglement précédait immédiatement et, finalement, constituait le port de Vannes, et que, ainsi, chaque départ vers Pâques pour l'île aux Moines avait magiquement écarté de part et d'autre la terre, faisant s'enfuir loin avec elle toutes ses servitudes, puis que chaque retour en octobre avait convoqué autour du petit paquebot et ramené de part et d'autre sur ses flancs ces deux longues rangées de terre qui semblaient assurer sur le trajet de notre réintégration au continent la garde d'honneur d'une cérémonie funèbre. Cette fois les tambours de la Garde m'annoncèrent que jamais plus je ne reviendrais à l'île aux Moines et que, définitivement rivé à terre, j'allais entrer en classe de neuvième au lycée de Tours.

Jamais plus, car l'île aux Moines de 1924 et l'enfant de six ans que j'y avais été ont à jamais disparu. Lorsqu'en 1946 je me suis risqué, du haut de mes vingt-neuf ans, jusqu'au lieu où elle s'était évanouie, je n'y ai plus retrouvé que ce que le langage administratif nomme une commune du Morbihan. L'unique trace qui subsistât du passé magique, flottant là dans la brise bretonne, fut un admirable parfum de figuier, comme si seule mon île aux Moines olfactive avait résisté au temps.

Je m'y suis hasardé encore, quelques jours ou quelques heures, en 1968, 1969 et 1983. A la place, ce n'est plus qu'une petite île bretonne comme les autres, salie — ô Bretagne ! — de villas en parpaings pour cadres moyens, tous sinagots disparus, toutes coiffes blanches envolées, tous velours noirs remplacés par des bleus de chauffe, la plage du Drenn encombrée de « vacanciers » abondamment pourvus comme il faut de transistors, le bois d'Amour en partie rasé parce qu'en 1940-45 le charbon avait manqué, en partie pollué par trois ou quatre hideuses « résidences » extrêmement « secondaires ». En 1983, seule joie qui m'eût été accordée en compensation, j'y ai été fraternellement accueilli par Claude Aveline, qui habite là, une partie de l'année, une jolie maison près de l'église.

Ne flottait plus d'autre navire, toujours suspendu sur les flots aériens de l'église, que le beau bateau qui, si longtemps m'avait diverti de la messe, mais désormais immobile stupidement, comme le sont toutes choses pesantes qu'on attache au bout d'une chaîne, comme je l'étais désormais moi-même au bout de ce destin qui nous pend tous dans l'immobile attente.

JACQUES-ROLLAND DE RENÉVILLE.

(1) Ces bateaux de pêche étaient construits sur une île voisine, Sion, d'où leur nom.

Les aventures de la raison *dans la pensée et la science contemporaines.*

NOUS continuons la publication des réponses à notre questionnaire sur l'usage de la raison dans la pensée et la science contemporaines.

La critique des grands systèmes d'explication (scientifiques, philosophiques, politiques...), les crises internes traversées par de nombreuses disciplines, l'apparition de nouvelles problématiques et de nouveaux champs du savoir, les références souvent explicites à la subjectivité ou à la métaphysique, les interrogations autour des notions de vérité, de progrès, de preuve, d'expérience, de méthodologie, d'argumentation, de quantification, ont conduit de nombreux chercheurs à remettre en question l'usage classique de la raison dans les recherches contemporaines.

• En quel sens les formes de la rationalité traditionnelle vous semblent-elles remises en cause par les découvertes de notre époque ?

• Pouvez-vous en donner quelques exemples ?

• Comment situeriez-vous votre discipline et vos propres travaux dans ce débat ?

• Parmi les nouvelles approches de la rationalité contemporaine, quelles sont celles qui vous semblent particulièrement fécondes ?

Nous publierons la semaine prochaine d'autres réponses.

CHRISTIAN DESCAMPS et FRÉDÉRIC GAUSSEN.

Le Monde a déjà publié les réponses de Jean-François Lyotard, René Thom, Tzvetan Todorov, Michel Tournier (*le Monde Aujourd'hui* daté 1er-2 juillet) ; Alain Touraine, Fernand Braudel, Gérard Genette, Ilya Prigogine, Serge Labant, Vincent Descombes (*le Monde Aujourd'hui* daté 8-9 juillet) ; François Châtelet, Lucien Sfez (*le Monde Aujourd'hui* daté 15-16 juillet) ; Jean-Claude Pecker, Gilbert Durand (*le Monde Aujourd'hui* daté 22-23 juillet) ; Henri Laborit, Lucien Sève (*le Monde Aujourd'hui* daté 29-30 juillet) ; Jürgen Habermas (*le Monde Aujourd'hui* daté 5-6 août).

Les titres sont de la rédaction.

Victoire de l'intelligence

par Albert Jacquard

L'ÉTRANGETÉ de l'aventure de l'homme vient de ce qu'il pose des questions à lui-même, aux autres, à l'univers qui l'entoure. Les animaux voient la nuit dans le ciel des points lumineux ; l'homme, lui, voit des étoiles et des planètes. Spontanément, il remplace l'information que lui fournissent ses sens par des modèles abstraits que construit son intelligence. L'univers dont il parle est celui qu'il reconstruit en lui-même. Le miracle est que cet univers intérieur lui permet d'agir avec efficacité sur l'univers qui l'entoure (*« ce qui est incompréhensible est que le monde soit compréhensible »*, écrit Einstein).

L'effort scientifique est l'activité grâce à laquelle l'homme pousse le plus loin possible son interrogatoire du réel. Cet interrogatoire, c'est lui qui le dirige, lui qui l'oriente avec des concepts qu'il a forgés (force, énergie, ondes...), lui qui le formule avec des mots dont il a défini le sens.

Souvent la réponse de l'univers permet un véritable dialogue ; mais parfois aussi elle est dérisoire, ou même elle ridiculise l'interrogateur ; la question était mal posée. Ce n'est pas là une défaite de la pensée scientifique, simplement c'est le signe d'une nécessaire révolution conceptuelle. Cette révolution une fois accomplie, l'interrogatoire reprend sur d'autres bases.



XAVIER LAMBOURS

Mais ces réponses du réel ne sont que les pièces élémentaires de la construction d'un modèle progressivement étendu ; encore faut-il les associer pour en faire un ensemble qui fonctionne. C'est dans ce travail surtout qu'intervient ce que l'on peut appeler la « raison », c'est-à-dire le faisceau de règles qui donnent sens, cohérence, rigueur à nos affirmations successives.

Ces règles ne sont nullement des données immédiates ; il a fallu de longs efforts pour les préciser, leur donner une formulation claire. Bien des « évidences » sont apparues à la longue n'être que des pièges de la pensée. Ainsi se sont effondrés un jour les raisonnements basés sur la croyance, implicite ou non, en l'existence de « l'ensemble de tous les ensembles », ou ceux basés sur la croyance que tous les « infinis » sont équivalents. Les chocs subis lors de la découverte de ces difficultés n'ont nullement été des crises de la rationalité, ils ont été des occasions de mieux la fonder en développant des axiomatiques enfin rigoureuses. Ils n'ont pas entraîné une remise en cause du recours à la raison ; ils nous ont au contraire obligés à resserrer nos liens avec elle.

Dans ce cheminement humain vers toujours plus de compréhension, deux événements décisifs sont intervenus au cours de notre siècle : la prise de conscience de l'impossibilité d'une connaissance totale de l'univers (les relations dites d'« incertitude »), celle de l'impossibilité d'une axiomatique totale (le théorème de Gödel sur l'« indécidabilité »). Nous savons maintenant que nos concepts ne seront jamais suffisants pour épuiser la richesse de la moindre parcelle de l'univers ; nous savons aussi que la construction de notre outil logique ne sera jamais achevée. Mais il serait, me semble-t-il, totalement faux de voir dans ces événements un recul, ou une quelconque démission de la raison. Tout au contraire, ils représentent une magnifique victoire de l'intelligence humaine, capable de découvrir que le champ où elle pourra se développer est sans limites, alors qu'elle commence seulement son exploration.

Bien sûr, le cheminement scientifique est laborieux, souvent décevant, les acquis sont toujours partiels ; alors que chaque être a profondément besoin d'une réponse immédiate et totale. La tentation est grande de recourir à une explication synthétique, à une illumination globale. Pourquoi pas ? Mais il n'est pas question alors de réflexion scientifique ; abandonner l'exigence de rationalité, c'est quitter le domaine de la science.

• Généticien. Professeur à l'université Paris-VI. Auteur notamment de *Au péril de la science* (Seuil) et *Inventer l'homme* (Complexe).

Une science de l'imprécis

par Abraham Moles

SOMMES-NOUS à l'époque d'un renouveau de la raison ? Je ne le crois pas. Mais nous sommes peut-être à celle d'une application plus souple d'une raison dont la structure reste immuable à travers le temps même si elle fait effort pour s'ouvrir à des systèmes de pensée qui donnent au « principe du tiers exclu », dans la pensée occidentale, sans jamais le dénier, un rôle bien inférieur. C'est l'Orient qui peut nous apporter, bien plus qu'un quelconque changement de la raison, un élargissement et un assouplissement de celle-ci, *in statu nascendi*, au point délicat où la contrainte de la rationalité s'insère dans l'esprit comme un besoin.

Les sciences sociales sont les champs principaux non pas d'une quelconque mise en question de la rationalité scientifique, mais d'un *exercice flexible* de celle-ci, en contrastant — bien mieux que n'a su le faire le positivisme des « sciences dures » — la création scientifique : la pensée *en train de se faire*, avec l'édifice majestueux et figé de la science dite *établie*, à un moment quelconque. Les sciences *sociales sont* le meilleur exemple à grande échelle des *sciences de l'imprécis* (Moles, 1952), du *« flou »* (Zadeh, 1961), etc. Les concepts qu'elles manipulent sont *imprécis par essence* : tout effort pour les préciser abusivement, les enserrer dans des définitions fermées, décompose et détruit ces concepts mêmes.

Pourtant, ces concepts imprécis sont, en soi, des *formes résistantes* proposées à l'exercice de la pensée et de la pratique expérimentale. Ils sont eux-mêmes reliés entre eux par des *relations imprécises* (où la mathématique classique voit des corrélations plus ou moins vagues), qui sont contradictoires à grande échelle, mais opératoires à petite échelle. On groupe ces relations sous le nom d'*infra-logiques* : elles sont très proches de l'esprit humain dans la vie courante (voir les applications qu'en fait la rhétorique publicitaire pour construire un discours opératoire). Le rôle du chercheur en sciences humaines conventionnelles est — plutôt que de suivre l'idéologie scientiste qui veut éliminer concepts flous et infra-logiques en vue de se conformer à une image de la raison pour laquelle ces sciences ne sont pas faites — de *penser avec rigueur les concepts flous*. Il existe bien là matière à usage de la raison.

Par exemple, nous nous laissons aller à croire que les sciences *sociales*, traitant d'êtres qui sont de vastes assemblages d'atomes, échappent aux incertitudes nouvelles de l'univers sub-nucléaire, du monde des particules élémentaires, et restant dans le domaine confortable du déterminisme de Laplace, bien à l'abri des *principes d'incertitude*. Ce n'est pas le cas. L'examen un peu soigné des conditions mêmes de la recherche expérimentale en sciences humaines montre qu'un certain nombre de phénomènes restent cachés à l'échelle de l'homme percevant : on saisit dans la pratique l'existence de véritables principes d'incertitude de l'observation à grande échelle.

Un cas simple : l'acte de photographier des sujets animés, avec une bonne qualité d'image, par un observateur, introduit une nécessaire réaction soit de fuite, soit de pose, en tout cas d'artificialité du sujet créée par la présence de l'observateur ; tous les ethnologues, tous les photojournalistes le savent bien. En analysant d'un peu plus près, on découvre que cela est dans la *nature des choses* de l'observation elle-même. Si l'observateur se dissimule, se minimise, les images qu'il saisira seront *nécessairement* plus petites, plus floues, plus vagues ; en bref, il y a une sorte de produit constant d'incertitudes entre finesse d'une image et justesse de l'observation par rapport à la « vérité » du phénomène observé.

L'apport du structuralisme

Le structuralisme n'est rien d'autre — *mais c'est toute sa vertu* — que l'application du concept atomique aux sciences sociales, quels que puissent être les abus méthodologiques de son emploi à partir d'observations insuffisamment proches du réel. Il est, contrairement à ce qu'il est devenu de bon ton d'affirmer, un des triomphes essentiels des sciences sociales : tout ce qui concerne les innombrables applications de l'informatique aux phénomènes de notre environnement, à la création d'images, de mouvements, à l'analyse du travail, n'est qu'une gigantesque application du *principe structural* ; il est toujours possible — et très souvent utile — de considérer quelque aspect du monde que ce soit comme étant l'assemblage d'un certain nombre de grains élémentaires appartenant à un nombre restreint de types et mis ensemble selon certaines règles qu'on appelle « code » ou « structure ». Refaire cette opération à partir de types de grains élémentaires définis par l'observation, c'est construire un « modèle » ou simulacre schématique du réel ; c'est le premier pas concret pour le critiquer.

C'est la théorie atomique qui a fait le triomphe de la physicochimie à la fin du dix-neuvième siècle, c'est elle encore qui fait le progrès des sciences sociales actuellement. Erreurs et abus ne s'inscrivent pas au débit de cette idée simple qui date de Démocrite, bien avant Lévi-Strauss et la théorie de l'information. Les erreurs sont liées au manque de rigueur mentale, qui peut, très souvent, être en fait l'abus d'une illusion de rigueur dans la *prise en compte phénoménologique d'une situation*, d'un environnement, d'un acte ou d'un fait, avant d'en énoncer les éléments. L'analyse structurale est opérationnelle dans les sciences du vague comme dans les sciences du précis, mais elle révèle dans cet univers du flou qu'il faut bien manipuler d'autres types de problèmes, d'autres modèles de liaisons entre les éléments, en contraste de fait, sinon de droit, avec ceux auxquels nous a habitués la stricte rationalité scolastique et occidentale.

En cette affaire, la notion de mesure, instaurée par la pensée grecque et cartésienne, reste essentielle à la pensée rationnelle ; comme le dit Thorndike : *« Toute chose qui existe, existe en une certaine quantité et par conséquent elle est sujette à mesure. »* Là encore, les adeptes inconsidérés de la mesure ont voulu appliquer abusivement aux sciences du vague le modèle que leur proposaient les sciences du précis, donnant lieu à ce que Sorokin, dans un texte célèbre, a appelé la *« quantophrénie »*, que nous voyons s'étaler dans les revues des sciences sociales. Il fallait d'abord effectuer une transposition soignée du concept de mesure, en cherchant d'abord à rendre compte de ce que veut dire l'idée de *quantité* dans le monde de l'imprécis.

A cet égard, les sciences sociales apportent aux sciences dites de la nature une approche qu'on veut légitimement considérer plus rigoureuse, car elle se veut capable de prendre en compte les « choses vagues ». Le phénoménologue considérera volontiers que *la mesure est l'algorithme premier de la distanciation*, cette distanciation du phénomène, si nécessaire et si délicate : en « mesurant » on se tient à distance prudente du fait et de ses apparences de signification.

La pensée structurale conduit par définition même *à reconstruire des modèles* du réel qui sont *des schémas intelligibles*, toujours imparfaits, toujours sujets à critique et à raffinement illimité. Ici, en fait, il n'y a pas, entre sciences « de la nature » et sciences « de l'esprit » (*Geisteswissenschaft*), de différence autre que les procédés de traitement et les critères de qualité des modèles. Les modèles sont faits pour être *appliqués* dans leurs limites de validité ; toute science est donc préparatoire à une technologie.

Il devrait y avoir un *échange* permanent entre les algorithmes de la pensée venus des sciences de la nature (avec leur prétention à une exactitude limitée seulement par la logique de quantification à l'échelle ultrafine), et les sciences des faits sociaux, considérés comme des choses par un observateur, qui se veut extérieur, tout en sachant qu'il perturbe les phénomènes, qu'il y est de quelque façon impliqué, et qu'il a donc à faire face à d'autres types de principes d'incertitudes à grande échelle.

Cet échange est loin encore d'être *réalisé* : l'histoire récente des sciences montre, contrairement aux grands discours universitaires, un clivage permanent dans les attitudes, les styles et le respect réciproque des chercheurs. Il n'existe pas d'interdisciplinarité dans l'assemblage de douze spécialistes autour d'une table ; il n'y a de fécondation réciproque d'une discipline par une autre qu'*à l'intérieur d'un même champ de conscience* passé successivement par des disciplines différentes.

Un bon exemple est la notion, si féconde, d'*ordre proche* et d'*ordre lointain*, familière aux physiciens de la matière, aux cristallographes et aux chimistes, qui insiste sur le fait que l'ordre dans un arrangement — quel qu'il soit : atomes d'un métal, molécules d'un composé, structures d'un système social ou d'une entreprise — relève d'un côté de *lois de voisinage* qui propagent leur causalité de proche en proche en l'affaiblissant, et de l'autre, de *lois globales* qui sont d'autant plus nettes qu'elles sont vues à plus grande échelle, d'autant plus vagues qu'on considère des éléments structuraux plus rapprochés. Cette idée si simple et si puissante, fournie par les sciences de la nature aux sciences sociales, a les plus grandes difficultés à pénétrer dans ces dernières qui en ont pourtant le plus grand besoin.

• Sociologue. Directeur de l'Institut de psychologie sociale de Strasbourg. Auteur notamment de *Micropsychologie et vie quotidienne* et de *Psychologie du kitsch* (Denoël-Gontier).

Kiosque

Cour des fantasmes

FRANÇAIS, il faut choisir ! Etes-vous belmondiens ou delonistes ? Plus possible d'hésiter ou d'affecter l'indifférence. Il est là, l'événement de l'été, sur cette « une » de *Paris-Match* qui nous révèle l'incroyable nouvelle : *« Stéphanie-Anthony Delon. C'est le coup de cœur de l'été. La princesse partagée entre Belmondo et Delon juniors. »* La fille de hésite entre le fils de et le fils de. Et nous !

Faut-il nous en mêler ? Ne risquons-nous pas de verser dans l'intolérable atteinte à la vie privée ? La justice nous absout d'avance. Le prince Rainier ayant demandé la saisie de *Paris-Match* – Monaco contre *Match*, quelle guerre civile, quel conflit intime ! – M[me] Thérèse Guilhem, vice-présidente du tribunal de Paris, a dit non, dans un jugement rendu le 9 août. Elle a noté que les clichés où l'on voit Stéphanie et Anthony dans des situations qui ne laissent planer aucun doute sur l'estime qu'ils se portent avaient été pris dans un lieu public, au Palm-Beach de Cannes et dans la baie de Monaco. Le reportage, a conclu M[me] Guilhem, *« ne cause pas un trouble intolérable ou scandaleux pouvant faire échec au principe fondamental de la liberté d'expression »*.

Engouffrons-nous donc dans cette brèche équivoque en nous abritant toutefois derrière le témoignage de *Paris-Match* assurément plus compétent en matière d'idylles princières. A ma droite, Paul Belmondo, le *« chevalier prévenant »*. A ma gauche, Anthony Delon, le *« rebelle fascinant »*. De ce dernier, *Match* dit qu'on peut lui appliquer la formule d'Edmond Rostand : *« Il est tellement beau qu'il semble avoir raison. » « Noir, blanc. Noir, blanc. De quel côté va verser le cœur de Stéphanie ? Qui va gagner de la passion ou de la raison ? »* Insoutenable attente du verdict pour nous tous qui, depuis la rive, n'avons d'autre choix que de compter les points de ce combat cornélien. La suite au prochain numéro de *Paris-Match*.

Cette affaire s'ajoute, hélas ! à la liste des sujets d'inquiétude qui rongent nos âmes et gâchent nos congés. Il y avait le suspense haletant sur le référendum – divisant les plages de gauche et les plages de droite. Il y avait la querelle scolaire renouvelée autour des châteaux de sable du privé et des pâtés du public. Il y avait l'angoissante question de la démographie mondiale : *« la race blanche menacée »*, disaient la semaine dernière, dans nos rues, les affiches (jaunes) de *l'Express*.

Ce n'était pas tout. *L'Express*, décidément à l'affût de toutes les espèces en voie de disparition, s'interroge non plus sur l'avenir des Blancs, mais sur celui des éléphants. Cauchemardesque question : *« Combien d'éléphants tués chaque année ? Quatre-vingt mille, cent mille, plus encore dans cette Afrique dernier abri des grands mammifères ? A vrai dire, les grands prêtres de la conservation, de la protection de la faune, ne savent plus très bien. »* Et les rhinocéros, vous croyez que leur sort est enviable ? *« Nulle espèce*, dit *l'Express, ne fut plus tourmentée. Ils étaient, dit-on, entre quatre cent mille et six cent mille dispersés sur tout le continent. Ils ne dépassent guère vingt mille aujourd'hui. »* Tout ça parce que leur corne réduite en poudre aurait des effets aphrodisiaques particulièrement recherchés en Asie !

N'accablons pas les Africains. Il n'y a pas lieu d'être fiers de ce que nous faisons des animaux de chez nous. La route tue aussi les bêtes. *Animaux magazine*, la revue de la SPA, révèle des études terrifiantes : *« Rien qu'en Allemagne de l'Ouest, quarante-cinq mille cervidés furent tués en un an par des collisions. Deux cent mille lièvres écrasés et des milliers d'oiseaux et de mammifères. »* Pour le Danemark, on cite les chiffres de *« cinq mille quatre cents hérissons et quarante mille petits animaux »*. *« Pour mesurer l'importance de cette hécatombe*, continue le magazine, décidément funèbre, *il faut citer l'observation réalisée sur 1 600 mètres de route en 1981 : 12 % des petits oiseaux bagués furent retrouvés morts. Tués par le trafic. Parmi les animaux domestiques, les chats paient le plus lourd tribut avec 78 % de mortalité contre 16 % pour les chiens. »*

Vous voulez d'autres sujets d'angoisse ? Lisez *Magazine Hebdo*, qui explique *« comment Israël arme Khomeiny »*. Vous êtes un sympathisant de l'imam et vous vous souciez de sa santé ? Lisez ce qu'en dit *VSD : « Il mène*, dit un de ses médecins suisses, *une existence presque végétative, se nourrissant d'un peu de lait, de quelques feuilles de salade, de fromage, priant allongé, trop faible pour pratiquer les rites, montré à la foule une fois par mois, pour quelques minutes, ne recevant plus personne. Comme ces fameux sultans d'autrefois laissés à l'état de cadavres sur leur trône et que l'on continuait à vénérer et à invoquer. »* Depuis, il est vrai, il est réapparu en public. C'est que l'homme a du ressort : il nous surprendra toujours.

Si la cour de vos fantasmes n'est pas pleine, lisez encore dans *Science et Vie* cet article sur *« Les contrebandiers de bombes A »*, leur petit commerce et les multiples chemins de la prolifération des armes nucléaires. Si vous ne frissonnez pas encore, lisez dans *le Point* une enquête sur *« Le KGB à Paris »*. L'ambassade soviétique à Paris, on ne visite pas, mais les services américains croient savoir ce que Jean-Marie Pontaut résume ainsi : *« Les locaux du KGB, appelés en jargon la « résidence », occupent les trois étages supérieurs du bloc de béton du boulevard Lannes. La résidence est isolée de l'ambassade proprement dite par des murs spéciaux à double paroi, comportant un revêtement d'isolation phonique externe et une émission permanente de sonorités multifréquences dans les interstices afin de déjouer toute tentative de « sonorisation ». Les bureaux sont séparés par des cloisons transparentes. Il est interdit de parler, de fumer, et même de se déplacer d'un bureau à l'autre sans autorisation. »* C'est le goulag !

Une idée, comme ça : vous êtes enfermé, blanc de peur, dans la « résidence » du KGB à Paris ; Khomeiny soi-même vous interroge, on entend des barissements d'éléphants à l'agonie, le sol est jonché de cadavres de petits animaux écrasés pendant la nuit boulevard Lannes, au-dessus de votre tête pend une grappe de bombes A, et, là, que vous demande-t-il, sous cette torture, l'imam de nos peurs ? Si vous votez Delon ou Belmondo...

De l'air, de l'air ! Ecoutons M[me] Corinne Parpalaix, héroïne d'un récent feuilleton juridico-spermatique qui va pouvoir – grâce à la justice – être inséminée avec la semence de son époux mort. Son optimisme fait plaisir à voir. Elle aime la vie et croit aux lendemains : dans l'avion qui la ramenait de Paris à Marseille après le jugement « victorieux », elle a, dit-elle à *VSD*, *« commandé une bouteille de champagne et l'a bue toute seule »*. Il lui arrive de parler à Alain, son défunt mari. *« Je veux continuer à l'aimer. Vous savez, je lui parle. Le soir surtout quand je suis tranquillement installée sur mon lit. »* L'idée d'une conception *post-mortem* lui est venue au cimetière quand sa belle-mère lui a dit : *« Avec la mort d'Alain on n'a plus rien, ni personne. » « D'un seul coup*, dit Corinne, *il y a eu un déclic dans ma tête et je lui ai répondu : si, il reste le sperme d'Alain. »* A *Match* aussi, elle a expliqué son bonheur futur : *« Mon enfant, pour moi, c'est le bon Dieu. »*

Vie privée, vie publique : la frontière est décidément difficile à placer. Ceux qui en ont assez de sonder les reins et les cœurs des personnages publics et se posent des questions sur eux-mêmes peuvent trouver quelque agrément à faire le nouveau test du *Nouvel Observateur* – le journal de la gauche narcissique – intitulé cette fois : *« Découvrez qui vous êtes. »*

On y fait des découvertes stupéfiantes. On ne voit pas pourquoi l'auteur de ces lignes renoncerait à afficher son résultat quand tant d'autres exposent leurs tripes : *« audacieux »* dans les rapports avec les autres, *« mesuré »* dans son corps, *« inspiré »* dans sa tête, *« réservé »* dans ses sentiments et *« épanoui »* dans son âme. Le *Nouvel Obs* ? Un très bon journal.

BRUNO FRAPPAT.

L'invité

Tournier le sensuel

Se qualifiant lui-même de « naturaliste mystique », *l'écrivain Michel Tournier a une passion pour la matière, le geste, le contact physique. Il aime caresser le monde du regard, sentir la chaleur de la peau sous ses doigts, se gorger d'odeurs, se couler dans la moiteur de la terre. Ce sensualisme sulfureux inspire la plupart de ses romans, depuis* Vendredi ou les Limbes du Pacifique *à* Gilles et Jeanne, *en passant par* le Roi des aulnes *(prix Goncourt 1970) ou* les Météores.

« DANS notre Europe « civilisée », la réserve est érigée en vertu, et chacun cherche à imposer ses distances. En Afrique, au contraire, on est frappé par la diversité des contacts physiques qui règnent entre les hommes ou entre les femmes. A quoi attribuez-vous cette différence fondamentale ?

– La France est un pays divisé aux deux tiers : le Midi commence très loin ; les Français ne sont méridionaux qu'en petite partie. La majeure partie du pays est nordique, océanique, et la vague moralisante qui vient du froid déferle sur la France avec l'influence prédominante des Anglo-Saxons sur notre civilisation, c'est-à-dire depuis le début du XIX[e] siècle. C'est une morale qui prêche l'horreur du contact physique : on se tient à distance, chacun maintient son quant à soi. On constate d'ailleurs une chose curieuse : les révolutions scientifiques mordent très inégalement sur la vie quotidienne ; tout le monde sait que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, et pourtant cette vérité n'a pas influencé nos habitudes, car nous continuons à parler du lever ou du coucher du soleil. En revanche, à la fin du XIX[e] siècle, il y eut la révolution de Pasteur, et hélas, dès lors tout le monde a peur des microbes des autres.

– Ne croyez-vous pas cependant que la raison est plus profonde, qu'elle est plutôt psycho-religieuse ?

– Mais le microbe est un phénomène psycho-religieux ! Le microbe, c'est l'esprit du Mal qui pénètre chacun de nous, c'est pour cela que la révolution microbienne de Pasteur a eu un tel succès. Elle se situe exactement dans le droit fil de la peur, de l'esprit malin qui vient s'installer chez les gens. Au lieu d'exorciser les gens, on les désinfecte maintenant. On pourrait presque établir une carte de France – et même de l'Europe – des lits « couche-tout-seul », qui est encore une invention anglo-saxonne et qui gagne depuis le nord vers le sud.

– Ne serait-ce pas une invention protestante ?...

– Non seulement protestante, mais calviniste. On pourrait établir la frontière du lit à deux personnes. Tandis que l'Afrique est un continent où l'on ne dort jamais tout seul, on dort en grappes, on se tient chaud, on rêve ensemble. L'enfant africain ne perd jamais le contact physique avec sa mère, elle ne le quitte jamais, ne le laisse pas seul dans son berceau...

– La femme africaine porte depuis toujours son enfant sur elle, et il est intéressant de constater que, maintenant, certaines femmes occidentales imitent cet exemple.

– Ce serait en effet une grande révolution, mais je crains qu'elle ne soit pas encore à la veille de se généraliser. Combien de fois voit-on en Afrique une petite fille maigrichonne de dix ans porter à cheval sur sa hanche son petit frère qui est parfaitement capable de marcher, mais tous les deux préfèrent ce contact physique étroit. Or dans nos régions, ce contact est interdit ; on n'a pas le droit de se toucher. D'ailleurs, vous connaissez l'argot des curés : « se toucher » veut dire se masturber, ce qui est naturellement le comble de l'horreur et de l'abomination. Il n'y a pas de doute que nous vivons dans une « civilisation de l'image » : tout y est pour l'œil, et rien pour la main. Nous vivons dans un monde où l'on ne se touche plus, où l'on ne se sent même plus. Nous vivons dans la civilisation des « déodorants ! » Autrefois, en traversant les villages, chaque artisan vous envoyait son odeur : il y avait le cuir, il y avait le maréchal ferrant, le marchand de couleurs. Aujourd'hui, seul le boulanger sent encore quelque chose ! Nous vivons, hélas, dans une société sans odeur, sans saveur, sans contact physique, tout est pour le regard !

– Peut-être même pas, puisque lorsque l'on regarde longuement quelqu'un, il se méfie aussitôt ; car ici, « dévisager » signifie – d'office – « critiquer » ; tandis qu'en Afrique, cela suscite plutôt de la sympathie, l'échange d'un sourire...

– En effet, on n'ose même pas regarder les gens. Moi qui suis très curieux, et par goût et par besoin professionnel, j'ai tendance à dévisager les gens en les examinant des pieds à la tête, et il m'arrive souvent de me faire fusiller du regard, voire apostropher. J'en arrive donc à avoir toujours une paire de lunettes de soleil pour pouvoir enfin regarder les gens tranquillement. A la base de tout cela, il y a un manque total de convivialité, de sociabilité, nous vivons dans une société où les gens se détestent.

– La raison fondamentale ne serait-elle pas due au principe sacro-saint de « l'individualisme » ? Ne me touchez pas, je ne vous touche pas, chacun pour soi...

– Exactement. Chacun pour soi et Dieu pour tous, ce qui n'est d'ailleurs même pas vrai. Vous savez que le précepte que Jésus a donné comme premier dans la religion chrétienne *« Tu aimeras ton prochain comme toi-même »* devrait nous faire réfléchir : si l'on ne s'aime pas soi-même, il est absolument impossible d'aimer les autres, parce que l'on projette sur eux l'antipathie que l'on a pour soi-même.

– Les Français seraient-ils trop intelligents et donc trop critiques pour « s'accepter » tels qu'ils sont ?

– Dieu merci, la France est un pays mitigé, et je me félicite de l'arrivée en masse des travailleurs immigrés, qui constitueront bientôt une minorité importante. Il y aura ainsi une autre échelle de valeurs dans les rapports avec les autres et envers soi-même. Afin de contrebalancer ce courant intense qui, depuis deux siècles, vient des pays anglo-saxons, pays de la méfiance, de l'antipathie de soi-même et des autres, et peut-être du monde entier.

» On s'en plaint, il y a des frictions, on trouve qu'ils font trop de bruit, une cuisine trop odorante. Mais tant mieux si cela pouvait enfin remuer ces horribles petits-bourgeois frileux, resserrés sur eux-mêmes, qui ont peur des autres et se barricadent chez eux.

» Mais, il y a un autre domaine que je voudrais évoquer, c'est la télévision. Vous y voyez, en gros, trois choses : les programmes, qui sont presque toujours nécrophiles, violents, dans l'esprit anglo-saxon dont nous venons de parler. Ensuite, vous avez les actualités : on y montre des gens qui meurent de faim, des corps squelettiques, pustuleux, et torturés. Et puis, vous avez un autre domaine, que j'adore, et je ne suis pas le seul, et c'est la publicité. Là, c'est le contraire : c'est un véritable éloge de la vie, du corps, de la beauté. C'est la seule fissure par laquelle passe un tout petit peu d'érotisme, chose absolument proscrite à la télévision, dont la morale est : faites la mort, ne faites pas l'amour ; tapez-vous sur la gueule, mais ne vous caressez pas.

– Pourquoi n'écrivez-vous pas un livre à l'éloge du contact physique, une sorte de manuel pour empêcher ce dessèchement ?

– Je ne fais que cela. Tous mes livres célèbrent le contact physique, et notamment ceux que j'ai écrits avec suffisamment de soin pour que les enfants puissent aussi les lire. L'un d'eux, *Pierrot ou les Secrets de la nuit* qui est mon meilleur livre, n'est qu'un hymne au contact physique. C'est une histoire entièrement charnelle, une histoire d'odeurs, de gustation. Je la considère à la fois comme traité d'ontologie, de morale, et une leçon d'amour.

– Que signifie, au juste, le « contact physique » pour vous ?

– Le contact physique, c'est la relation absolue. Souvent, lorsque l'on en parle, on imagine tout de suite l'acte sexuel, mais il y en a bien d'autres, beaucoup plus intimes. Il n'y a pas plus intime que le contact physique entre une mère et son petit enfant.

– Serait-ce la seule relation vraie ?

– Ce n'est pas la seule, mais c'est sûrement la plus vraie de toutes. J'ai écrit un livre sur les jumeaux, *les Météores* ; eh bien, il n'y a pas de contact physique plus étroit que celui qui existe entre eux puisque ce qui se passe à l'intérieur de l'un est aussitôt ressenti par l'autre : ils peuvent se passer de la parole.

– Si vous aviez vraiment trouvé le contact physique que vous cherchez tant, auriez-vous pu vous passer de l'écriture ?

– C'est parfaitement possible. Il est certain que, grâce à l'écriture, j'ai avec tout un chacun un contact qui m'est infiniment précieux, mais qui n'est peut-être que l'ersatz d'un contact physique universel.

» J'ai été invité récemment à distribuer aux enfants aveugles les premiers exemplaires de *Vendredi ou la Vie sauvage* en braille. Lorsque je leur ai fait la lecture à haute voix, une petite fille a toujours gardé sa main dans la mienne, et ce contact était bien plus important que tout ce que je pouvais lui dire. »

GUITTA PESSIS PASTERNAK.